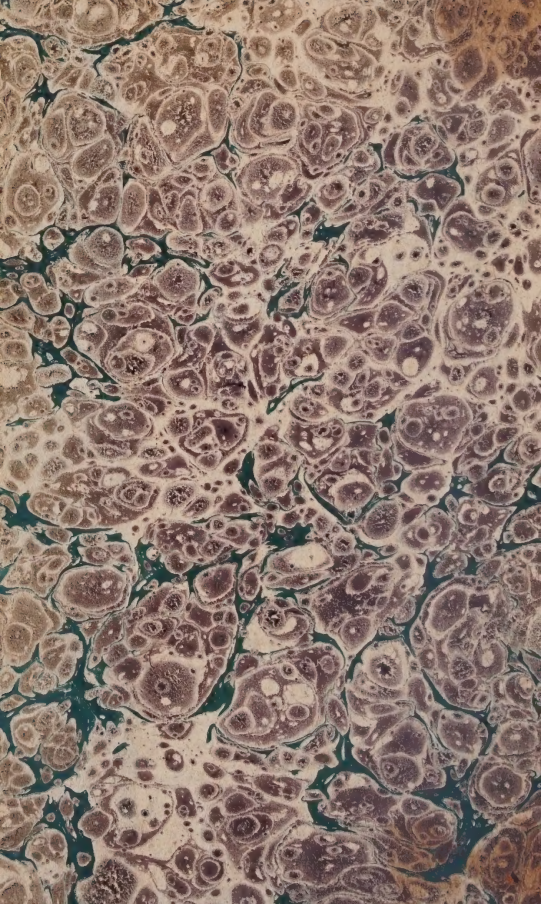
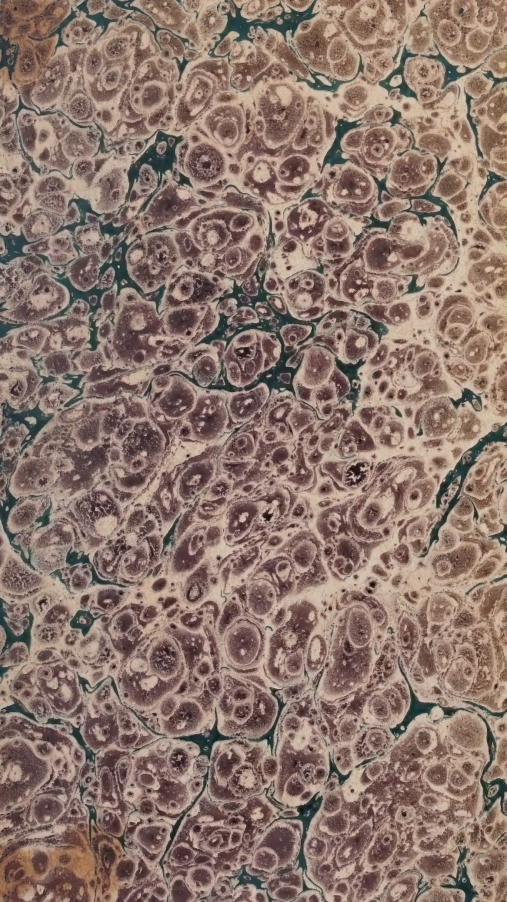






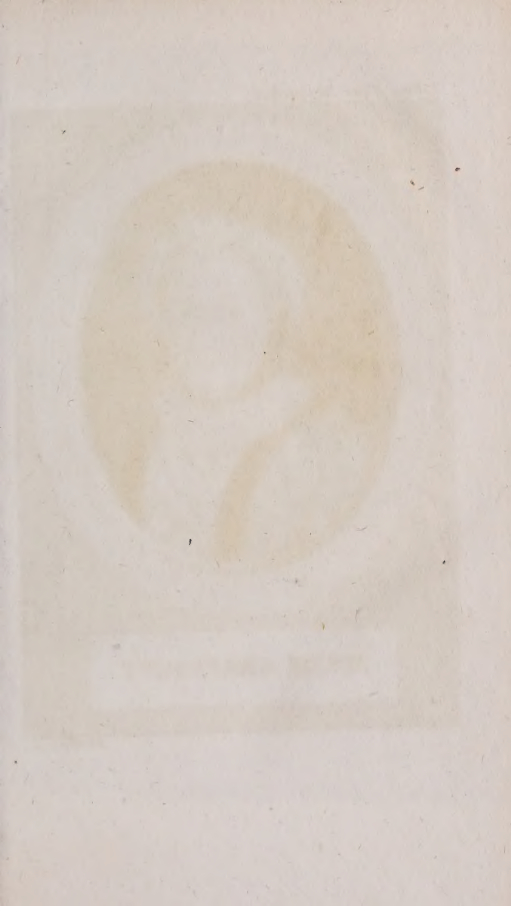




BIBLIOTHÈQUE
FRANÇAISE.



Digitized by the Internet Archive
in 2026 with funding from
University of Toronto





M^{ME} DE GRAFFIGNY

Fridley sc.

LETTRES

D'UNE

PÉRUVIENNE,

PAR M^{me} DE GRAFIGNY ;

SUIVIES

DE CELLES D'AZA.



PARIS,

MÉNARD ET DESENNE, FILS.

~~~~~  
1822.



---

# NOTICE

SUR

MADAME DE GRAFIGNY.

---

**F**RANÇOISE D'ISSEMBOURG D'APPONCOURT DE GRAFIGNY, naquit à Nanci vers l'année 1694. Son père était major de la gendarmerie du duc de Lorraine, et sa mère petite-nièce du célèbre Callot. On la maria, ou pour mieux dire, on la sacrifia à François Hugot de GRAFIGNY, chambellan du duc de Lorraine, homme emporté et violent à l'extrême, et avec qui elle courut plusieurs fois le risque de perdre la vie.

Après avoir, pendant de longues années, donné des preuves d'une patience héroïque, on parvint à obtenir une sé-

paration juridique. Cet époux , indigne d'une telle femme , termina misérablement sa carrière dans une prison, où l'avaient fait renfermer son caractère violent et sa mauvaise conduite.

Madame de GRAFIGNY, libre des chaînes qu'elle avait trop long-temps portées, vint à Paris avec mademoiselle de Guise, destinée au maréchal de Richelieu. Elle ne prévoyait pas sans doute alors la réputation qui l'attendait dans la capitale. Sa conversation n'annonçait pas tout son esprit ; mais les bons juges de Paris découvrirent bientôt tout ce qu'elle était.

Ayant été sollicitée de fournir quelques matériaux pour un recueil publié en 1785, elle donna une Nouvelle espagnole, intitulée : *Le mauvais exemple produit autant de vices que de vertus*. Ce roman, rempli de maximes, et le titre en est une, essuya beaucoup de critiques. Madame de GRAFIGNY n'y répondit qu'en faisant mieux.

Ses *Lettres d'une Péruvienne*, qu'elle

fit paraître quelque temps après, eurent le plus grand succès. On y trouva de beaux détails, des images vives, tendres, ingénieuses, riches, fortes et légères; des sentimens délicats, naïfs et passionnés. Ces accélérations de style, si bien ménagées; ces mots accumulés de temps en temps; ces phrases qui, en se précipitant les unes sur les autres, expriment si heureusement l'abondance et la rapidité des mouvemens de l'ame, parurent rendre parfaitement le langage des passions.

On fut touché de ce grand morceau plein d'art, de feu, où l'intéressante ZIRLIA se trouve, plus que jamais, pressée entre son cher AZA et le plus généreux des bienfaiteurs.

On ne fut pas aussi satisfait du dénouement, ni des xxx<sup>e</sup> et xxxi<sup>e</sup> Lettres qui refroidissent l'intérêt de ce charmant ouvrage; mais ces légers défauts sont rachetés par des beautés d'un genre tout particulier.

Madame de GRAFIGNY donna plusieurs pièces au théâtre : *Cénie*, drame en cinq actes, obtint du succès dans le temps. *La Fille d'Aristide*, autre pièce dans le même genre, n'en obtint aucun. Elle donna lieu à quelques épigrammes qui affligèrent vivement l'auteur.

Madame de GRAFIGNY mourut à Paris, en 1758, âgée de soixante-quatre ans.

Un jugement solide, un esprit modeste et docile, un cœur sensible et bienfaisant, un commerce doux, égal et sûr, lui avaient fait des amis, long-temps avant qu'elle pensât à se faire des lecteurs. Quoique modeste, elle avait cet amour-propre louable, père de tous les talens.

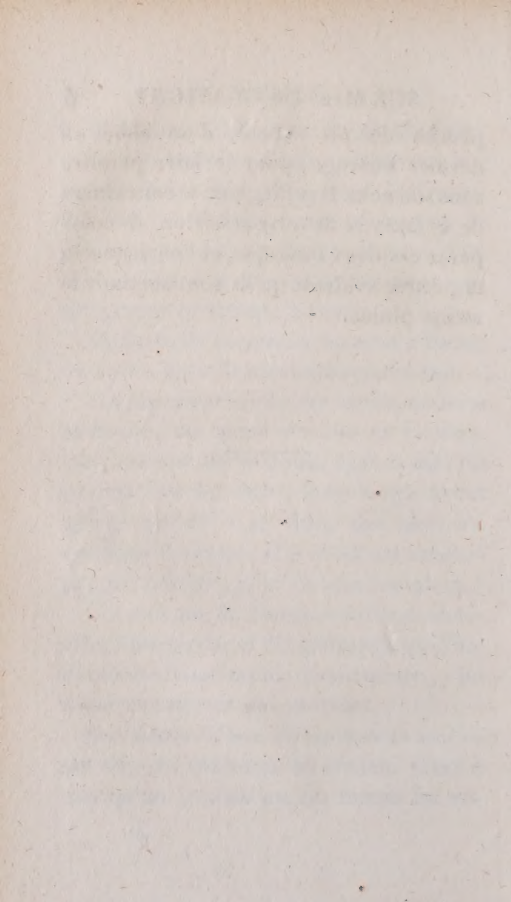
L'Académie de Florence se l'était associée ; l'Empereur et l'Impératrice qui l'honoraient d'une estime particulière, lui faisaient souvent des présens.

Ses *Lettres d'une Péruvienne* et sa *Cénie* ont été traduites en italien. C'est à tort qu'un journaliste du temps lui re-



proche d'avoir acheté, d'un abbé, ce dernier ouvrage, pour le faire paraître sous son nom. Il suffit, pour se convaincre de la fausseté de cette assertion, de comparer ces deux ouvrages, et l'on acquerra la preuve évidente qu'ils sont sortis de la même plume.

---



---

---

## AVERTISSEMENT.

---

Si la vérité, qui s'écarte quelquefois du vraisemblable, perd ordinairement son crédit aux yeux de la raison, ce n'est pas sans retour; mais pour peu qu'elle contrarie le préjugé, elle trouve rarement grâce devant son tribunal.

Que ne doit-on pas craindre de l'éditeur de cet ouvrage, en présentant au public les lettres d'une jeune Péruvienne, dont le style et les pensées ont si peu de rapport à l'idée médiocrement avantageuse qu'un injuste préjugé nous a fait prendre de sa nation !

Enrichis par les précieuses dépouilles du Pérou, nous devrions au moins regarder les habitans de cette partie du monde comme un peuple magnifique; et le sentiment du respect ne s'éloigne guère de la magnificence. Mais toujours prévenus en notre faveur, nous n'accordons de mérite aux autres nations qu'autant que leurs mœurs imitent les nôtres, que leur langue se rapproche de

notre idiome , « Comment peut-on être Persan (a) ? »

Nous méprisons les Indiens ; à peine accordons-nous une ame pensante à ces peuples malheureux : cependant leur histoire est entre les mains de tout le monde ; nous y trouvons partout des monumens de la sagacité de leur esprit et de la solidité de leur philosophie.

Un de nos plus grands poètes (b) a crayonné les mœurs indiennes dans un poëme dramatique , qui a dû contribuer à les faire connaître.

Avec tant de lumières répandues sur le caractère de ces peuples , il semble qu'on ne devrait pas craindre de voir passer pour une fiction des lettres qui ne font que développer ce que nous connaissons déjà de l'esprit vif et naturel des Indiens ; mais le préjugé a-t-il des yeux ? Rien ne rassure contre son jugement ; et l'on se serait bien gardé d'y soumettre cet ouvrage , si son empire était sans bornes.

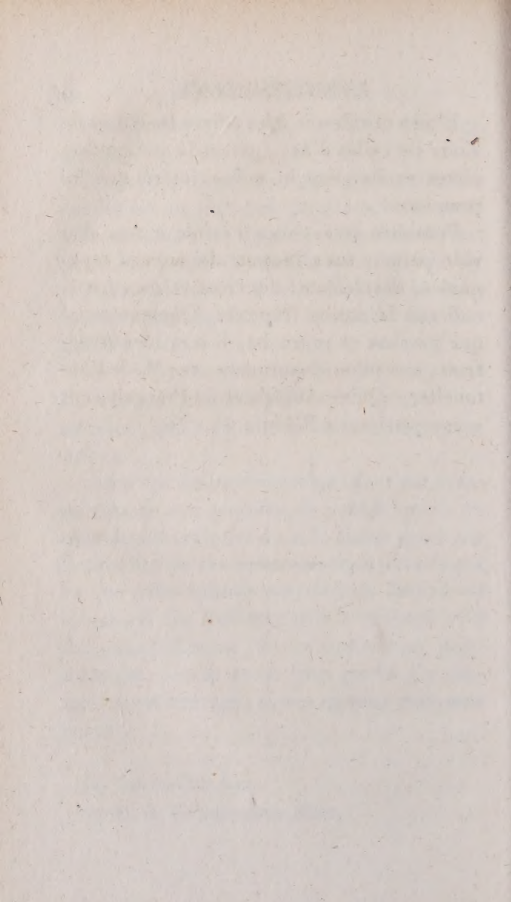
(a) Lettres Persanes.

(b) M. de Voltaire dans *Alzire*.

L'on a cru devoir faire suivre les lettres de ZILIA de celles d'AZA, persuadé que ces dernières exciteraient le même intérêt que les premières.

Peut-être fera-t-on un crime à AZA d'avoir peint, sous le nom de mœurs espagnoles, des défauts, des vices même, particuliers à la nation française. Quelque sensé que paraisse ce reproche, il sera bientôt détruit, lorsqu'on remarquera avec M. de Fontenelle, « Qu'un Anglais et un Français sont » compatriotes à Pékin.... »

---



---

# INTRODUCTION

## HISTORIQUE

### AUX LETTRES D'UNE PÉRUVIENNE.

---

IL n'y a point de peuple dont les connaissances sur son origine et son antiquité soient aussi bornées que celles des Péruviens. Leurs annales renferment à peine l'histoire de quatre siècles.

*Mancocapac*, selon la tradition de ces peuples, fut leur législateur et leur premier Inca.

Le Soleil, disait-il, qu'ils appelaient leur père, et qu'ils regardaient comme leur Dieu, touché de la barbarie dans laquelle ils vivaient depuis longtemps, leur envoya du ciel deux de ses enfans, un fils et une fille, pour leur donner des lois, et les engager, en formant des villes et en cultivant la terre, à devenir des hommes raisonnables.

C'est donc à *Mancocapac*, et à sa femme *Coya-Mama-Oello-Huaco*, que les Péruviens doivent les principes, les mœurs et les arts qui en avaient fait un peuple heureux, lorsque l'avarice, du sein d'un monde dont ils ne soupçonnaient pas même l'existence, jeta sur leurs terres des tyrans dont la



barbarie fit la honte de l'humanité , et le crime de leur siècle.

Les circonstances où se trouvaient les Péruviens , lors de la descente des Espagnols , ne pouvaient être plus favorables à ces derniers. On parlait depuis quelque temps d'un ancien oracle qui annonçait qu'*après un certain nombre de rois , il arriverait dans leur pays des hommes extraordinaires , tels qu'on n'en avait jamais vu , qui envahiraient leur royaume , et détruiraient leur religion.* Quoique l'astronomie fût une des principales connaissances des Péruviens , ils s'effrayaient des prodiges , ainsi que bien d'autres peuples. Trois cercles qu'on avait aperçus autour de la lune , et surtout quelques comètes , avaient répandu la terreur parmi eux ; un aigle poursuivi par d'autres oiseaux , la mer sortie de ses bornes , tout enfin rendait l'oracle aussi infaillible que funeste.

Le fils aîné du septième des Incas , dont le nom annonçait dans la langue péruvienne la fatalité de son époque (a) , avait vu autrefois une figure fort différente de celle des Péruviens. Une barbe longue , une robe qui couvrait le spectre jusqu'aux pieds , un animal inconnu qu'il menait en laisse , tout cela , avait effrayé le jeune prince , à qui le

---

(a) Il s'appelait YAHUARHUOCAC ; ce qui signifiait littéralement PLEURE-SANG.

fantôme avait dit qu'il était le fils du Soleil, frère de *Mancocapac*, et qu'il s'appelait *Viracocha*. Cette fable ridicule s'était malheureusement conservée parmi les Péruviens; et dès qu'ils virent les Espagnols avec de grandes barbes, les jambes couvertes, et montés sur des animaux dont ils n'avaient jamais connu l'espèce, ils crurent voir en eux les fils de ce *Viracocha*, qui s'était dit fils du Soleil, et c'est de là que l'usurpateur se fit donner par les ambassadeurs qu'il leur envoya, le titre de descendant du dieu qu'ils adoraient.

Tout fléchit devant eux : le peuple est partout le même. Les Espagnols furent reconnus presque généralement pour des dieux, dont on ne parvint point à calmer les fureurs par les dons les plus considérables, et par les hommages les plus humilians.

Les Péruviens s'étant aperçus que les chevaux des Espagnols mâchaient leurs mors, s'imaginèrent que ces monstres domptés, qui partageaient leur respect et peut-être leur culte, se nourrissaient de métaux; ils allaient leur chercher tout l'or et l'argent qu'ils possédaient, et les entouraient chaque jour de ces offrandes. On se borne à ce trait pour peindre la crédulité des habitans du Pérou, et la facilité que trouvèrent les Espagnols à les réduire.

Quelque hommage que les Péruviens eussent rendu à leurs tyrans, ils avaient trop laissé voir

leurs immenses richesses pour obtenir des ménagemens de leur part.

Un peuple entier, soumis et demandant grâce, fut passé au fil de l'épée. Tous les droits de l'humanité violés laissèrent les Espagnols les maîtres absolus des trésors d'une des plus belles parties du monde. *Mécaniques victoires*, s'écrie Montaigne (a), en se rappelant le vil objet de ces conquêtes ! *jamais l'ambition*, ajoute-t-il, *jamais les inimitiés publiques ne poussèrent les hommes les uns contre les autres à si horribles hostilités ou calamités si misérables....*

C'est ainsi que les Péruviens furent les tristes victimes d'un peuple avare, qui ne leur témoigna d'abord que de la bonne foi, et même de l'amitié. L'ignorance de nos vices, et la naïveté de leurs mœurs les jetèrent dans les bras de leurs lâches ennemis. En vain des espaces infinis avaient séparé leurs villes du Soleil de l'autre monde, elles en devinrent la proie et le domaine le plus précieux.

Quel spectacle pour les Espagnols, que les jardins du temple du Soleil, où les arbres, les fleurs et les fruits étaient d'or, travaillés avec un art inconnu en Europe ! Les murs du temple revêtus du même métal, un nombre infini de statues couvertes de pierres précieuses, et quantité d'autres

---

(a) Tome v, chap. vi, des COCHES.

richesses inconnues jusqu'alors , éblouirent les conquérans de ce peuple infortuné. En donnant un libre cours à leurs cruautés , ils oublièrent que les Péruviens étaient des hommes.

Une analyse aussi courte des mœurs de ces peuples malheureux , que celle qu'on vient de faire de leurs infortunes , terminera l'Introduction qu'on a cru nécessaire aux Lettres qui vont suivre.

Ces peuples étaient en général francs et humains ; l'attachement qu'ils avaient pour leur religion les rendait observateurs rigides des lois qu'ils regardaient comme l'ouvrage de *Mancocapac* , fils du Soleil qu'ils adoraient. Quoique cet astre fût le seul dieu auquel ils eussent érigé des temples , ils reconnaissaient au-dessus de lui un Dieu créateur , qu'ils appelaient *Pachacamac* ; c'était pour eux le grand nom. Le mot de *Pachacamac* ne se prononçait que rarement , et avec des signes de l'admiration la plus grande.

Ils avaient aussi beaucoup de vénération pour la Lune , qu'ils traitaient de femme et de sœur du Soleil. Ils la regardaient comme la mère de toutes choses ; mais ils croyaient , comme tous les Indiens , qu'elle causerait la destruction du monde , en se laissant tomber sur la terre qu'elle anéantirait par sa chute. Le tonnerre , qu'ils appelaient *Yalpor* , les éclairs et la foudre , passaient parmi eux pour les ministres de la justice du Soleil ; et cette idée ne contribua pas peu au saint respect

que leur inspirèrent les premiers Espagnols, dont ils prirent les armes à feu pour des instrumens du tonnerre.

L'opinion de l'immortalité de l'ame était établie chez les Péruviens; ils croyaient, comme la plus grande partie des Indiens, que l'ame allait dans des lieux inconnus pour y être récompensée ou punie, selon son mérite.

L'or et tout ce qu'ils avaient de plus précieux, composaient les offrandes qu'ils faisaient au Soleil. Le *Raymi* était la principale fête de ce dieu, auquel on présentait dans une coupe, du *maïs*, espèce de liqueur forte, que les Péruviens savaient extraire de l'une de leurs plantes, et dont ils buvaient jusqu'à l'ivresse après les sacrifices.

Il y avait cent portes dans le temple superbe du Soleil. L'Inca régnant, qu'on appelait le *Capa-Inca*, avait seul le droit de les faire ouvrir; c'était à lui seul aussi qu'appartenait le droit de pénétrer dans l'intérieur de ce temple.

Les vierges consacrées au Soleil y étaient élevées presque en naissant, et y gardaient une perpétuelle virginité, sous la conduite de leurs *Mamas*, ou gouvernantes, à moins que les lois ne les destinassent à épouser les Incas, qui devaient toujours s'unir à leurs sœurs, ou, à leur défaut, à la première princesse du sang, qui était vierge du Soleil. Une des principales occupations de ces vierges était de travailler aux diadèmes des Incas,

dont une espèce de frange faisait toute la richesse.

Le temple était orné des différentes idoles des peuples qu'avaient soumis les Incas, après leur avoir fait accepter le culte du Soleil. La richesse des métaux et des pierres précieuses dont il était embelli, le rendait d'une magnificence et d'un éclat digne du dieu qu'on y servait.

L'obéissance et le respect des Péruviens pour leurs rois étaient fondés sur l'opinion qu'ils avaient que le Soleil était le père de ces rois. Mais l'attachement et l'amour qu'ils avaient pour eux étaient le fruit de leurs propres vertus et de l'équité de leurs Incas.

On élevait la jeunesse avec tous les soins qu'exigeait l'heureuse simplicité de leur morale. La subordination n'effrayait pas les esprits, parce qu'on en montrait la nécessité de très-bonne heure, et que la tyrannie et l'orgueil n'y avaient aucune part. La modestie et les égards mutuels étaient les premiers fondemens de l'éducation des enfans. Attentifs à corriger leurs premiers défauts, ceux qui étaient chargés de les instruire arrêtaient les progrès d'une passion naissante (a), ou les faisaient tourner au bien de la société. Il est des vertus qui

---

(a) Voyez les Cérémonies et Coutumes religieuses. — Dissertations sur les peuples de l'Amérique, chap. XIII.



en supposent beaucoup d'autres. Pour donner une idée de celles des Péruviens, il suffit de dire qu'avant la descente des Espagnols, il passait pour constant qu'un Péruvien n'avait jamais menti.

Les *Amautas*, philosophes de cette nation, enseignaient à la jeunesse les découvertes qu'on avait faites dans les sciences. La nation était encore dans l'enfance à cet égard; mais elle était dans la force de son bonheur.

Les Péruviens avaient moins de lumières, moins de connaissances, moins d'arts que nous; et cependant ils en avaient assez pour ne manquer d'aucune chose nécessaire. Les *Quapas*, ou les *Quipos* (a), leur tenaient lieu de notre art d'écrire. Des cordons de coton ou de boyau, auxquels d'autres cordons de différentes couleurs étaient attachés, leur rappelaient, par des nœuds placés de distance en distance, les choses dont ils voulaient se ressouvenir. Ils leurs servaient d'annales, de code, de rituels, etc. Ils avaient des officiers publics, appelés *Quipocamaños*, à la garde desquels les *Quipos* étaient confiés. Les finances, les comptes, les tributs, toutes les affaires, toutes les combinaisons étaient aussi aisément traités avec les

---

(a) Les Quipos du Pérou étaient aussi en usage parmi plusieurs peuples de l'Amérique méridionale.

*Quipos*, qu'ils auraient pu l'être par l'usage de l'écriture.

Le sage législateur du Pérou, *Mancocapac*, avait rendu sacrée la culture des terres : elle s'y faisait en commun, et les jours de ce travail étaient des jours de réjouissances. Des canaux d'une étendue prodigieuse distribuaient partout la fraîcheur et la fertilité ; mais ce qui peut à peine se concevoir, c'est que sans aucun instrument de fer ni d'acier, et à force de bras seulement, les Péruviens aient pu renverser des rochers, percer les montagnes les plus hautes, pour conduire leurs superbes aqueducs, ou les routes qu'ils pratiquaient, dans tout leur pays.

On savait au Pérou autant de géométrie qu'il en fallait pour la mesure et le partage des terres. La médecine y était une science ignorée, quoiqu'on y eût l'usage de quelques secrets pour certains accidens particuliers.

*Garcilasso* dit qu'ils avaient une sorte de musique, et même quelque genre de poésie. Leurs poètes, qu'ils appelaient *Hazavec*, composaient des espèces de tragédies et de comédies, que les fils des *Caciques* (a), ou des *Curacas* (b), repré-

---

(a) Caciques, espèce de gouverneurs de provinces.

(b) Souverains d'une petite contrée. Ils ne se



se sentaient pendant les fêtes devant les Incas et toute la Cour.

La morale et la science des lois utiles au bien de la société, étaient donc les seules choses que les Péruviens eussent apprises avec quelque succès.

*Il faut avouer, dit un historien (a), qu'ils ont fait de si grandes choses, et établi une si bonne police, qu'il se trouvera peu de nations qui puissent se vanter de l'avoir emporté sur eux en ce point.*

---

présentaient jamais devant les Incas et les Reines, sans leur offrir un tribut des curiosités que produisait la province où ils commandaient.

(a) Puffendorff. Introd. à l'Histoire.

---





*Deveria del.*

*Chollet sc.*

ENLÈVEMENT DE ZILIA.

---

# LETTRES

## D'UNE

### PERUVIENNE.

---

LETTRE PREMIÈRE. — Les Espagnols entrent avec violence dans le temple du Soleil, en arrachent Zilia, qui conserve heureusement ses Quipos, avec lesquels elle exprime ses infortunes et sa tendresse pour Aza.

Aza ! mon chez Aza ! les cris de ta tendre Zilia, tels qu'une vapeur du matin, s'exhalent et sont dissipés avant d'arriver jusqu'à toi ; en vain je t'appelle à mon secours, en vain j'attends que tu viennes briser les chaînes de mon esclavage : hélas ! peut-être les malheurs que j'ignore sont-ils les plus affreux ! peut-être tes maux surpassent-ils les miens !

La ville du Soleil, livrée à la fureur d'une nation barbare, devrait faire couler mes

larmes ; et ma douleur , mes craintes , mon désespoir , ne sont que pour toi.

Qu'as-tu fait dans ce tumulte affreux , chère ame de ma vie ? ton courage t'a-t-il été funeste ou inutile ? Cruelle alternative ! mortelle inquiétude ! ô mon cher Aza ! que tes jours soient sauvés , et que je succombe , s'il le faut , sous les maux qui m'accablent !

Depuis le moment terrible ( qui aurait dû être arraché de la chaîne du temps , et replongé dans les idées éternelles ) , depuis le moment d'horreur où ces sauvages impies m'ont enlevée au culte du Soleil , à moi-même , à ton amour , retenu dans une étroite captivité , privée de toute communication avec nos citoyens , ignorant la langue de ces hommes féroces dont je porte les fers , je n'éprouve que les effets du malheur , sans pouvoir en découvrir la cause. Plongée dans un abîme d'obscurité , mes jours sont semblables à une nuit effrayante.

Loin d'être touchés de mes plaintes , mes ravisseurs ne le sont pas même de mes larmes ; sourds à mon langage , ils n'entendent pas mieux les cris de mon désespoir.

Quel est le peuple assez féroce pour n'être

point ému aux signes de la douleur ? Quel désert aride a vu naître des humains insensibles à la voix de la nature gémissante ? Les barbares ! maîtres du Yalpor (a), fiers de la puissance d'exterminer , la cruauté est le seul guide de leurs actions. Aza , comment échapperas-tu à leur fureur ? où est-tu ? que fais-tu ? si ma vie t'est chère , instruis-moi de ta destinée.

Hélas ! que la mienne est changée ! comment se peut-il que des jours , si semblables entre eux , aient , par rapport à nous , de si funestes différences ? Le temps s'écoule , les ténèbres succèdent à la lumière , aucun dérangement ne s'aperçoit dans la nature ; et moi , du suprême bonheur , je suis tombée dans l'horreur du désespoir , sans qu'aucun intervalle m'ait préparée à cet affreux passage.

Tu le sais , ô délices de mon cœur ! ce jour horrible , ce jour à jamais épouvantable , devait éclairer le triomphe de notre union. A peine commençait-il à paraître , qu'impatiente d'exécuter un projet que ma

(a) Nom du Tonnerre.

tendresse m'avait inspiré pendant la nuit, je courus à mes Quipos (a); et profitant du silence qui régnaît encore dans le temple, je me hâtai de les nouer, dans l'espérance qu'avec leurs secours, je rendrais immortelle l'histoire de notre amour et de notre bonheur.

A mesure que je travaillais, l'entreprise me paraissait moins difficile; de moment en moment cet amas innombrable de cordons devenait, sous mes doigts, une peinture fidèle de nos actions et de nos sentimens, comme il était autrefois l'interprète de nos pensées, pendant les longs intervalles que nous passions sans nous voir.

Tout entière à mon occupation, j'oubliais le temps, lorsqu'un bruit confus réveilla mes esprits, et fit tressaillir mon cœur.

Je crus que le moment heureux était ar-

(a) Un grand nombre de petits cordons de différentes couleurs dont les Indiens se servaient au défaut de l'écriture, pour faire le paiement des troupes et le dénombrement du peuple. Quelques auteurs prétendent qu'ils s'en servaient aussi pour transmettre à la postérité les actions mémorables de leurs Incas.



rivé , et que les cent portes (a) s'ouvraient pour laisser un libre passage au Soleil de mes jours ; je cachai précipitamment mes Quipos sous un pan de ma robe , et je courus au-devant de tes pas.

Mais quel horrible spectacle s'offrit à mes yeux ! jamais son souvenir affreux ne s'effacera de ma mémoire.

Les pavés du temple ensanglantés , l'image du Soleil foulée aux pieds , des soldats furieux poursuivant nos vierges éperdues , et massacrant tout ce qui s'opposait à leur passage : nos Mamas (b) expirantes sous leurs coups , et dont les habits brûlaient encore du feu de leur tonnerre , les gémissemens de l'épouvante , les cris de la fureur répandant de toute part l'horreur et l'effroi , m'ôtèrent jusqu'au sentiment.

Revenue à moi-même , je me trouvai par un mouvement naturel et presque involon-

(a) Dans le temple du Soleil , il y avait cent portes ; l'Inca seul avait le pouvoir de les faire ouvrir.

(b) Espèce de gouvernantes des Vierges du Soleil.

taire, rangée derrière l'autel que je tenais embrassé. Là, immobile de saisissement, je voyais passer ces barbares ; la crainte d'être aperçue arrêtait jusqu'à ma respiration.

Cependant je remarquai qu'ils ralentissaient les effets de leur cruauté à la vue des ornemens précieux répandus dans le temple ; qu'ils se saisissaient de ceux dont l'éclat les frappait davantage , et qu'ils arrachaient jusqu'aux lames d'or dont les murs étaient revêtus. Je jugeai que leur larcin était le motif de leur barbarie , et que ne m'y opposant point, je pourrais échapper à leurs coups. Je formai le dessein de sortir du temple, de me faire conduire à ton palais, de demander au Capa-Inca (*a*) du secours et un asile pour mes compagnes et pour moi : mais aux premiers mouvemens que je fis pour m'éloigner, je me sentis arrêter. O mon cher Aza, j'en frémis encore ! ces impies osèrent porter leurs mains sacrilèges sur la fille du Soleil.

Arrachée de la demeure sacrée, traînée ignominieusement hors du temple, j'ai vu,

(*a*) Nom générique des Incas régnans.

pour la première fois , le seuil de la porte céleste que je ne devais passer qu'avec les ornemens de la royauté (a). Au lieu de fleurs qu'on aurait semées sous mes pas , j'ai vu les chemins couverts de sang et de mourans ; au lieu des honneurs du trône que je devais partager avec toi , esclave de la tyrannie , enfermée dans une obscure prison , la place que j'occupe dans l'univers est bornée à l'étendue de mon être. Une natte , baignée de mes pleurs , reçoit mon corps fatigué par les tourmens de mon ame ; mais , cher soutien de ma vie , que tant de maux me seront légers , si j'apprends que tu respires !

Au milieu de cet horrible bouleversement , je ne sais par quel heureux hasard j'ai conservé mes Quipos. Je les possède , mon cher Aza ! C'est aujourd'hui le seul trésor de mon cœur , puisqu'il servira d'interprète à ton amour comme au mien ; les mêmes nœuds qui t'apprendront mon existence , en changeant de forme entre tes mains , m'instrui-

(a) Les vierges consacrées au Soleil entraient dans le temple presque en naissant , et n'en sortaient que le jour de leur mariage.

ront de ton sort. Hélas ! par quelle voie pourrai-je les faire passer jusqu'à toi ? Par quelle adresse pourront-ils m'être rendus ? Je l'ignore encore ; mais le même sentiment qui nous fit inventer leur usage, nous suggérera les moyens de tromper nos tyrans. Quel que soit le Chaqui (a) fidèle qui te portera ce précieux dépôt, je ne cesserai d'envier son bonheur. Il te verra, mon cher Aza ! Je donnerais tous les jours que le Soleil me destine, pour jouir un seul moment de ta présence. Il te verra, mon cher Aza ! Le son de ta voix frappera son ame de respect et de crainte. Il porterait dans la mienne la joie et le bonheur. Il te verra ; certain de ta vie, il la bénira en ta présence ; tandis qu'abandonnée à l'incertitude, l'impatience de son retour desséchera mon sang dans mes veines. O mon cher Aza ! tous les tourmens des ames tendres sont rassemblés dans mon cœur : un moment de ta vue les dissiperait ; je donnerais ma vie pour en jouir.

(a) Messenger.

---

---

LETTRE II. — ZILIA rappelle à Aza le jour où il s'est offert la première fois à sa vue, et où il lui apprit qu'elle deviendrait son épouse.

QUE l'arbre de la vertu, mon cher Aza, répande à jamais son ombre sur la famille du pieux citoyen qui a reçu sous ma fenêtre le mystérieux tissu de mes pensées, et qui l'a remis dans tes mains. Que Pachacamac (a) prolonge ses années, en récompense de son adresse à faire passer jusqu'à moi les plaisirs divins avec ta réponse.

Les trésors de l'amour me sont ouverts ; j'y puise une joie délicieuse dont mon ame s'enivre. En dénouant les secrets de ton cœur, le mien se baigne dans une mer parfumée. Tu vis, et les chaînes qui devaient nous unir ne sont pas rompues. Tant de bonheur était l'objet de mes désirs, et non celui de mes espérances.

Dans l'abandon de moi-même, je ne crai-

(a) Le Dieu créateur, plus puissant que le Soleil.

ignais que pour tes jours ; ils sont en sûreté , je ne vois plus le malheur. Tu m'aimes ; le plaisir anéanti renaît dans mon cœur. Je goûte avec transport la délicieuse confiance de plaire à ce que j'aime ; mais elle ne me fait point oublier que je te dois tout ce que tu daignes approuver en moi. Ainsi que la rose tire sa brillante couleur des rayons du Soleil , de même les charmes que tu trouves dans mon esprit et dans mes sentimens , ne sont que les bienfaits de ton génie lumineux ; rien n'est à moi que ma tendresse.

Si tu étais un homme ordinaire , je serais restée dans l'ignorance à laquelle mon sexe est condamné ; mais ton ame , supérieure aux coutumes , ne les a regardées que comme des abus ; tu en as franchi les barrières pour m'élever jusqu'à toi. Tu n'as pu souffrir qu'un être , semblable au tien , fût borné à l'humiliant avantage de donner la vie à ta postérité. Tu as voulu que nos divins Amatas (a) ornassent mon entendement de leurs sublimes connaissances. Mais, ô lumière de ma vie ! sans le désir de te plaire , aurais-je

(a) Philosophes indiens.

pu me résoudre à abandonner ma tranquille ignorance , pour la pénible occupation de l'étude ? Sans le désir de mériter ton estime , ta confiance , ton respect , par des vertus qui fortifient l'amour , et que l'amour rend voluptueuses , je ne serais que l'objet de tes yeux ; l'absence m'aurait déjà effacée de ton souvenir.

Hélas ! si tu m'aimes encore , pourquoi suis-je dans l'esclavage ? En jetant mes regards sur les murs de ma prison , ma joie disparaît , l'horreur me saisit , et mes craintes se renouvellent. On ne t'a point ravi la liberté ; tu ne viens pas à mon secours ! tu es instruit de mon sort ; il n'est point changé ! Non , mon cher Aza , ces peuples féroces que tu nommes Espagnols , ne te laissent pas aussi libre que tu crois l'être. Je vois autant de signes d'esclavage dans les honneurs qu'ils te rendent , que dans la captivité où ils me retiennent.

Ta bonté te séduit ; tu crois sincères les promesses que ces barbares te font faire par leur interprète , parce que tes paroles sont inviolables ; mais moi , qui n'entends point leur langage , moi qu'ils ne trouvent pas



digne d'être trompée , je vois leurs actions.

Tes sujets les prennent pour des dieux , ils se rangent de leur parti : ô mon cher Aza , malheur au peuple que la crainte détermine ! Sauve-toi de cette erreur , défie-toi de la fausse bonté de ces étrangers. Abandonne ton empire , puisque Viracocha en a prédit la destruction. Achète ta vie et ta liberté au prix de ta puissance , de ta grandeur , de tes trésors ; il ne te restera que les dons de la nature : nos jours seront en sûreté.

Riches de la possession de nos cœurs , grands par nos vertus , puissans par notre modération , nous irons dans une cabane jouir du ciel , de la terre , de notre tendresse. Tu seras plus roi en régnant sur mon ame , qu'en doutant de l'affection d'un peuple innombrable : ma soumission à tes volontés te fera jouir sans tyrannie du beau droit de commander. En t'obéissant , je ferai retentir ton empire de mes chants d'allégresse ; ton diadème (a) sera toujours l'ouvrage de

(a) Le diadème des Incas était une espèce de frange. C'était l'ouvrage des vierges du Soleil.

mes mains ; tu ne perdras de ta royauté que les soins et les fatigues.

Combien de fois, chère ame de ma vie , t'es-tu plaint des devoirs de ton rang ! Combien les cérémonies , dont tes visites étaient accompagnées , t'ont-elles fait envier le sort de tes sujets ? Tu n'aurais voulu vivre que pour moi ; craindrais-tu à présent de perdre tant de contraintes ? Ne suis-je plus cette Zilia que tu aurais préférée à ton empire ? Non, je ne puis le croire : mon cœur n'est point changé ; pourquoi le tien le serait-il ?

J'aime , je vois toujours le même Aza , qui régna dans mon ame au premier moment de sa vue ; je me rappelle ce jour fortuné , où ton père , mon souverain seigneur , te fit partager , pour la première fois , le pouvoir réservé à lui seul , d'entrer dans l'intérieur du temple (a) ; je me représente le spectacle agréable de nos vierges rassemblées , dont la beauté recevait un nouveau lustre par l'ordre charmant dans lequel elles étaient rangées ; telles que dans un jardin , les plus bril-

(a) L'Inca régnant avait seul le droit d'entrer dans le temple du Soleil.

lantes fleurs tirent un nouvel éclat de la symétrie de leurs compartimens.

Tu parus au milieu de nous comme un soleil levant, dont la tendre lumière prépare la sérénité d'un beau jour ; le feu de tes yeux répandait sur nos joues le coloris de la modestie ; un embarras ingénu tenait nos regards captifs ; une joie brillante éclatait dans les tiens ; tu n'avais jamais rencontré tant de beautés ensemble. Nous n'avions jamais vu que le Capa-Inca : l'étonnement et le silence régnaient de toutes parts. Je ne sais quelles étaient les pensées de mes compagnes ; mais de quels sentimens mon cœur ne fut-il point assailli ! Pour la première fois j'éprouvai du trouble, de l'inquiétude, et cependant du plaisir ; confuse des agitations de mon ame, j'allais me dérober à ta vue ; mais tu tournas tes pas vers moi : le respect me retint.

O mon cher Aza ! le souvenir de ce premier moment de mon bonheur me sera toujours cher. Le son de ta voix, ainsi que le chant mélodieux de nos hymnes, porta dans mes veines le doux frémissement et le saint respect que nous inspire la présence de la divinité.

Tremblante , interdite , la timidité m'avait ravi jusqu'à l'usage de la voix ; enhardie enfin par la douceur de tes paroles , j'osai élever mes regards jusqu'à toi ; je rencontrai les tiens. Non , la mort même n'effacera pas de ma mémoire les tendres mouvemens de nos ames qui se rencontrèrent , et se confondirent dans un instant.

Si nous pouvions douter de notre origine , mon cher Aza , ce trait de lumière confondrait notre incertitude. Quel autre que le principe du feu aurait pu nous transmettre cette vive intelligence des cœurs , communiquée , répandue et sentie avec une rapidité inexplicable ?

J'étais trop ignorante sur les effets de l'amour pour ne pas m'y tromper. L'imagination remplie de la sublime théologie de nos Cucipatas (a) , je pris le feu qui m'animait pour une agitation divine ; je crus que le Soleil me manifestait sa volonté par ton organe , qu'il me choisissait pour son épouse d'élite (b) : j'en soupirai ; mais , après ton

(a) Prêtres du Soleil.

(b) Il y avait une vierge choisie pour le Soleil , qui ne devait jamais être mariée.

départ, j'examinai mon cœur, et je n'y trouvai que ton image.

Quel changement, mon cher Aza, ta présence avait fait sur moi ! tous les objets me parurent nouveaux, je crus voir mes compagnes pour la première fois. Qu'elles me parurent belles ! je ne pus soutenir leur présence. Retirée à l'écart, je me livrais au trouble de mon ame, lorsqu'une d'entre elles vint me tirer de ma rêverie, en me donnant de nouveaux sujets de m'y livrer. Elle m'apprit qu'étant ta plus proche parente, j'étais destinée à être ton épouse, dès que mon âge permettrait cette union.

J'ignorais les lois de ton empire (a) ; mais, depuis que je t'avais vu, mon cœur était trop éclairé pour ne pas saisir l'idée du bonheur d'être à toi. Cependant, loin d'en connaître toute l'étendue, accoutumée au nom sacré d'épouse du Soleil, je bornais mon espérance à te voir tous les jours, à t'adorer, à t'offrir des vœux comme à lui.

(a) Les lois des Indiens obligeaient les Incas d'épouser leurs sœurs ; et quand ils n'en avaient point, de prendre pour femme la première princesse du sang des Incas, qui était vierge du Soleil.

C'est toi, mon cher Aza, c'est toi qui dans la suite combles mon ame de délices, en m'apprenant que l'auguste rang de ton épouse m'associerait à ton cœur, à ton trône, à ta gloire, à tes vertus ; que je jouirais sans cesse de ces entretiens si rares et si courts au gré de nos désirs, de ces entretiens qui ornaient mon esprit des perfections de ton ame, et qui ajoutaient à mon bonheur la délicieuse espérance de faire un jour le tien.

O mon cher Aza, combien ton impatience contre mon extrême jeunesse, qui retardait notre union, était flatteuse pour mon cœur ! Combien les deux années qui se sont écoulées t'ont paru longues, et cependant que leur durée a été courte ! Hélas ! le moment fortuné était arrivé. Quelle fatalité l'a rendu si funeste ? Quel dieu poursuit ainsi l'innocence et la vertu, ou quelle puissance infernale nous a séparés de nous-mêmes ? l'horreur me saisit, mon cœur se déchire, mes larmes inondent mon ouvrage. Aza, mon cher Aza! .....

---



---

LETTRE III. — Les Espagnols transportent pendant la nuit Zilia dans un vaisseau. — Prise du vaisseau espagnol par les Français. — Surprise de Zilia à la vue des nouveaux objets qui l'environnent.

C'EST toi, chère lumière de mes jours, c'est toi qui me rappelles à la vie. Voudrais-je la conserver, si je n'étais assurée que la mort aurait moissonné d'un seul coup tes jours et les miens ? Je touchais au moment où l'éincelle du feu divin, dont le Soleil anime notre être, allait s'éteindre : la nature laborieuse se préparait déjà à donner une autre forme à la portion de matière qui lui appartient en moi ; je mourais ; tu perdais pour jamais la moitié de toi-même, lorsque mon amour m'a rendu la vie ; et je t'en fais un sacrifice. Mais comment pourrais-je t'instruire des choses surprenantes qui me sont arrivées ? Comment me rappeler des idées déjà confuses au moment où je les ai reçues, et que le temps, qui s'est écoulé depuis, rend encore moins intelligibles ?



A peine, mon cher Aza, avais-je confié à notre fidèle Chaqui le dernier tissu de mes pensées, que j'entendis un grand mouvement dans notre habitation : vers le milieu de la nuit, deux de mes ravisseurs vinrent m'enlever de ma sombre retraite, avec autant de violence qu'ils en avaient employée à m'arracher du temple du Soleil.

Je ne sais par quel chemin on me conduisit ; on ne marchait que la nuit, et le jour on s'arrêtait dans des déserts arides, sans chercher aucune retraite. Bientôt succombant à la fatigue, on me fit porter par je ne sais quel hamac (a), dont le mouvement me fatiguait presque autant que si j'eusse marché moi-même. Enfin, arrivés apparemment où l'on voulait aller, une nuit ces barbares me portèrent sur leurs bras dans une maison dont les approches, malgré l'obscurité, me parurent extrêmement difficiles. Je fus placée dans un lieu plus étroit et plus incommode que n'avait jamais été ma pre-

(a) Espèce de lit suspendu, dont les Indiens ont coutume de se servir pour se faire porter d'un endroit à l'autre.

mière prison. Mais, mon cher Aza ! pourrais-je te persuader ce que je ne comprends pas moi-même, si tu n'étais assuré que le mensonge n'a jamais souillé les lèvres d'un enfant du Soleil (a) ! Cette maison, que j'ai jugé être fort grande par la quantité de monde qu'elle contenait ; cette maison, comme suspendue et ne tenant point à la terre, était dans un balancement continu.

Il faudrait, ô lumière de mon esprit, que Ticaiviracocha eût comblé mon ame, comme la tienne, de sa divine science, pour pouvoir comprendre ce prodige. Toute la connaissance que j'en ai, est que cette demeure n'a pas été construite par un être ami des hommes ; car, quelques momens après que j'y fus entrée, son mouvement continu, joint à une odeur malfaisante, me causèrent un mal si violent, que je suis étonnée de n'y avoir pas succombé : ce n'était que le commencement de mes peines.

Un temps assez long s'était écoulé ; je ne souffrais presque plus, lorsqu'un matin je

(a) Il passait pour constant qu'un Péruvien n'avait jamais menti.

fus arrachée au sommeil par un bruit plus affreux que celui du Yalpor : notre habitation en recevait des ébranlemens tels que la terre en éprouvera, lorsque la lune, en tombant, réduira l'univers en poussière (a). Des cris qui se joignirent à ce fracas, le rendaient encore plus épouvantable ; mes sens saisis d'une horreur secrète, ne portaient à mon ame que l'idée de la destruction de la nature entière. Je croyais le péril universel ; je tremblais pour tes jours : ma frayeur s'accrut enfin jusqu'au dernier excès, à la vue d'une troupe d'hommes en fureur, le visage et les habits ensanglantés, qui se jetèrent en tumulte dans ma chambre. Je ne soutins pas cet horrible spectacle ; la force et la connaissance m'abandonnèrent : j'ignore encore la suite de ce terrible événement. Revenue à moi-même, je me trouvai dans un lit assez propre, entourée de plusieurs sauvages, qui n'étaient plus les cruels Espa-

(a) Les Indiens étaient persuadés que la fin du monde arriverait par la lune, qui se laisserait tomber sur la terre.

gnols , mais qui ne m'étaient pas moins inconnus.

Peux-tu te représenter ma surprise , en me trouvant dans une demeure nouvelle , parmi des hommes nouveaux , sans pouvoir comprendre comment ce changement avait pu se faire ? Je refermai promptement les yeux , afin que , plus recueillie en moi-même , je pusse m'assurer si je vivais , ou si mon ame n'avait point abandonné mon corps pour passer dans les régions inconnues (a).

Te l'avouerai-je , chère idole de mon cœur , fatiguée d'une vie odieuse , rebutée de souffrir des tourmens de toute espèce , accablée sous le poids de mon horrible destinée , je regardai avec indifférence la fin de ma vie que je sentais approcher : je refusai constamment tous les secours que l'on m'offrait ; en peu de jours je touchai au terme fatal , et j'y touchai sans regret.

L'épuisement des forces anéantit le sen-

(a) Les Indiens croyaient qu'après la mort , l'ame allait dans des lieux inconnus , pour y être récompensée ou punie selon son mérite.

timent ; déjà mon imagination affaiblie ne recevait plus d'images , que comme un léger dessin tracé par une main tremblante : déjà les objets qui m'avaient le plus affectée , n'excitaient en moi que cette sensation vague , que nous éprouvons en nous laissant aller à une rêverie indéterminée ; je n'étais presque plus. Cet état , mon cher Aza , n'est pas si fâcheux que l'on croit : de loin il nous effraie , parce que nous y pensons de toutes nos forces ; quand il est arrivé , affaiblis par les gradations des douleurs qui nous y conduisent , le moment décisif ne paraît que celui du repos. Cependant j'éprouvai que le penchant naturel qui nous porte durant la vie à pénétrer dans l'avenir , et même dans celui qui ne sera plus pour nous , semble prendre de nouvelles forces au moment de la perdre. On cesse de vivre pour soi ; on veut savoir comment on vivra dans ce qu'on aime.

Ce fut dans un de ces délires de mon ame , que je me crus transportée dans l'intérieur de ton palais ; j'y arrivais dans le moment où l'on venait de t'apprendre ma mort. Mon imagination me peignit si vivement ce qui

devait se passer, que la vérité même n'aurait pas eu plus de pouvoir : je te vis, mon cher Aza, pâle, défiguré, privé du sentiment, tel qu'un lis desséché par la brûlante ardeur du midi. L'amour est-il donc quelquefois barbare ? Je jouissais de ta douleur, je l'excitais par de tristes adieux ; je trouvais de la douceur, peut-être du plaisir, à répandre sur tes jours le poison des regrets ; et ce même amour, qui me rendait féroce, déchirait mon cœur par l'horreur de tes peines. Enfin, réveillée comme d'un profond sommeil, pénétrée de ta propre douleur, tremblante pour ta vie, je demandai des secours, je revis la lumière.

Te reverrais-je, toi, cher arbitre de mon existence ? Hélas ! qui pourra m'en assurer ? Je ne sais plus où je suis ; peut-être est-ce loin de toi. Mais dussions-nous être séparés par les espaces immenses qu'habitent les enfans du Soleil, le nuage léger de mes pensées volera sans cesse autour de toi.

---







*Deveria del.*

*Chollet sc.*

**MALADIE DE ZILIA.**

---

LETTRE IV. — Abattement et maladie de Zilia. —  
Amour et soins de Déterville.

QUEL que soit l'amour de la vie , mon cher Aza , les peines le diminuent , le désespoir l'éteint. Le mépris que la nature semble faire de notre être , en l'abandonnant à la douleur , nous révolte d'abord ; ensuite l'impossibilité de nous en délivrer , nous prouve une insuffisance si humiliante , qu'elle nous conduit jusqu'au dégoût de nous-mêmes.

Je ne vis plus en moi , ni pour moi ; chaque instant où je respire , est un sacrifice que je fais à ton amour , et de jour en jour il devient plus pénible. Si le temps apporte quelque soulagement à la violence du mal qui me dévore , il redouble les souffrances de mon esprit. Loin d'éclaircir mon sort , il semble le rendre encore plus obscur. Tout ce qui m'environne m'est inconnu , tout est nouveau pour moi , tout intéresse ma curiosité , et rien ne peut la satisfaire. En vain j'emploie mon attention et mes efforts pour

entendre , ou pour être entendue ; l'un et l'autre me sont également impossibles. Fatiguée de tant de peines inutiles , je crus en tarir la source , en dérochant à mes yeux l'impression qu'ils recevaient des objets : je m'obstinaï quelque temps à les tenir fermés ; efforts infructueux ! les ténèbres volontaires auxquelles je m'étais condamnée , ne soulaçaient que ma modestie toujours blessée de la vue de ces hommes , dont les services et les secours sont autant de supplices ; mais mon ame n'en était pas moins agitée. Renfermée en moi-même , mes inquiétudes n'en étaient que plus vives , et le désir de les exprimer plus violent. L'impossibilité de me faire entendre répand encore jusque sur mes organes un tourment non moins insupportable que des douleurs qui auraient une réalité plus apparente. Que cette situation est cruelle !

Hélas ! je croyais déjà entendre quelques mots des sauvages espagnols ; j'y trouvais des rapports avec notre auguste langage ; je me flattais qu'en peu de temps je pourrais m'expliquer avec eux. Loin de trouver le même avantage avec mes nouveaux tyrans ,

ils s'expriment avec tant de rapidité , que je ne distingue pas même les inflexions de leur voix. Tout me fait juger qu'ils ne sont pas de la même nation ; et, à la différence de leurs manières , et de leur caractère apparent , on devine sans peine que Pachacamac leur a distribué dans une grande disproportion les élémens dont il a formé les humains. L'air grave et farouche des premiers , fait voir qu'ils sont composés de la matière des plus durs métaux : ceux-ci semblent s'être échappés des mains du Créateur au moment où il n'avait encore assemblé pour leur formation que l'air et le feu. Les yeux fiers, la mine sombre et tranquille de ceux-là , montraient assez qu'ils étaient cruels de sang-froid ; l'inhumanité de leurs actions ne l'a que trop prouvé ; le visage riant de ceux-ci , la douceur de leurs regards , un certain empressement répandu sur leurs actions , et qui paraît être de la bienveillance , préviennent en leur faveur ; mais je remarque des contradictions dans leur conduite , qui suspendent mon jugement.

Deux de ces sauvages ne quittèrent presque pas le chevet de mon lit : l'un , que j'ai jugé

être le Cacique (a), à son air de grandeur, me rend, je crois, à sa façon, beaucoup de respect ; l'autre me donne une partie des secours qu'exige ma maladie ; mais sa bonté est dure, ses secours sont cruels, et sa familiarité impérieuse.

Dès le premier moment où, revenue de ma faiblesse, je me trouvai en leur puissance, celui-ci, car je l'ai bien remarqué, plus hardi que les autres, voulut prendre ma main, que je retirai avec une confusion inexprimable : il parut surpris de ma résistance, et sans aucun égard pour la modestie, il la reprit à l'instant : faible, mourante, et ne prononçant que des paroles qui n'étaient point entendues, pouvais-je l'en empêcher ? Il la garda, mon cher Aza, tout autant qu'il voulut, et depuis ce temps, il faut que je la lui donne moi-même plusieurs fois par jour, si je veux éviter des débats qui tournent toujours à mon désavantage.

Cette espèce de cérémonie (b) me paraît

(a) Cacique est une espèce de gouverneur de province.

(b) La médecine était inconnue aux Indiens.

une superstition de ces peuples : j'ai cru remarquer que l'on y trouvait des rapports avec mon mal ; mais il faut apparemment être de leur nation pour en sentir les effets , car je n'en éprouve que très-peu : je souffre toujours d'un feu intérieur qui me consume ; à peine me reste-t-il assez de force pour nouer mes Quipos. J'emploie à cette occupation autant de temps que ma faiblesse peut me le permettre : ces nœuds qui frappent mes sens , semblent donner plus de réalité à mes pensées ; la sorte de ressemblance que je m'imagine qu'ils ont avec les paroles , me fait une illusion qui trompe ma douleur : je crois te parler , te dire que je t'aime , t'assurer de mes vœux , de ma tendresse ; cette douce erreur est mon bien et ma vie. Si l'excès d'accablement m'oblige d'interrompre mon ouvrage , je gémis de ton absence ; ainsi , tout entière à ma tendresse , il n'y a pas un de mes momens qui ne t'appartienne.

Hélas ! quel autre usage pourrais-je en faire ? O mon cher Aza ! quand tu ne serais pas le maître de mon ame , quand les chaînes de l'amour ne m'attacheraient pas inséparablement à toi , plongée dans un abîme d'obs-



curités , pourrais-je détourner mes pensées de la lumière de ma vie ? tu es le Soleil de mes jours , tu les éclaires , tu les prolonges ; ils sont à toi. Tu me chéris ; je consens à vivre. Que feras-tu pour moi ? Tu m'aimeras , je suis récompensée.

---

LETTRE V. — Idées confuses de Zilia sur les secours qu'on lui donne , et sur les marques de tendresse de Déterville.

QUE j'ai souffert , mon cher Aza , depuis les derniers nœuds que je t'ai consacrés ! La privation de mes Quipos manquait au comble de mes peines ; dès que mes officieux persécuteurs se sont aperçus que ce travail augmentait mon accablement , ils m'en ont ôté l'usage.

On m'a enfin rendu le trésor de ma tendresse ; mais je l'ai acheté par bien des larmes. Il ne me reste que cette expression de mes sentimens ; il ne me reste que la triste consolation de te peindre mes douleurs : pouvais-je la perdre sans désespoir ?



Mon étrange destinée m'a ravi jusqu'à la douceur que trouvent les malheureux à parler de leurs peines : on croit être plaint quand on est écouté : une partie de notre chagrin passe sur le visage de ceux qui nous écoutent ; quel qu'en soit le motif , il semble nous soulager. Je ne puis me faire entendre , et la gaiété m'environne.

Je ne puis même jouir paisiblement de la nouvelle espèce de désert où me réduit l'impuissance de communiquer mes pensées. Entourée d'objets importuns , leurs regards attentifs troublent la solitude de mon ame , contraignent les attitudes de mon corps , et portent la gêne jusque dans mes pensées ; il m'arrive souvent d'oublier cette heureuse liberté que la nature nous a donnée de rendre nos sentimens impénétrables , et je crains quelquefois què ces sauvages curieux ne devinent les réflexions désavantageuses que m'inspire la bizarrerie de leur conduite : je me fais une étude gênante d'arranger mes pensées , comme s'ils pouvaient les pénétrer malgré moi.

Un moment détruit l'opinion qu'un autre

moment m'avait donnée de leur caractère et de leur façon de penser à mon égard.

Sans compter un nombre infini de petites contradictions, ils me refusent, mon cher Aza, jusqu'aux alimens nécessaires au soutien de la vie, jusqu'à la liberté de choisir la place où je veux être; ils me retiennent par une espèce de violence dans ce lit, qui m'est devenu insupportable : je dois donc croire qu'ils me regardent comme leur esclave, et que leur pouvoir est tyrannique.

D'un autre côté, si je réfléchis sur l'envie extrême qu'ils témoignent de conserver mes jours, sur le respect dont ils accompagnent les services qu'ils me rendent, je suis tentée de penser qu'ils me prennent pour un être d'une espèce supérieure à l'humanité.

Aucun d'eux ne paraît devant moi, sans courber son corps plus ou moins, comme nous avons coutume de faire en adorant le Soleil. Le Cacique semble vouloir imiter le cérémonial des Incas au jour du Raymi (a). Il se met sur ses genoux fort près

(a) Le Raymi, principale fête du Soleil : l'Inca et les prêtres l'adoraient à genoux.

de mon lit ; il reste un temps considérable dans cette posture gênante : tantôt il garde le silence ; et, les yeux baissés, il semble rêver profondément ; je vois sur son visage cet embarras respectueux que nous inspire le grand nom (a) prononcé à haute voix. S'il trouve l'occasion de saisir ma main , il y porte sa bouche avec la même vénération que nous avons pour le sacré diadème (b). Quelquefois il prononce un grand nombre de mots qui ne ressemblent point au langage ordinaire de sa nation. Le son en est plus doux , plus distinct , plus mesuré ; il y joint cet air touché qui précède les larmes , ces soupirs qui expriment les besoins de l'ame , ces accens qui sont presque des plaintes ; enfin tout ce qui accompagne le désir d'obtenir des grâces. Hélas ! mon cher Aza , s'il me connaissait bien , s'il n'était pas dans

(a) Le grand nom était Pachacamac : on ne le prononçait que rarement, et avec beaucoup de signes d'adoration.

(b) On baisait le diadème de Mancocapac comme nous baisons les reliques de nos saints.

quelque erreur sur mon être, quelle prière aurait-il à me faire ?

Cette nation ne serait-elle point idolâtre ? Je ne lui ai vu encore faire aucune adoration au Soleil, peut-être prennent-ils les femmes pour l'objet de leur culte. Avant que le grand Mancocapac (a) eût apporté sur la terre les volontés du Soleil, nos ancêtres divinisaient tout ce qui les frappait de crainte ou de plaisir : peut-être ces sauvages n'éprouvent-ils ces deux sentimens que pour les femmes ?

Mais s'ils m'adoraient, ajouteraient-ils à mes malheurs l'affreuse contrainte où ils me retiennent ? Non, ils chercheraient à me plaire, ils obéiraient aux signes de mes volontés ; je serais libre, je sortirais de cette odieuse demeure, j'irais chercher le maître de mon ame ; un seul de ses regards effacerait le souvenir de tant d'infortunes.

---

(a) Premier législateur des Indiens. Voyez l'Histoire des Incas.

---

LETTRE VI. — Rétablissement de Zilia. — Son étonnement et son désespoir en se voyant sur un vaisseau. — Elle veut se précipiter dans la mer.

QUELLE horrible surprise, mon cher Aza ! que nos malheurs sont augmentés ! que nous sommes à plaindre ! Nos maux sont sans remède ; il ne me reste qu'à te l'apprendre et à mourir.

On m'a enfin permis de me lever : j'ai profité avec empressement de cette liberté ; je me suis traînée à une petite fenêtre, qui depuis long-temps était l'objet de mes désirs curieux ; je l'ai ouverte avec précipitation. Qu'ai-je vu, cher amour de ma vie ! Je ne trouverai point d'expressions pour te peindre l'excès de mon étonnement, et le mortel désespoir qui m'a saisie en ne découvrant autour de moi que ce terrible élément dont la vue seule fait frémir.

Mon premier coup d'œil ne m'a que trop éclairée sur le mouvement incommode de

notre demeure. Je suis dans une de ces maisons flottantes, dont les Espagnols se sont servis pour atteindre jusqu'à nos malheureuses contrées, et dont on ne m'avait fait qu'une description très-imparfaite.

Conçois-tu, cher Aza, quelles idées funestes sont entrées dans mon ame avec cette affreuse connaissance? Je suis certaine que l'on m'éloigne de toi, je ne respire plus le même air, je n'habite plus le même élément, tu ignoreras toujours où je suis, si je t'aime, si j'existe; la destruction de mon être ne paraîtra pas même un événement assez considérable pour être porté jusqu'à toi. Cher arbitre de mes jours, de quel prix te peut être désormais ma vie infortunée? Souffre que je rende à la divinité un bienfait insupportable dont je ne veux plus jouir; je ne te verrai plus, je ne veux plus vivre.

Je perds ce que j'aime : l'univers est anéanti pour moi; il n'est plus qu'un vaste désert que je remplis des cris de mon amour; entends-les, cher objet de ma tendresse; sois-en touché; permets que je meure.....

Quelle erreur me séduit ! Non, mon cher Aza, ce n'est pas toi qui m'ordonnes de

vivre , c'est la timide Nature qui , en frémissant d'horreur , emprunte ta voix plus puissante que la sienne pour retarder une fin toujours redoutable pour elle ; mais , c'en est fait , le moyen le plus prompt me délivrera de ses regrets.....

Que la mer abîme à jamais dans ses flots ma tendresse malheureuse , ma vie et mon désespoir !

Reçois , trop malheureux Aza , reçois les derniers sentimens de mon cœur : il n'a reçu que ton image , il ne voulait vivre que pour toi , il meurt rempli de ton amour. Je t'aime , je le pense , je le sens encore , je le dis pour la dernière fois.....

---

LETTRE VII. — Zilia qu'on empêche de se précipiter , se repent de son projet.

AZA , tu n'as pas tout perdu : tu règnes encore sur un cœur ; je respire. La vigilance de mes surveillans a rompu mon funeste dessein ; il ne me reste que la honte d'en avoir tenté l'exécution. Je ne t'appren-



drai point les circonstances d'un projet aussitôt détruit que formé. Oserais-je jamais lever les yeux jusqu'à toi, si tu avais été témoin de mon emportement ?

Ma raison, anéantie par le désespoir, ne m'était plus d'aucun secours ; ma vie ne me paraissait d'aucun prix ; j'avais oublié ton amour.

Que le sang-froid est cruel après la fureur ! que les points de vue sont différens pour les mêmes objets ! Dans l'horreur du désespoir, on prend la férocité pour du courage, et la crainte des souffrances pour de la fermeté. Qu'un mot, un regard, une surprise nous rappelle à nous-mêmes, nous ne trouvons que de la faiblesse pour principe de notre héroïsme ; pour fruit, que le repentir, et que le mépris pour récompense.

La connaissance de ma faute en est la plus sévère punition. Abandonnée à l'amertume des remords, ensevelie sous le voile de la honte, je me tiens à l'écart ; je crains que mon corps n'occupe trop de place : je voudrais le dérober à la lumière ; mes pleurs coulent en abondance, ma douleur est calme, nul son ne l'exhale ; mais je suis toute à elle.

Puis-je trop expier mon crime ? Il était contre toi.

En vain , depuis deux jours , ces sauvages bienfaisans voudraient me faire partager la joie qui les transporte. Je ne fais qu'en soupçonner la cause ; mais quand elle me serait plus connue , je ne me trouverais pas digne de me mêler à leurs fêtes. Leurs danses , leurs cris de joie , une liqueur rouge semblable au maïs (a) , dont ils boivent abondamment , leur empressement à contempler le Soleil par tous les endroits d'où ils peuvent l'apercevoir , ne me laisseraient pas douter que cette réjouissance ne se fît en l'honneur de l'astre divin , si la conduite du Cacique était conforme à celle des autres. Mais , loin de prendre part à la joie publique , depuis la faute que j'ai commise , il n'en prend qu'à ma douleur. Son zèle est plus respectueux , ses soins plus assidus , et son attention plus pénétrante.

(a) Le maïs est une plante dont les Indiens font une boisson forte et salutaire ; ils en présentent au Soleil les jours de ses fêtes , et ils en boivent jusqu'à l'ivresse après le sacrifice. *Voyez l'Histoire des Incas* , tom. 1 , pag. 151.

Il a deviné que la présence continuelle des sauvages de sa suite ajoutait la contrainte à mon affliction ; il m'a délivrée de leurs regards importuns : je n'ai presque plus que les siens à supporter.

Le croiras-tu ? mon cher Aza, il y a des momens où je trouve de la douceur dans ses entretiens muets ; le feu de ses yeux me rappelle l'image de celui que j'ai vu dans les tiens, j'y trouve des rapports qui séduisent mon cœur. Hélas ! que cette illusion est passagère, et que les regrets qui la suivent sont durables ! Ils ne finiront qu'avec ma vie, puisque je ne vis que pour toi.

---

LETTRE VIII. — Zilia ranime ses espérances à la vue de la terre.

QUAND un seul objet réunit toutes nos pensées, mon cher Aza, les événemens ne nous intéressent que par les rapports que nous y trouvons avec lui. Si tu n'étais le seul mobile de mon ame, aurais-je passé, comme je viens de le faire, de l'horreur du déses-

poir à l'espérance la plus douce ? Le Cacique avait déjà essayé plusieurs fois inutilement de me faire approcher de cette fenêtre, que je ne regarde plus sans frémir. Enfin, pressée par de nouvelles instances, je m'y suis laissé conduire. Ah ! mon cher Aza, que j'ai bien été récompensée de ma complaisance.

Par un prodige incompréhensible, en me faisant regarder à travers une espèce de canne percée, il m'a fait voir la terre dans un éloignement, où, sans le secours de cette merveilleuse machine, mes yeux n'auraient pu atteindre.

En même temps, il m'a fait entendre, par des signes qui commencent à me devenir familiers, que nous allons à cette terre, et que sa vue était l'unique objet des réjouissances que j'ai prises pour un sacrifice au Soleil.

J'ai senti d'abord tout l'avantage de cette découverte ; l'espérance, comme un trait de lumière, a porté sa clarté jusqu'au fond de mon cœur.

Il est certain que l'on me conduit à cette terre que l'on m'a fait voir ; il est évident qu'elle est une portion de ton empire, puis-

que le Soleil y répand ses rayons bienfaisans (a). Je ne suis plus dans les fers des cruels Espagnols. Qui pourrait donc m'empêcher de rentrer sous tes lois ?

Oui, cher Aza, je vais me réunir à ce que j'aime. Mon amour, ma raison, mes désirs, tout m'en assure. Je vole dans tes bras ; un torrent de joie se répand dans mon ame ; le passé s'évanouit ; mes malheurs sont finis ; ils sont oubliés : l'avenir seul m'occupe ; c'est mon unique bien.

Aza, mon cher espoir, je ne t'ai pas perdu ; je verrai ton visage, tes habits, ton ombre ; je t'aimerai, je te le dirai à toi-même : est-il des tourmens qu'un tel bonheur n'efface ?

---

LETTRE IX. — Reconnaissance de Zilia pour les complaisances de Déterville.

QUE les jours sont longs, quand on les compte, mon cher Aza ! Le temps, ainsi que

(a) Les Indiens ne connaissaient pas notre hémisphère, et croyaient que le Soleil n'éclairait que la terre de ses enfans.

l'espace, n'est connu que par ses limites. Nos idées et notre vue se perdent également par la constante uniformité de l'un et de l'autre. Si les objets marquent les bornes de l'espace, il me semble que nos espérances marquent celles du temps, et que, si elles nous abandonnent, ou qu'elles ne soient pas sensiblement marquées, nous n'apercevons pas plus la durée du temps que l'air qui remplit l'espace.

Depuis l'instant fatal de notre séparation, mon ame et mon cœur, également flétris par l'infortune, restaient ensevelis dans cet abandon total, horreur de la nature, image du néant : les jours s'écoulaient sans que j'y prisse garde ; aucun espoir ne fixait mon attention sur leur longueur : à présent que l'espérance en marque tous les instans, leur durée me paraît infinie, et je goûte le plaisir, en recouvrant la tranquillité de mon esprit, de recouvrer la facilité de penser.

Depuis que mon imagination est ouverte à la joie, une foule de pensées qui s'y présentent l'occupe jusqu'à la fatiguer. Des projets de plaisir et de bonheur s'y succèdent alternati-

vement ; les idées nouvelles y sont reçues avec facilité , celles même dont je ne m'étais point aperçue , s'y retracent sans les chercher.

Depuis deux jours , j'entends plusieurs mots de la langue du Cacique , que je ne croyais pas savoir. Ce ne sont encore que les noms des objets ; ils n'expriment point mes pensées , et ne me font point entendre celles des autres ; cependant ils me fournissent déjà quelques éclaircissemens qui m'étaient nécessaires.

Je sais que le nom du Cacique est Déterville , celui de notre maison flottante , vaisseau , et celui de la terre où nous allons , France.

Ce dernier m'a d'abord effrayé ; je ne me souviens pas d'avoir entendu nommer ainsi aucune contrée de ton royaume ; mais faisant réflexion au nombre infini de celles qui le composent , dont les noms me sont échappés , ce mouvement de crainte s'est bientôt évaporé. Pouvait-il subsister long-temps avec la solide confiance que me donne sans cesse la vue du Soleil ? Non , mon cher Aza , cet astre divin n'éclaire que ses enfans ; le seul



doute me rendrait criminelle. Je vais rentrer sous ton empire; je touche au moment de te voir, je cours à mon bonheur.

Au milieu des transports de ma joie, la reconnaissance me prépare un plaisir délicieux : tu combleras d'honneurs et de richesses le Cacique (a) bienfaisant qui nous rendra l'un à l'autre : il portera dans sa province le souvenir de Zilia ; la récompense de sa vertu le rendra plus vertueux encore , et son bonheur fera ta gloire.

Rien ne peut se comparer , mon cher Aza , aux bontés qu'il a pour moi , loin de me traiter en esclave , il semble être le mien ; j'éprouve à présent autant de complaisance de sa part , que j'en éprouvais de contradictions durant ma maladie ; occupé de moi , de mes inquiétudes , de mes amusemens , il paraît n'avoir plus d'autres soins. Je les reçois avec un peu moins d'embarras , depuis qu'éclairée par l'habitude et par la réflexion, je vois que j'étais dans l'erreur sur l'idolâtrie dont je le soupçonnais.

(a) Les Caciques étaient des gouverneurs de provinces , tributaires des Incas.

Ce n'est pas qu'il ne répète souvent à-peu-près les mêmes démonstrations que je prenais pour un culte ; mais le ton, l'air et la forme qu'il y emploie , me persuadent que ce n'est qu'un jeu à l'usage de sa nation.

Il commence par me faire prononcer distinctement quelques mots de sa langue. Dès que j'ai répété après lui : « Oui , je vous » aime ; » ou bien : « Je vous promets d'être » à vous , » la joie se répand sur son visage ; il me baise les mains avec transport et avec un air de gaité tout contraire au sérieux qui accompagne le culte divin.

Tranquille sur sa religion, je ne le suis pas entièrement sur le pays d'où il tire son origine. Son langage et ses habillemens sont si différens des nôtres , que souvent ma confiance en est ébranlée.

De fâcheuses réflexions couvrent quelquefois de nuages ma plus chère espérance : je passe successivement de la crainte à la joie , et de la joie à l'inquiétude.

Fatiguée de la confusion de mes idées , rebutée des incertitudes qui me déchirent , j'avais résolu de ne plus penser ; mais comment ralentir le mouvement d'une ame pri-

vée de toute communication, qui n'agit que sur elle-même, et que de si grands intérêts excitent à réfléchir ? Je ne le puis, mon cher Aza, je cherche des lumières avec une agitation qui me dévore, et je me trouve sans cesse dans la plus profonde obscurité. Je savais que la privation d'un sens peut tromper à quelques égards ; et je vois, avec surprise, que l'usage des miens m'entraîne d'erreurs en erreurs. L'intelligence des langues serait-elle celle de l'ame ? O cher Aza ! que mes malheurs me fassent entrevoir de fâcheuses vérités ; mais que ces tristes pensées s'éloignent de moi ; nous touchons à la terre. La lumière de mes jours dissipera en un moment les ténèbres qui m'entourent.

---

LETTRE X. — Débarquement de Zilia en France.

— Son erreur en se voyant dans un miroir. —  
Son admiration à l'occasion de ce phénomène,  
dont elle ne peut comprendre la cause.

JE suis enfin arrivée à cette terre, l'objet de mes désirs, mon cher Aza ; mais je n'y vois encore rien qui m'annonce le bonheur

que je m'en étais promis : tout ce qui s'offre à mes yeux me frappe, me surprend, m'étonne, et ne me laisse qu'une impression vague, une perplexité stupide, dont je ne cherche pas même à me délivrer. Mes erreurs répriment mes jugemens ; je demeure incertaine, je doute presque de ce que je vois.

A peine étions-nous sortis de la maison flottante, que nous sommes entrés dans une ville bâtie sur le rivage de la mer. Le peuple, qui nous suivait en foule, me paraît être de la même nation que le Cacique ; mais les maisons n'ont aucune ressemblance avec celles des villes du Soleil : si celles-là les surpassent en beauté par la richesse de leurs ornemens, celles-ci sont fort au-dessus par les prodiges dont elles sont remplies.

En entrant dans la chambre où Déterville m'a logée, mon cœur a tressailli : j'ai vu dans l'enfoncement une jeune personne habillée comme une Vierge du Soleil ; j'ai couru à elle les bras ouverts. Quelle surprise, mon cher Aza, quelle surprise extrême, de ne trouver qu'une résistance impénétrable, où je voyais une figure humaine se mouvoir dans un espace fort étendu !

L'étonnement me tenait immobile, les yeux attachés sur cette ombre, quand Déterville m'a fait remarquer sa propre figure à côté de celle qui occupait toute mon attention : je le touchais, je lui parlais, et je le voyais en même temps fort près et fort loin de moi.

Ces prodiges troublent la raison, ils offusquent le jugement : que faut-il penser des habitans de ce pays ? Faut-il les craindre, faut-il les aimer ? Je me garderai bien de rien déterminer là-dessus.

Le Cacique m'a fait comprendre que la figure que je voyais était la mienne ; mais de quoi cela m'instruit-il ? Le prodige en est-il moins grand ? Suis-je moins mortifiée de ne trouver dans mon esprit que des erreurs ou des ignorances ? Je le vois avec douleur, mon cher Aza, les moins habiles de cette contrée sont plus savans que tous nos Amautas.

Déterville m'a donné une China (a), jeune et fort vive ; c'est une grande douceur pour moi que celle de revoir des femmes et d'en être servie : plusieurs autres s'empressent à

(a) Servante ou femme de chambre.

me rendre des soins , et j'aimerais autant qu'elles ne le fissent pas ; leur présence réveille mes craintes. A la façon dont elles me regardent , je vois bien qu'elles n'ont point été à Cusco (a). Cependant je ne puis encore juger de rien ; mon esprit flotte toujours dans une mer d'incertitudes ; mon cœur seul inébranlable ne désire , n'espère et n'attend qu'un bonheur , sans lequel tout ne peut être que peines.

---

LETTRE XI. — Jugement que porte Zilia des Français et de leurs manières.

QUOIQU' j'aie pris tous les soins qui sont en mon pouvoir pour acquérir quelque lumière sur mon sort, mon cher Aza , je n'en suis pas mieux instruite que je l'étais il y a trois jours. Tout ce que j'ai pu remarquer , c'est que les sauvages de cette contrée paraissent aussi bons, aussi humains que le Cacique ; ils chantent et dansent, comme s'ils

(a) Capitale du Pérou.

avaient tous les jours des terres à cultiver (a). Si je m'en rapportais à l'opposition de leurs usages à ceux de notre nation, je n'aurais plus d'espoir ; mais je me souviens que ton auguste père a soumis à son obéissance des provinces fort éloignées, et dont les peuples n'avaient pas plus de rapport avec les nôtres. Pourquoi celle-ci n'en serait-elle pas une ? Le Soleil paraît se plaire à l'éclairer ; il est plus beau, plus pur que je ne l'ai jamais vu, et j'aime à me livrer à la confiance qu'il m'inspire : il ne me reste d'inquiétude que sur la longueur du temps qu'il faudra passer avant de pouvoir m'éclaircir tout-à-fait sur nos intérêts ; car, mon cher Aza, je n'en puis plus douter, le seul usage de la langue du pays pourra m'apprendre la vérité et finir mes inquiétudes.

Je ne laisse échapper aucune occasion de m'en instruire ; je profite de tous les momens où Déterville me laisse en liberté pour prendre des leçons de ma China ; c'est une faible

(a) Les terres se cultivaient en commun au Pérou, et les jours de ce travail étaient des jours de réjouissances.



ressource: ne pouvant lui faire entendre mes pensées, je ne puis former aucun raisonnement avec elle. Les signes du Cacique me sont quelquefois plus utiles. L'habitude nous en a fait une espèce de langage, qui nous sert au moins à exprimer nos volontés. Il me mena hier dans une maison où, sans cette intelligence, je me serais fort mal conduite.

Nous entrâmes dans une chambre plus grande et plus ornée que celle que j'habite; beaucoup de monde y était assemblé. L'étonnement général que l'on témoigna à ma vue me déplut; les ris excessifs que plusieurs jeunes filles s'efforçaient d'étouffer, et qui recommençaient lorsqu'elles levaient les yeux sur moi, excitèrent dans mon cœur un sentiment si fâcheux, que je l'aurais pris pour de la honte, si je me fusse sentie coupable de quelque faute. Mais ne me trouvant qu'une grande répugnance à demeurer avec elles, j'allais retourner sur mes pas, quand un signe de Détéville me retint.

Je compris que je commettrais une faute si je sortais; et je me gardai bien de rien faire qui méritât le blâme que l'on me donnait sans sujet. Je restai donc; et portant

toute mon attention sur ces femmes , je crus démêler que la singularité de mes habits causait seule la surprise des unes et les ris offensans des autres ; j'eus pitié de leur faiblesse ; je ne pensai plus qu'à leur persuader , par ma contenance , que mon ame ne différait pas tant de la leur , que mes habillemens de leurs parures.

Un homme que j'aurais pris pour un Curacas (a), s'il n'eût été vêtu de noir , vint me prendre par la main d'un air affable , et me conduisit auprès d'une femme , qu'à son air fier je pris pour la Pallas (b) de la contrée. Il lui dit plusieurs paroles que je sais pour les avoir entendues prononcer mille fois à Déterville. « Qu'elle est belle ! les beaux yeux !.... » Un autre homme lui répondit : « Des grâces , une taille de nymphe !..... » Hors les femmes qui ne dirent rien , toutes répétèrent à peu près les mêmes mots ; je ne sais pas encore leur signification , mais

(a) Les Curacas étaient des petits souverains d'une contrée ; ils avaient le privilège de porter le même habit que les Incas.

(b) Nom générique des princesses.

ils expriment sûrement des idées agréables ; car , en les prononçant , le visage est toujours riant.

Le Cacique paraissait extrêmement satisfait de ce que l'on disait ; il se tint toujours à côté de moi , ou , s'il s'en éloignait pour parler à quelqu'un , ses yeux ne me perdaient pas de vue , et ses signes m'avertissaient de ce que je devais faire : de mon côté , j'étais fort attentive à l'observer pour ne point blesser les usages d'une nation si peu instruite des nôtres.

Je ne sais , mon cher Aza , si je pourrai te faire comprendre combien les manières de ces sauvages m'ont paru extraordinaires.

Ils ont une vivacité si impatiente , que les paroles ne leur suffisant pas pour s'exprimer , ils parlent autant par le mouvement de leur corps que par le son de leur voix. Ce que j'ai vu de leur agitation continuelle m'a pleinement persuadée du peu d'importance des démonstrations du Cacique qui m'ont tant causé d'embarras , et sur lesquelles j'ai fait tant de fausses conjectures.

Il baisa hier les mains de la Pallas , et celles de toutes les autres femmes ; il les baisa

même au visage , ce que je n'avais pas encore vu : les hommes venaient l'embrasser , les uns le prenaient par une main , les autres le tiraient par son habit , et tout cela avec une promptitude dont nous n'avons point d'idée.

A juger de leur esprit par la vivacité de leurs gestes , je suis sûre que nos expressions mesurées , que les sublimes comparaisons qui expriment si naturellement nos tendres sentimens et nos pensées affectueuses , leur paraîtraient insipides ; ils prendraient notre air sérieux et modeste pour de la stupidité , et la gravité de notre démarche pour un engourdissement. Le croiras-tu ? mon cher Aza , malgré leurs imperfections , si tu étais ici , je me plainrais avec eux. Un certain air d'affabilité répandu sur tout ce qu'ils font , les rend aimables ; et si mon ame était plus heureuse , je trouverais du plaisir dans la diversité des objets qui se présentent successivement à mes yeux ; mais le peu de rapport qu'ils ont avec toi , efface les agrémens de leur nouveauté : toi seul fais mon bien et mes plaisirs.

LETTRE XII. — Transports de Déterville , modérés tout-à-coup par le respect. — Réflexions de Zilia sur l'état de Déterville , dont elle ignore la cause. — Sa nouvelle surprise en se voyant dans un carrosse. — Son admiration à la vue des beautés de la nature.

J'AI passé bien du temps, mon cher Aza, sans pouvoir donner un moment à ma plus chère occupation : j'ai cependant un grand nombre de choses extraordinaires à t'apprendre ; je profite d'un peu de loisir pour essayer de t'en instruire.

Le lendemain de ma visite chez la Pallas, Déterville me fit apporter un fort bel habillement à l'usage du pays. Après que ma petite China l'eut arrangé sur moi à sa fantaisie, elle me fit approcher de cette ingénieuse machine qui double les objets : quoique je dusse être accoutumée à ses effets, je ne pus encore me garantir de la surprise, en me voyant comme si j'étais vis-à-vis de moi-même.

Mon nouvel ajustement ne me déplut pas ;

peut-être je regretterais davantage celui que je quitte, s'il ne m'avait fait regarder partout avec une attention incommode.

Le Cacique entra dans ma chambre au moment que la jeune fille ajoutait encore plusieurs bagatelles à ma parure ; il s'arrêta à l'entrée de la porte , et nous regarda longtemps sans parler : sa rêverie était si profonde , qu'il se détourna pour laisser sortir la China , et se remit à sa place sans s'en apercevoir. Les yeux attachés sur moi , il parcourait toute ma personne avec une attention sérieuse dont j'étais embarrassée sans en savoir la raison.

Cependant , afin de lui marquer ma reconnaissance pour ses nouveaux bienfaits , je lui tendis la main ; et ne pouvant exprimer mes sentimens , je crus ne pouvoir lui rien dire de plus agréable que quelques-uns des mots qu'il se plaît à me faire répéter ; je tâchai même d'y mettre le ton qu'il y donne.

Je ne sais quel effet ils firent dans ce moment-là sur lui ; mais ses yeux s'animent , son visage s'enflamma , il vint à moi d'un air agité , il parut vouloir me prendre dans ses bras ; puis s'arrêtant tout-à-coup ,



il me serra fortement la main , en prononçant d'une voix émue : « Non. .... le respect. .... sa vertu. .... » et plusieurs autres mots que je n'entends pas mieux ; et puis il courut se jeter sur son siège à l'autre côté de la chambre , où il demeura la tête appuyée dans ses mains avec tous les signes d'une profonde douleur.

Je fus alarmée de son état , ne doutant pas que je lui eusse causé quelque peine ; je m'approchai de lui pour lui en témoigner mon repentir ; mais il me repoussa doucement sans me regarder , et je n'osai plus lui rien dire. J'étais dans le plus grand embarras ; quand les domestiques entrèrent pour nous apporter à manger ; il se leva ; nous mangeâmes ensemble à la manière accoutumée , sans qu'il parût d'autre suite à sa douleur , qu'un peu de tristesse ; mais il n'en avait ni moins de bonté , ni moins de douceur : tout cela me paraît inconcevable.

Je n'osais lever les yeux sur lui , ni me servir des signes qui ordinairement nous tenaient lieu d'entretien : cependant nous mangions dans un temps si différent de l'heure ordinaire des repas , que je ne pus



m'empêcher de lui en témoigner ma surprise. Tout ce que je compris à sa réponse, fut que nous allions changer de demeure. En effet, le Cacique, après être sorti et rentré plusieurs fois, vint me prendre par la main; je me laissai conduire, en rêvant toujours à ce qui s'était passé, et en cherchant à démêler si le changement de lieu n'en était pas une suite.

A peine eûmes-nous passé la dernière porte de la maison, qu'il m'aida à monter un pas assez haut, et je me trouvai dans une petite chambre où l'on ne peut se tenir debout sans incommodité, où il n'y a pas assez d'espace pour marcher, mais où nous fûmes assis fort à l'aise, le Cacique, la China et moi. Ce petit endroit est agréablement meublé : une fenêtre de chaque côté l'éclaire suffisamment.

Tandis que je le considérais avec surprise, et que je tâchais de deviner pourquoi Déterville nous enfermait si étroitement (ô mon cher Aza ! que les prodiges sont familiers dans ce pays ! ) je sentis cette machine ou cabane, je ne sais comment la nommer, je la sentis se mouvoir et changer de place. Ce

mouvement me fit penser à la maison flottante : la frayeur me saisit ; le Cacique attentif à mes moindres inquiétudes , me rassura en me faisant voir par une des fenêtres que cette machine suspendue assez près de terre se mouvait par un secret que je ne comprenais pas. Déterville me fit aussi voir que plusieurs Hamas (a), d'une espèce qui nous est inconnue , marchaient devant nous et nous traînaient après eux.

Il faut , ô lumière de mes jours , un génie plus qu'humain pour inventer des choses si utiles et si singulières ; mais il faut aussi qu'il y ait quelques grands défauts qui modèrent sa puissance , puisqu'elle n'est pas la maîtresse du monde entier. Il y a quatre jours qu'enfermés dans cette merveilleuse machine , nous n'en sortons que la nuit pour prendre du repos dans la première habitation qui se rencontre , et je n'en sors jamais sans regret. Je te l'avoue , mon cher Aza , malgré mes tendres inquiétudes , j'ai goûté pendant ce voyage des plaisirs qui n'étaient inconnus. Renfermée dans le tem-

(a) Nom générique des bêtes.

ple dès ma plus grande enfance , je ne connaissais pas les beautés de l'univers : quel bien j'aurais perdu !

Il faut , ô l'ami de mon cœur , que la Nature ait placé dans ses ouvrages un attrait inconnu , que l'art le plus adroit ne peut imiter. Ce que j'ai vu des prodiges inventés par les hommes , ne m'a point causé le ravissement que j'éprouve dans l'admiration de l'univers. Les campagnes immenses qui se changent et se renouvellent sans cesse à mes regards , emportent mon ame avec autant de rapidité que nous les traversons.

Les yeux parcourent , embrassent et se reposent tout à la fois sur une infinité d'objets aussi variés qu'agréables. On croit ne trouver de bornes à sa vue que celles du monde entier. Cette erreur nous flatte ; elle nous donne une idée satisfaisante de notre propre grandeur , et semble nous rapprocher du créateur de tant de merveilles.

A la fin d'un beau jour , le ciel présente des images , dont la pompe et la magnificence surpasse de beaucoup celles de la terre.

D'un côté , les nuées transparentes , assemblées autour du Soleil couchant , of-

frent à nos yeux des montagnes d'ombres et de lumière, dont le majestueux désordre attire notre admiration jusqu'à l'oubli de nous-même : de l'autre, un astre moins brillant s'élève, reçoit et répand une lumière moins vive sur les objets qui, perdant leur activité par l'absence du Soleil, ne frappent plus nos sens que d'une manière douce, paisible, et parfaitement harmonique avec le silence qui règne sur la terre. Alors revenant à nous-même, un calme délicieux pénètre dans notre ame : nous jouissons de l'univers comme le possédant seul ; nous n'y voyons rien qui ne nous appartienne : une sérénité douce nous conduit à des réflexions agréables ; et si quelques regrets viennent les troubler, ils ne naissent que de la nécessité de s'arracher à cette douce rêverie pour nous renfermer dans les folles prisons que les hommes se sont faites, et que toute leur industrie ne pourra jamais rendre que méprisables, en les comparant aux ouvrages de la Nature.

Le Cacique a eu la complaisance de me faire sortir tous les jours de la cabane roulante, pour me laisser contempler à loisir

ce qu'il me voyait admirer avec tant de satisfaction.

Si les beautés du ciel et de la terre ont un attrait si puissant sur notre ame, celles des forêts, plus simples et plus touchantes, ne m'ont causé ni moins de plaisir, ni moins d'étonnement.

Que les bois sont délicieux, mon cher Aza ! En y entrant, un charme universel se répand sur tous les sens, et confond leur usage. On croit voir la fraîcheur avant de la sentir ; les différentes nuances de la couleur des feuilles adoucissent la lumière qui les pénètre, et semble frapper le sentiment aussitôt que les yeux. Une odeur agréable, mais indéterminée laisse à peine discerner le goût ou l'odorat : l'air même, sans être aperçu, porte dans tout notre être une volupté pure, qui semble nous donner un sens de plus, sans pouvoir en désigner l'organe.

O mon cher Aza ! que ta présence embellirait des plaisirs si purs ! Que j'ai désiré de les partager avec toi ! Témoin de mes tendres pensées, je t'aurais fait trouver dans les sentimens de mon cœur des charmes

encore plus touchans que ceux des beautés de l'univers.

---

LETTRE XIII. — Arrivée de Zilia à Paris. — Elle y est différemment accueillie de la mère et de la sœur de Déterville.

ME voici enfin , mon cher Aza , dans une ville nommée Paris : c'est le terme de notre voyage ; mais , selon les apparences , ce ne sera pas celui de mes chagrins.

Depuis que je suis arrivée , plus attentive que jamais sur tout ce qui se passe , mes découvertes ne me produisent que du tourment , ne me présagent que des malheurs. Je trouve ton idée dans le moindre de mes désirs curieux , et je ne la rencontre dans aucun des objets qui s'offrent à ma vue.

Autant que j'en puis juger , par le temps que nous avons employé à traverser cette ville , et par le grand nombre d'habitans dont les rues sont remplies , elle contient plus de monde que n'en pourraient rassembler deux ou trois de nos contrées.



Je me rappelle les merveilles que l'on m'a racontées de Quito ; je cherche à trouver ici quelques traits de la peinture que l'on m'a faite de cette grande ville. Mais , hélas ! quelle différence !

Celle-ci contient des ponts , des rivières , des arbres , des campagnes ; elle me paraît un univers , plutôt qu'une habitation particulière. J'essaierais en vain de te donner une idée juste de la hauteur des maisons ; elles sont si prodigieusement élevées , qu'il est plus facile de croire que la nature les a produites telles qu'elles sont , que de comprendre comment des hommes ont pu les construire.

C'est ici que la famille du Cacique fait sa résidence. La maison qu'elle habite est presque aussi magnifique que celle du Soleil ; les meubles et quelques endroits des murs sont d'or , le reste est orné d'un tissu varié des plus belles couleurs qui représentent assez bien les beautés de la Nature.

En arrivant , Déterville me fit entendre qu'il me conduisait dans la chambre de sa mère. Nous la trouvâmes à demi-couchée sur un lit à peu près de la même forme que



celui des Incas et de même métal (a). Après avoir présenté sa main au Cacique, qui la baisa en se prosternant presque jusqu'à terre, elle l'embrassa; mais avec une bonté si froide, une joie si contrainte, que si je n'eusse été avertie, je n'aurais pas reconnu les sentimens de la nature dans les caresses de cette mère.

Après s'être entretenu un moment, le Cacique me fit approcher; elle jeta sur moi un regard dédaigneux, et sans répondre à ce que son fils lui disait, elle continua d'entourer gravement ses doigts d'un cordon qui pendait à un petit morceau d'or.

Déterville nous quitta pour aller au-devant d'un grand homme de bonne mine qui avait fait quelques pas vers lui; il l'embrassa aussi bien qu'une autre femme qui était occupée de la même manière que la Pallas.

Dès que le Cacique avait paru dans cette chambre, une jeune fille à peu près de mon âge était accourue; elle le suivait avec un empressement timide qui était remarquable.

(a) Les lits, les chaises, les tables des Incas, étaient d'or massif.

La joie éclatait sur son visage sans en bannir un fond de tristesse intéressant. Déterville l'embrassa la dernière, mais avec une tendresse si naturelle, que mon cœur s'en émut. Hélas ! mon cher Aza, quels seraient nos transports, si, après tant de malheurs, le sort nous réunissait.

Pendant ce temps, j'étais restée auprès de la Pallas par respect (a) ; je n'osais m'en éloigner, ni lever les yeux sur elle. Quelques regards sévères qu'elle jetait de temps en temps sur moi, achevaient de m'intimider, et me donnaient une contrainte qui gênait jusqu'à mes pensées.

Enfin, comme si la jeune fille eût deviné mon embarras, après avoir quitté Déterville, elle vint me prendre par la main, et me conduisit près d'une fenêtre où nous nous assîmes. Quoique je n'entendisse rien de ce qu'elle me disait, ses yeux pleins de bonté me parlaient le langage universel des cœurs bienfaisans ; ils m'inspiraient la confiance et l'amitié : j'aurais voulu lui témoigner mes

(a) Les filles, quoique du sang royal, portaient un grand respect aux femmes mariées.

sentimens ; mais , ne pouvant m'exprimer selon mes désirs , je prononçai tout ce que je savais de sa langue.

Elle en sourit plus d'une fois en regardant Déterville d'un air fin et doux. Je trouvais du plaisir dans cette espèce d'entretien , quand la Pallas prononça quelques paroles assez haut , en regardant la jeune fille , qui baissa les yeux , repoussa ma main qu'elle tenait dans les siennes , et ne me regarda plus. A quelque temps de-là , une vieille femme d'une physionomie farouche , entra , s'approcha de la Pallas , vint ensuite me prendre par le bras , me conduisit presque malgré moi dans une chambre au plus haut de la maison , et m'y laissa seule.

Quoique ce moment ne dût pas être le plus malheureux de ma vie , mon cher Aza , il n'a pas été un des moins fâcheux. J'attendais de la fin de mon voyage quelques soulagemens à mes inquiétudes ; je comptais du moins trouver dans la famille du Cacique les mêmes bontés qu'il m'avait témoignées. Le froid accueil de la Pallas , le changement subit des manières de la jeune fille , la rudesse de cette femme qui m'avait arrachée d'un lieu où j'a-

vais intérêt de rester , l'inattention de Déterville qui ne s'était point opposé à l'espèce de violence qu'on m'avait faite , enfin toutes les circonstances dont une ame malheureuse sait augmenter ses peines , se présentèrent à la fois sous les plus tristes aspects. Je me croyais abandonnée de tout le monde , je déplorais amèrement mon affreuse destinée , quand je vis entrer ma China.

Dans la situation où j'étais , sa vue me parut un bonheur ; je courus à elle , je l'embrassai en versant des larmes , elle en fut touchée : son attendrissement me fut cher. Quand on se croit réduit à la pitié de soi-même , celle des autres nous est bien précieuse. Les marques d'affection de cette jeune fille adoucirent ma peine : je lui comptais mes chagrins comme si elle eût pu m'entendre ; je lui faisais mille questions , comme si elle eût pu y répondre : ses larmes parlaient à mon cœur , les miennes continuaient à couler , mais elles avaient moins d'amertume.

J'espérais encore revoir Déterville à l'heure du repas ; mais on me servit à manger , et je ne le vis point. Depuis que je t'ai perdu , chère idole de mon cœur , ce Cacique est le

seul humain qui ait eu pour moi de la bonté sans interruption ; l'habitude de le voir s'est tournée en besoin. Son absence redoubla ma tristesse : après l'avoir attendu vainement, je me couchai ; mais le sommeil n'avait point encore tari mes larmes , quand je le vis entrer dans ma chambre , suivi de la jeune personne dont le brusque dédain m'avait été si sensible.

Elle se jeta sur mon lit , et , par mille caresses , elle semblait vouloir réparer le mauvais traitement qu'elle m'avait fait.

Le Cacique s'assit à côté du lit ; il paraissait avoir autant de plaisir à me revoir , que j'en sentais de n'en être point abandonnée ; ils se parlaient en me regardant , et m'accablaient des plus tendres marques d'affection.

Insensiblement leur entretien devint plus sérieux. Sans entendre leurs discours , il m'était aisé de juger qu'ils étaient fondés sur la confiance et l'amitié : je me gardai bien de les interrompre ; mais sitôt qu'ils revinrent à moi , je tâchai de tirer du Cacique des éclaircissemens , sur ce qui m'avait paru de plus extraordinaire depuis mon arrivée.

Tout ce que je pus comprendre à ses ré-

ponses, fut que la jeune fille que je voyais se nommait Céline, qu'elle était sa sœur, que le grand homme que j'avais vu dans sa chambre était son frère aîné, et l'autre jeune femme l'épouse de ce frère.

Céline me devint plus chère, en apprenant qu'elle était sœur du Cacique; la compagnie de l'un et de l'autre m'était si agréable, que je ne m'aperçus point qu'il était jour avant qu'ils me quittassent.

Après leur départ, j'ai passé le reste du temps destiné au repos à m'entretenir avec toi; c'est tout mon bien, c'est toute ma joie. C'est à toi seul, chère ame de mes pensées, que je développe mon cœur : tu seras à jamais le seul dépositaire de mes secrets, de ma tendresse et de mes sentimens.

---

LETTRE XIV. — Mortifications qu'essuie Zilia dans un cercle de différentes personnes.

Si je ne continuais, mon cher Aza, à prendre sur mon sommeil le temps que je te donne, je ne jouirais plus de ces momens



délicieux où je n'existe que pour toi. On m'a fait reprendre mes habits de vierge, et l'on m'oblige de rester tout le jour dans une chambre remplie d'une foule de monde qui se change et qui se renouvelle à tout moment sans presque diminuer.

Cette dissipation involontaire m'arrache souvent, malgré moi, à mes tendres pensées; mais si je perds pour quelques instans cette attention vive qui unit sans cesse mon ame à la tienne, je te retrouve bientôt dans les comparaisons avantageuses que je fais de toi avec tout ce qui m'environne.

Dans les différentes contrées que j'ai parcourues, je n'ai point vu de sauvages si orgueilleusement familiers que ceux-ci. Les femmes surtout me paraissent avoir une bonté méprisante qui révolte l'humanité, et qui m'inspirerait peut-être autant de mépris pour elles, qu'elles en témoignent pour les autres, si je les connaissais mieux.

Une d'entre elles m'occasionna hier un affront qui m'afflige encore aujourd'hui. Dans le temps que l'assemblée était la plus nombreuse, elle avait déjà parlé à plusieurs personnes sans m'apercevoir : soit que le hasard,



ou quelqu'un m'ait fait remarquer, elle fit un éclat de rire, en jetant les yeux sur moi, quitta précipitamment sa place, vint à moi, me fit lever, et après m'avoir tournée et retournée autant de fois que sa vivacité le lui suggéra, après avoir touché tous les morceaux de mon habit avec une attention scrupuleuse, elle fit signe à un jeune homme de s'approcher, et recommença avec lui l'examen de ma figure.

Quoique je répugnasse à la liberté que l'un et l'autre se donnaient, la richesse des habits de la femme, me la faisant prendre pour une Pallas, et la magnificence de ceux du jeune homme tout couvert de plaques d'or, pour un Anqui (a), je n'osais m'opposer à leur volonté; mais ce sauvage téméraire, enhardi par la familiarité de la Pallas, et peut-être par ma retenue, ayant eu l'audace de porter la main sur ma gorge, je le repoussai avec une surprise et une indignation qui lui firent connaître que j'étais mieux instruite que lui des lois de l'honnêteté.

(a) Prince du sang: il fallait une permission de l'Inca pour porter de l'or sur les habits, et il ne le permettait qu'aux princes du sang royal.

Au cri que je fis , Déterville accourut : il n'eut pas plutôt dit quelques paroles au jeune sauvage , que celui-ci s'appuyant d'une main sur son épaule , fit des ris si violens , que sa figure en était contrefaite.

Le Cacique s'en débarrassa , et lui dit , en rougissant , des mots d'un ton si froid , que la gaiété du jeune homme s'évanouit ; et , n'ayant apparemment plus rien à répondre , il s'éloigna sans répliquer , et ne revint plus.

O mon cher Aza ! que les mœurs de ce pays me rendent respectables celles des enfans du Soleil ! Que la témérité du jeune Anqui rappelle chèrement à mon souvenir ton tendre respect , ta sage retenue et les charmes de l'honnêteté qui régnaient dans nos entretiens ! Je l'ai senti au premier moment de ta vue , chères délices de mon ame , et je le sentirai toute ma vie ; toi seul réunis toutes les perfections que la nature a répandues séparément sur les humains , comme elle a rassemblé dans mon cœur tous les sentimens de tendresse et d'admiration qui m'attachent à toi jusqu'à la mort.

---

LETTRE XV. — Admiration de Zilia pour les présens que Déterville lui fait.

PLUS je vis avec le Cacique et sa sœur, mon cher Aza, plus j'ai de peine à me persuader qu'ils soient de cette nation : eux seuls connaissent et respectent la vertu.

Les manières simples, la bonté naïve, la modeste gaîté de Céline ferait volontiers penser qu'elle a été élevée parmi nos vierges. La douceur honnête, le tendre sérieux de son frère, persuaderaient facilement qu'il est né du sang des Incas. L'un et l'autre me traitent avec autant d'humanité que nous en exercerions à leur égard, si des malheurs les eussent conduits parmi nous. Je ne doute même plus que Déterville ne soit ton tributaire (a).

(a) Les Caciques et les Coracas étaient obligés de fournir les habits et l'entretien de l'Inca et de la Reine. Ils ne se présentaient jamais devant l'un et l'autre sans leur offrir un tribut des curiosités que produisait la province où ils commandaient.

Il n'entre jamais dans ma chambre sans m'offrir un présent de quelques - unes des choses merveilleuses dont cette contrée abonde. Tantôt ce sont des morceaux de la machine qui double les objets , renfermés dans de petits coffres d'une matière admirable. Une autre fois ce sont des pierres légères et d'un éclat surprenant, dont on orne ici presque toutes les parties du corps ; on en passe aux oreilles, on en met sur l'estomac, au cou, sur la chaussure ; et cela est très-agréable à voir.

Mais ce que je trouve de plus amusant, ce sont de petits outils d'un métal fort dur, et d'une commodité singulière. Les uns servent à composer des ouvrages que Céline m'apprend à faire ; d'autres, d'une forme tranchante, servent à diviser toutes sortes d'étoffes , dont on fait tant de morceaux que l'on veut sans effort , et d'une manière fort divertissante.

J'ai une infinité d'autres raretés plus extraordinaires encore ; mais n'étant point à notre usage , je ne trouve dans notre langue aucun terme qui puisse t'en donner l'idée.

Je te garde soigneusement tous ces dons,

mon cher Aza ; outre le plaisir que j'aurai de ta surprise , lorsque tu les verras , c'est qu'assurément ils sont à toi. Si le Cacique n'était soumis à ton obéissance , me paierait-il un tribut qu'il sait n'être dû qu'à ton rang suprême ? Les respects qu'il m'a toujours rendus m'ont fait penser que ma naissance lui était connue. Les présens dont il m'honore me persuadent sans aucun doute ; il n'ignore pas que je dois être ton épouse , puisqu'il me traite d'avance en Mama-Oella (a).

Cette conviction me rassure et calme une partie de mes inquiétudes ; je comprends qu'il ne me manque que la liberté de m'exprimer pour savoir du Cacique les raisons qui l'engagent à me retenir chez lui , et pour le déterminer à me remettre en ton pouvoir ; mais jusque-là j'aurai encore bien des peines à souffrir.

Il s'en faut beaucoup que l'humeur de Madame ( c'est le nom de la mère de Déterville ) soit aussi aimable que celle de ses

(a) C'est le nom que prenaient les reines en montant sur le trône.

enfans. Loin de me traiter avec autant de bonté, elle me marque en toute occasion une froideur et un dédain qui me mortifient, sans que je puisse en découvrir la cause, et par une opposition de sentimens que je comprends encore moins, elle exige que je sois continuellement avec elle.

C'est pour moi une gêne insupportable; la contrainte règne partout où elle est; ce n'est qu'à la dérobee que Céline et son frère me font des signes d'amitié. Eux-mêmes n'osent se parler librement devant elle. Aussi continuent-ils à passer une partie des nuits dans ma chambre; c'est le seul temps où nous jouissons en paix du plaisir de nous voir; et quoique je ne participe guère à leurs entretiens, leur présence m'est toujours agréable. Il ne tient pas aux soins de l'un et de l'autre que je ne sois heureuse. Hélas! mon cher Aza, ils ignorent que je ne puis l'être loin de toi, et que je ne crois vivre qu'autant que ton souvenir et ma tendresse m'occupent tout entière.

---



---

LETTRE XVI. — Zilia apprend la langue française. — Ses réflexions sur le caractère de notre nation.

IL me reste si peu de Quipos, mon cher Aza, qu'à peine j'ose en faire usage. Quand je veux les nouer, la crainte de les voir finir m'arrête, comme si, en les épargnant, je pouvais les multiplier. Je vais perdre le plaisir de mon ame, le soutien de ma vie : rien ne soulagera le poids de ton absence ; j'en serai accablée.

Je goûtais une volupté délicate à conserver le souvenir des plus secrets mouvemens de mon cœur pour t'en offrir l'hommage. Je voulais conserver la mémoire des principaux usages de cette nation singulière pour amuser ton loisir dans des jours plus heureux. Hélas ! il me reste bien peu d'espérance de pouvoir exécuter mes projets.

Si je trouve à présent tant de difficultés à mettre de l'ordre dans mes idées, comment pourrais-je dans la suite me les rappeler sans



un secours étranger ? On m'en offre un , il est vrai ; mais l'exécution en est si difficile , que je la crois impossible.

Le Cacique m'a amené un sauvage de cette contrée , qui vient tous les jours me donner des leçons de sa langue , et de la méthode dont on se sert ici pour donner une sorte d'existence aux pensées. Cela se fait en traçant avec une plume de petites figures que l'on appelle lettres , sur une matière blanche et mince que l'on nomme papier. Ces figures ont des noms ; ces noms mêlés ensemble représentent les sons des paroles : mais ces noms et ces sons me paraissent si peu distincts les uns des autres , que si je réussis un jour à les entendre , je suis bien assurée que ce ne sera pas sans beaucoup de peines. Ce pauvre sauvage s'en donne d'incroyables pour m'instruire ; je m'en donne bien davantage pour apprendre : cependant je fais si peu de progrès que je renoncerais à l'entreprise , si je savais qu'une autre voie pût m'éclaircir de ton sort et du mien.

Il n'en est point , mon cher Aza ! Aussi ne trouvé-je plus de plaisir que dans cette nouvelle et singulière étude. Je voudrais vivre

seule, afin de m'y livrer sans relâche; et la nécessité que l'on m'impose d'être toujours dans la chambre de Madame, me devient un supplice.

Dans les commencemens, en excitant la curiosité des autres, j'amusais la mienne; mais quand on ne peut faire usage que des yeux, ils sont bientôt satisfaits. Toutes les femmes se peignent le visage de la même couleur: elles ont toujours les mêmes manières, et je crois qu'elles disent toujours la même chose. Les apparences sont plus variées dans les hommes. Quelques-uns ont l'air de penser; mais en général je soupçonne cette nation de n'être point telle qu'elle paraît; je pense que l'affectation est son caractère dominant.

Si les démonstrations de zèle et d'empressement, dont on décore ici les moindres devoirs de la société, étaient naturelles, il faudrait, mon cher Aza, que ces peuples eussent dans le cœur plus de bonté, plus d'humanité que les nôtres: cela se peut-il penser?

S'ils avaient autant de sérénité dans l'ame que sur le visage, si le penchant à la joie,

que je remarque dans toutes leurs actions, étaient sincères, choisiraient-ils pour leurs amusemens des spectacles tels que celui que l'on m'a fait voir.

On m'a conduit dans un endroit, où l'on représente à-peu-près, comme dans ton palais, les actions des hommes qui ne sont plus (a); avec cette différence que si nous ne rappelons que la mémoire des plus sages et des plus vertueux, je crois qu'ici on ne célèbre que les insensés et les méchans. Ceux qui les représentent, crient et s'agitent comme des furieux; j'en ai vu un pousser sa rage jusqu'à se tuer lui-même. De belles femmes, qu'apparemment ils persécutent, pleurent sans cesse, et font des gestes de désespoir, qui n'ont pas besoin des paroles dont ils sont accompagnés, pour faire connaître l'excès de leur douleur.

Pourrait-on croire, mon cher Aza, qu'un peuple entier dont les dehors sont si humains, se plaise à la représentation des mal-

(a) Les Incas faisaient représenter des espèces de comédies, dont les sujets étaient tirés des meilleures actions de leurs prédécesseurs.

heurs où des crimes qui ont autrefois avili ou accablé leurs semblables ?

Mais peut-être a-t-on besoin ici de l'horreur du vice pour conduire à la vertu. Cette pensée me vient sans la chercher : si elle était juste, que je plaindrais cette nation ! La nôtre, plus favorisée de la nature, chérit le bien par ses propres attrait ; il ne nous faut que des modèles de vertu pour devenir vertueux, comme il ne faut que t'aimer pour devenir aimable.

---

LETTRE XVII. — Parallèle que fait Zilia de nos différens spectacles.

Je ne sais plus que penser du génie de cette nation, mon cher Aza. Il parcourt les extrêmes avec tant de rapidité, qu'il faudrait être plus habile que je ne le suis pour asseoir un jugement sur son caractère.

On m'a fait voir un spectacle totalement opposé au premier. Celui-là cruel, effrayant, révolte la raison et humilie l'humanité. Celui-ci, amusant, agréable, imite la Nature et

fait honneur au bon sens. Il est composé d'un bien plus grand nombre d'hommes et de femmes que le premier. On y représente aussi quelques actions de la vie humaine ; mais , soit que l'on exprime la peine ou le plaisir , la joie ou la tristesse , c'est toujours par des chants et des danses.

Il faut , mon cher Aza , que l'intelligence des sons soit universelle , car il ne m'a pas été plus difficile de m'affecter des différentes passions que l'on a représentées , que si elles eussent été exprimées dans notre langue , et cela me paraît bien naturel.

Le langage humain est sans doute de l'invention des hommes , puisqu'il diffère suivant les différentes nations. La Nature , plus puissante et plus attentive aux besoins et aux plaisirs de ses créatures , leur a donné des moyens généraux de les exprimer , qui sont fort bien imités par les chants que j'ai entendus.

S'il est vrai que des sons aigus expriment mieux le besoin de secours dans une crainte violente ou dans une douleur vive , que des paroles entendues dans une partie du monde , et qui n'ont aucune signification dans l'autre ,

il n'est pas moins certain que de tendres gémissemens frappent nos cœurs d'une compassion bien plus efficace que des mots dont l'arrangement bizarre fait souvent un effet contraire.

Les sons vifs et légers ne portent-ils pas inévitablement dans notre ame le plaisir gai, que le récit d'une histoire divertissante ou une plaisanterie adroite n'y fait jamais naître qu'imparfaitement ?

Est-il dans aucune langue des expressions qui puissent communiquer le plaisir ingénu avec autant de succès que font les jeux naïfs des animaux ? Il semble que les danses veulent les imiter, du moins inspirent-elles à-peu-près le même sentiment.

Enfin, mon cher Aza, dans ce spectacle tout est conforme à la nature et à l'humanité. Eh ! quel bien peut-on faire aux hommes, qui égale celui de leur inspirer de la joie.

J'en ressentis moi-même et j'en emportais presque malgré moi, quand elle fut troublée par un accident qui arriva à Céline.

En sortant, nous nous étions un peu écartées de la foule, et nous nous soutenions



l'une et l'autre de crainte de tomber. Déterville était quelques pas devant nous avec sa belle-sœur qu'il conduisait, lorsqu'un jeune sauvage, d'une figure aimable, aborda Céline, lui dit quelques mots fort bas, lui laissa un morceau de papier qu'à peine elle eut la force de recevoir, et s'éloigna.

Céline, qui s'était effrayée à son abord, jusqu'à me faire partager le tremblement qui la saisit, tourna la tête languissamment vers lui, lorsqu'il nous quitta. Elle me parut si faible, que la croyant attaquée d'un mal subit, j'allais appeler Déterville pour la secourir : mais elle m'arrêta et m'imposa silence en me mettant un de ses doigts sur la bouche ; j'aimai mieux garder mon inquiétude, que de lui désobéir.

Le même soir, quand le frère et la sœur se furent rendus dans ma chambre, Céline montra au Cacique le papier qu'elle avait reçu : sur le peu que je devinai de leur entretien, j'aurais pensé qu'elle aimait le jeune homme qui le lui avait donné, s'il était possible que l'on s'effrayât de la présence de ce que l'on aime.

Je pourrais encore, mon cher Aza, te faire



part de beaucoup d'autres remarques que j'ai faites ; mais , hélas ! je vois la fin de mes cordons , j'en touche les derniers fils , j'en noue les derniers nœuds ; ces nœuds qui me semblaient être une chaîne de communication de mon cœur au tien , ne sont déjà plus que les tristes objets de mes regrets. L'illusion me quitte , l'affreuse vérité prend sa place , mes pensées errantes , égarées dans le vide immense de l'absence , s'anéantiront désormais avec la même rapidité que le temps. Cher Aza , il me semble que l'on nous sépare encore une fois , que l'on m'arrache de nouveau à ton amour. Je te perds , je te quitte , je ne te verrai plus. Aza ! cher espoir de mon cœur , que nous allons être éloignés l'un de l'autre.

---

LETTRE XVIII. — Zilia détrompée et éclairée sur son malheur par les connaissances qu'elle acquiert.

COMBIEN de temps effacé de ma vie , mon cher Aza ! le soleil a fait la moitié de son cours depuis la dernière fois que j'ai joui du

bonheur artificiel que je me faisais , en croyant m'entretenir avec toi. Que cette double absence m'a paru longue ! Quel courage ne m'a-t-il pas fallu pour la supporter ! Je ne vivais que dans l'avenir ; le présent ne me paraissait plus digne d'être compté. Toutes mes pensées n'étaient que des désirs , toutes mes réflexions que des projets , tous mes sentimens que des espérances.

A peine puis-je encore former ces figures , que je me hâte d'en faire les interprètes de ma tendresse. Je me sens ranimer par cette tendre occupation. Rendue à moi-même , je crois recommencer à vivre. Aza , que tu m'es cher ! Que j'ai de joie à te le dire , à le peindre , à donner à ce sentiment toutes les sortes d'existences qu'il peut avoir ! Je voudrais le tracer sur le plus dur métal , sur les murs de ma chambre , sur mes habits , sur tout ce qui m'environne , et l'exprimer dans toutes les langues.

Hélas ! que la connaissance de celle dont je me sers à présent m'a été funeste ! que l'espérance qui m'a porté à m'en instruire était trompeuse ! A mesure que j'en ai acquis l'intelligence un nouvel univers s'est offert à

mes yeux ; les objets ont pris une autre forme ; chaque éclaircissement m'a découvert un nouveau malheur.

Mon esprit , mon cœur , mes yeux , tout m'a séduit ; le Soleil même m'a trompée. Il éclaire le monde entier , dont ton empire n'occupe qu'une portion , ainsi que bien d'autres royaumes qui le composent. Ne crois pas , mon cher Aza , que l'on m'ait abusée sur ces faits incroyables : on ne me les a que trop prouvés.

Loin d'être parmi des peuples soumis à ton obéissance , je suis sous une domination non-seulement étrangère , mais si éloignée de ton empire , que notre nation y serait encore ignorée si la cupidité des Espagnols ne leur avait fait surmonter des dangers affreux pour pénétrer jusqu'à nous.

L'amour ne fera-t-il pas ce que la soif des richesses a pu faire ? Si tu m'aimes , si tu me désires , si tu penses encore à la malheureuse Zilia , je dois tout attendre de ta tendresse ou de ta générosité. Que l'on m'enseigne les chemins qui peuvent me conduire jusqu'à toi ; les périls à surmonter , les fati-

gues à supporter , seront des plaisirs pour mon cœur.

---

LETTRE XIX. — Zilia dans un couvent avec Céline, sœur de Détéville. — Elle est la confidente des amours de Céline.

JE suis encore si peu habile dans l'art d'écrire, mon cher Aza, qu'il me faut un temps infini pour former très-peu de lignes. Il arrive souvent qu'après avoir beaucoup écrit, je ne puis deviner moi-même ce que j'ai cru exprimer. Cet embarras brouille mes idées, me fait oublier ce que j'avais rappelé avec peine à mon souvenir; je recommence, je ne fais pas mieux, et cependant je continue.

J'y trouverais plus de facilité, si je n'avais à te peindre que les expressions de ma tendresse; la vivacité de mes sentimens aplanirait toutes les difficultés. Mais je voudrais aussi te rendre compte de tout ce qui s'est passé pendant l'intervalle de mon silence. Je voudrais que tu n'ignorasses aucune de mes

actions ; néanmoins elles sont depuis longtemps si peu intéressantes , et si uniformes , qu'il me serait impossible de les distinguer les unes des autres.

Le principal événement de ma vie a été le départ de Déterville.

Depuis un espace de temps ; que l'on nomme six mois , il est allé faire la guerre pour les intérêts de son Souverain. Lorsqu'il partit, j'ignorais encore l'usage de sa langue ; cependant , à la vive douleur qu'il fit paraître en se séparant de sa sœur et de moi , je compris que nous le perdions pour longtemps.

J'en versai bien des larmes ; mille craintes remplirent mon cœur ; les bontés de Céline ne purent les effacer. Je perdais en lui la plus solide espérance de te revoir. A qui aurais-je pu avoir recours s'il m'était arrivé de nouveaux malheurs ? Je n'étais entendue de personne.

Je ne tardai pas à ressentir les effets de cette absence. Madame , dont je n'avais que trop deviné le dédain , et qui ne m'avait tant retenue dans sa chambre , que par je ne sais quelle vanité qu'elle tirait , dit-on , de ma

naissance et du pouvoir qu'elle a sur moi, me fit enfermer, avec Céline, dans une maison de vierges, où nous sommes encore.

Cette retraite ne me déplairait pas, si, au moment où je suis en état de tout entendre, elle ne me privait des instructions dont j'ai besoin sur le dessein que je forme d'aller te rejoindre. Les vierges qui l'habitent sont d'une ignorance si profonde, qu'elles ne peuvent satisfaire à mes moindres curiosités.

Le culte qu'elles rendent à la divinité du pays, exige qu'elles renoncent à tous ses bienfaits, aux connaissances de l'esprit, aux sentimens du cœur, et je crois même à la raison; du moins leurs discours le font-ils penser.

Enfermées comme les nôtres, elles ont un avantage que l'on n'a pas dans les temples du Soleil. Ici les murs ouverts en quelques endroits, et seulement fermés par des morceaux de fer croisés, assez près l'un de l'autre pour empêcher de sortir, laissent la liberté de voir et d'entretenir les gens du dehors; c'est ce qu'on appelle des parloirs.

C'est à la faveur de cette commodité que



je continue à prendre des leçons d'écriture. Je ne parle qu'au maître qui me les donne, son ignorance à tous autres égards qu'à celui de son art, ne peut me tirer de la mienne. Céline ne me paraît pas mieux instruite ; je remarque dans les réponses qu'elle fait à mes questions un certain embarras qui ne peut partir que d'une dissimulation maladroite ou d'une ignorance honteuse. Quoi qu'il en soit, son entretien est toujours borné aux intérêts de son cœur et à ceux de sa famille.

Le jeune Français qui lui parla un jour en sortant du spectacle où l'on chante, est son amant, comme j'avais cru le deviner. Mais madame Déterville, qui ne veut pas les unir, lui défend de le voir, et pour l'en empêcher plus sûrement, elle ne veut pas même qu'elle parle à qui que ce soit.

Ce n'est pas que son choix soit indigne d'elle ; c'est que cette mère glorieuse et dénaturée profite d'un usage barbare, établi parmi les grands seigneurs du pays, pour obliger Céline à prendre l'habit de vierge, afin de rendre son fils aîné plus riche. Par le même motif, elle a déjà obligé Déterville de choisir un certain ordre, dont il ne pour-



ra plus sortir dès qu'il aura prononcé des paroles que l'on appelle vœux.

Céline résiste de tout son pouvoir au sacrifice que l'on exige d'elle ; son courage est soutenu par les lettres de son amant , que je reçois de mon maître à écrire , et que je lui rends ; cependant son chagrin apporte tant d'altération dans son caractère , que , loin d'avoir pour moi les mêmes bontés qu'elle avait avant que je parlasse sa langue , elle répand sur notre commerce une amertume qui aigrit mes peines.

Confidente perpétuelle des siennes , je l'écoute sans ennui , je la plains sans effort , je la console avec amitié ; et si ma tendresse , réveillée par la peinture de la sienne me fait chercher à soulager l'oppression de mon cœur , en prononçant seulement ton nom , l'impatience et le mépris se peignent sur son visage ; elle me conteste ton esprit , tes vertus et jusqu'à ton amour.

Ma China même ( je ne lui sais point d'autre nom ; celui-là a paru plaisant , on le lui a laissé ) , ma China , qui semblait m'aimer , qui m'obéit en toute autre occasion , se donne la hardiesse de m'exhorter à ne plus

penser à toi ; ou , si je lui impose silence , elle sort. Céline arrive ; il faut renfermer mon chagrin. Cette contrainte tyrannique met le comble à mes maux. Il ne me reste que la seule et pénible satisfaction de couvrir ce papier des expressions de ma tendresse , puisqu'il est le seul témoin docile des sentimens de mon cœur.

Hélas ! je prends peut-être des peines inutiles ; peut-être ne sauras-tu jamais que je n'ai vécu que pour toi. Cette horrible pensée affaiblit mon courage , sans rompre le dessein que j'ai de continuer à t'écrire. Je conserve mon illusion pour te conserver ma vie , j'écarte la raison barbare qui voudrait m'éclairer. Si je n'espérais te revoir , je périrais , mon cher Aza , j'en suis certaine. Sans toi la vie m'est un supplice.

---

LETTRE XX. — Peinture que fait Zilia de nos usages d'après ses lectures.

Jusqu'ici, mon cher Aza , tout occupée des peines de mon cœur, je ne t'ai point parlé de

celles de mon esprit ; cependant elles ne sont guère moins cruelles. J'en éprouve une d'un genre inconnu parmi nous , causée par les usages généraux de cette nation , si différens des nôtres , qu'à moins de t'en donner quelques idées , tu ne pourrais compatir à mon inquiétude.

Le gouvernement de cet empire , entièrement opposé à celui du tien , ne peut manquer d'être defectueux. Au lieu que le Capa-Inca est obligé de pourvoir à la subsistance de ses peuples , en Europe les Souverains ne tirent la leur que des travaux de leurs sujets : aussi les crimes et les malheurs viennent-ils presque tous des besoins mal satisfaits.

Le malheur des nobles , en général , naît des difficultés qu'ils trouvent à concilier la magnificence apparente avec leur misère réelle.

Le commun des hommes ne soutient son état que par ce qu'on appelle commerce ou industrie ; la mauvaise foi est le moindre des crimes qui en résultent.

Une partie du peuple est obligée , pour vivre , de s'en rapporter à l'humanité des

autres : les effets en sont si bornés , qu'à peine ces malheureux ont-ils suffisamment de quoi s'empêcher de mourir.

Sans avoir de l'or , il est impossible d'acquérir une portion de cette terre que la Nature a donnée à tous les hommes. Sans posséder ce qu'on appelle du bien , il est impossible d'avoir de l'or , et par une conséquence qui blesse les lumières naturelles , et qui impatiente la raison ; cette nation orgueilleuse , suivant les lois d'un faux honneur qu'elle a inventé , attache de la honte à recevoir de tout autre que du Souverain ce qui est nécessaire au soutien de sa vie et de son état. Le Souverain répand ses libéralités sur un si petit nombre de ses sujets , en comparaison de la quantité des malheureux , qu'il y aurait autant de folie à prétendre y avoir part , que d'ignominie à se délivrer par la mort de l'impossibilité de vivre sans honte.

La connaissance de ces tristes vérités n'excita d'abord dans mon cœur que de la pitié pour les misérables , et de l'indignation contre les lois. Mais , hélas ! que la manière méprisante dont j'entendis parler de ceux qui

ne sont pas riches , me fit faire de cruelles réflexions sur moi-même ! Je n'ai ni or , ni terres , ni industrie ; je fais nécessairement partie des citoyens de cette ville. O ciel ! dans quelle classe dois-je me ranger ?

Quoique tout sentiment de honte qui ne vient pas d'une faute commise me soit étranger , quoique je sente combien il est insensé d'en recevoir par des causes indépendantes de mon pouvoir ou de ma volonté , je ne puis me défendre de souffrir de l'idée que les autres ont de moi. Cette peine me serait insupportable , si je n'espérais qu'un jour ta générosité me mettra en état de récompenser ceux qui m'humilient malgré moi par des bienfaits dont je me croyais honorée.

Ce n'est pas que Céline ne mette tout en œuvre pour calmer mes inquiétudes à cet égard ; mais ce que je vois , ce que j'apprends des gens de ce pays , me donne en général de la défiance de leurs paroles. Leurs vertus , mon cher Aza , n'ont pas plus de réalité que leurs richesses. Les meubles , que je croyais d'or , n'en ont que la superficie ; leur véritable substance est de bois : de même ce qu'ils appellent politesse , cache légèrement

leurs défauts sous les dehors de la vertu ; mais avec un peu d'attention, on en découvre aussi aisément l'artifice, que celui de leurs fausses richesses.

Je dois une partie de ces connaissances à une sorte d'écriture que l'on appelle livres. Quoique je trouve encore beaucoup de difficultés à comprendre ce qu'ils contiennent, ils me sont fort utiles ; j'en tire des notions. Céline m'explique ce qu'elle en sait, et j'en compose des idées que je crois justes.

Quelques-uns de ces livres apprennent ce que les hommes ont fait, et d'autres, ce qu'ils ont pensé. Je ne puis t'exprimer, mon cher Aza, l'excellence du plaisir que je trouverais à les lire, si je les entendais mieux, ni le désir extrême que j'ai de connaître quelques-uns des hommes divins qui les composent. Je comprends qu'ils sont à l'ame ce que le Soleil est à la terre, et que je trouverais avec eux toutes les lumières, tous les secours dont j'ai besoin ; mais je ne vois nul espoir d'avoir jamais cette satisfaction. Quoique Céline lise assez souvent, elle n'est pas assez instruite pour me satisfaire. A peine avait-elle pensé que les livres fussent faits



par des hommes ; elle en ignore les noms , et même s'ils vivent encore.

Je te porterai, mon cher Aza, tout ce que je pourrai amasser de ces merveilleux ouvrages ; je te les expliquerai dans notre langue ; je goûterai la suprême félicité de donner un plaisir nouveau à ce que j'aime. Hélas ! le pourrai-je jamais ?

---

LETTRE XXI. — On envoie un religieux à Zilia pour lui faire embrasser le christianisme. — Il lui apprend la cause des événemens qu'elle a subis, et s'efforce de la détourner du dessein qu'elle forme de retourner vers Aza.

JE ne manquerai plus de matière pour t'entretenir, mon cher Aza ; on m'a fait parler à un Cusipata, que l'on nomme ici religieux, instruit de tout ; il m'a promis de ne me rien laisser ignorer. Poli comme un grand seigneur, savant comme un Amauta, il sait aussi parfaitement les usages du monde que les dogmes de sa religion. Son entretien, plus utile qu'un livre, m'a donné une satis-



faction que je n'avais pas goûtée depuis que mes malheurs m'ont séparée de toi.

Il venait pour m'instruire de la religion de France, et m'exhorter à l'embrasser. De la façon dont il m'a parlé des vertus qu'elle prescrit, elles sont tirées de la loi naturelle, et en vérité aussi pures que les nôtres; mais je n'ai pas l'esprit assez subtil pour apercevoir le rapport que devraient avoir avec elle les mœurs et les usages de la nation : j'y trouve au contraire une inconséquence si remarquable, que ma raison refuse absolument de s'y prêter.

A l'égard de l'origine et des principes de cette religion, ils ne m'ont pas paru plus incroyables que l'histoire de Mancocapac, et du marais Tisicaca (a). La morale en est si belle que j'aurais écouté le Cusipata avec plus de complaisance, s'il n'eût parlé avec mépris du culte sacré que nous rendons au Soleil. Toute partialité détruit la confiance. J'aurais pu appliquer à ses raisonnemens ce qu'il opposait aux miens; mais si les lois de l'humanité défendent de frapper son sem-

(a) Voyez l'Histoire des Incas.

blable , parce que c'est lui faire un mal , à plus forte raison ne doit-on pas blesser son ame par le mépris de ses opinions. Je me contentai de lui expliquer mes sentimens sans contrarier les siens.

D'ailleurs un intérêt plus cher me pressait de changer le sujet de notre entretien ; je l'interrompis dès qu'il me fut possible , pour faire des questions sur l'éloignement de la ville de Paris à celle de Cusco , et sur la possibilité d'en faire le trajet. Le Cusipata y satisfit avec bonté , et quoiqu'il me désignât la distance de ces deux villes d'une façon désespérante , quoiqu'il me fît regarder comme insurmontable la difficulté d'en faire le voyage , il me suffit de savoir que la chose était possible pour affermir mon courage , et me donner la confiance de communiquer mon dessein au bon religieux.

Il en parut étonné ; il s'efforça de me détourner d'une telle entreprise avec des mots si doux , qu'il m'attendrit moi-même sur les périls auxquels je m'exposerais : cependant ma résolution n'en fut point ébranlée. Je priai le Cusipata , avec les plus vives instances , de m'enseigner les moyens de retourner

dans ma patrie. Il ne voulut entrer dans aucun détail ; il me dit seulement que Déterville , par sa haute naissance et par son mérite personnel , étant dans une grande considération , pourrait tout ce qu'il voudrait ; et qu'ayant un oncle tout puissant à la cour d'Espagne , il pouvait plus aisément que personne me procurer des nouvelles de nos malheureuses contrées.

Pour achever de me déterminer à attendre son retour , qu'il m'assura être prochain , il ajouta qu'après les obligations que j'avais à ce généreux ami , je ne pouvais avec honneur disposer de moi sans son consentement. J'en tombai d'accord , et j'écoutai avec plaisir l'éloge qu'il me fit des rares qualités qui distinguent Déterville des personnes de son rang. Le poids de la reconnaissance est bien léger , mon cher Aza , quand on ne le reçoit que des mains de la vertu.

Le savant homme m'apprit aussi comment le hasard avait conduit les Espagnols jusqu'à ton malheureux empire , et que la soif de l'or était la seule cause de leur cruauté. Il m'expliqua ensuite de quelle façon le droit de la guerre m'avait fait tomber entre les

main de Déterville par un combat dont il était sorti victorieux, après avoir pris plusieurs vaisseaux aux Espagnols, entre lesquels était celui qui me portait.

Enfin, mon cher Aza, s'il a confirmé mes malheurs, il m'a du moins tirée de la cruelle obscurité où je vivais sur tant d'événemens funestes; et ce n'est pas un petit soulagement à mes peines. J'attends le reste du retour de Déterville; il est humain, noble, vertueux: je dois compter sur sa générosité. S'il me rend à toi, quel bienfait! quelle joie! quel bonheur!

---

LETTRE XXII. — Indignation de Zilia, occasionnée par tout ce que lui dit le religieux sur son amour pour Aza.

J'AVAIS compté, mon cher Aza, me faire un ami du savant Cusipata; mais une seconde visite qu'il m'a faite, a détruit la bonne opinion que j'avais prise de lui dans la première.

Si d'abord il m'avait paru doux et sincère,

cette fois je n'ai trouvé que de la rudesse et de la fausseté dans tout ce qu'il m'a dit.

L'esprit tranquille sur les intérêts de ma tendresse, je voulus satisfaire ma curiosité sur les hommes merveilleux qui font des livres. Je commençai par m'informer du rang qu'ils tiennent dans le monde, de la vénération que l'on a pour eux, enfin des honneurs ou des triomphes qu'on leur décerne pour tant de bienfaits qu'ils répandent dans la société.

Je ne sais ce que le Cusipata trouva de plaisir dans mes questions ; mais il sourit à chacune, et n'y répondit que par des discours si peu mesurés, qu'il ne me fut pas difficile de voir qu'il me trompait.

En effet, si je l'en crois, ces hommes, sans contredit au-dessus des autres, par la noblesse et l'utilité de leur travail, restent souvent sans récompense, et sont obligés, pour l'entretien de leur vie, de vendre leurs pensées, ainsi que le peuple vend, pour subsister, les plus viles productions de la terre. Cela peut-il être !

La tromperie, mon cher Aza, ne me déplait guère moins sous le masque transparent

de la plaisanterie , que sous le voile épais de la séduction : celle du religieux m'indigna , et je ne daignai pas y répondre.

Ne pouvant me satisfaire , je remis la conversation sur le sujet de mon voyage : mais au lieu de m'en détourner avec la même douceur que la première fois , il m'opposa des raisonnemens si forts et si convaincans , que je ne trouvai que ma tendresse pour toi qui pût les combattre ; je ne balançai pas à lui en faire l'aveu.

D'abord il prit une mine gaie , et paraissant douter de la vérité de mes paroles , il ne me répondit que par des railleries , qui , tout insipides qu'elles étaient , ne laissèrent pas de m'offenser. Je m'efforçai de le convaincre de la vérité ; mais à mesure que les expressions de mon cœur en prouvaient les sentimens , son visage et ses paroles devinrent sévères : il osa me dire que mon amour pour toi était incompatible avec la vertu , qu'il fallait renoncer à l'une ou à l'autre , enfin que je ne pouvais t'aimer sans crime.

A ces paroles insensées , la plus vive douleur s'empara de mon ame ; j'oubliai la modération que je m'étais prescrite , je l'accablai



de reproches , je lui appris ce que je pensais de la fausseté de ses paroles ; je lui protestai mille fois de t'aimer toujours ; et , sans attendre ses excuses , je le quittai , et je courus m'enfermer dans ma chambre , où j'étais sûre qu'il ne pourrait me suivre.

O mon cher Aza , que la raison de ce pays est bizarre ! Elle convient en général que la première des vertus est de faire du bien , d'être fidèle à ses engagements ; elle défend en particulier de tenir ceux que le sentiment le plus pur a formés. Elle ordonne la reconnaissance , et semble prescrire l'ingratitude.

Je serais louable si je te rétablissais sur le trône de tes pères ; je suis criminelle en te conservant un bien plus précieux que tous les empires du monde. On m'approuverait , si je récompensais tes bienfaits par les trésors du Pérou. Dépourvue de tout , dépendante de tout , je ne possède que ma tendresse ; on veut que je te la ravisse : il faut être ingrate pour avoir de la vertu. Ah ! mon cher Aza , je les trahirais toutes , si je cessais un moment de t'aimer. Fidèle à leurs lois , je le serai à mon amour ; je ne vivrai que pour toi.



---

LETTRE XXIII. — Retour de Déterville de l'armée. — Son entretien avec Zilia, qui lui témoigne la reconnaissance la plus vive, mais en conservant toujours son amour pour son cher Aza. — Douleur de Déterville. — Générosité de son amour. — Reproche de Céline à Zilia.

JE crois, mon cher Aza, qu'il n'y a que la joie de te voir qui pourrait l'emporter sur celle que m'a causé le retour de Déterville; mais comme s'il ne m'était plus permis d'en goûter sans mélange, elle a été bientôt suivie d'une tristesse qui dure encore.

Céline était hier matin dans ma chambre, quand on vint mystérieusement l'appeler : il n'y avait pas long-temps qu'elle m'avait quittée, lorsqu'elle me fit dire de me rendre au parloir; j'y courus : quelle fut ma surprise d'y trouver son frère avec elle !

Je ne dissimulai point le plaisir que j'eus de le voir; je lui dois de l'estime et de l'amitié : ces sentimens sont presque des vertus; je les exprimai avec autant de vérité que je les sentais.

Je voyais mon libérateur , le seul appui de mes espérances : j'allais parler sans contrainte de toi , de ma tendresse , de mes desseins ; ma joie allait jusqu'aux transports.

Je ne parlais pas encore français , lorsque Déterville partit ; combien de choses n'avais-je pas à lui apprendre , combien d'éclaircissemens à lui demander , combien de reconnaissance à lui témoigner ? Je voulais tout dire à la fois , je disais mal , et cependant je parlais beaucoup.

Je m'aperçus pendant ce temps-là que , la tristesse qu'en entrant j'avais remarquée sur le visage de Déterville , se dissipait et faisait place à la joie : je m'en applaudissais ; elle m'animait à l'exciter encore. Hélas ! devais-je craindre d'en donner trop à un ami à qui je dois tout , et de qui j'attends tout ! Cependant ma sincérité le jeta dans une erreur qui me coûte à présent bien des larmes.

Céline était sortie en même temps que j'étais entrée ; peut-être sa présence aurait-elle épargné une explication si cruelle.

Déterville , attentif à mes paroles , paraissait se plaisir à les entendre , sans songer à m'interrompre. Je ne sais quel trouble me

saisit, lorsque je voulus lui demander des instructions sur mon voyage, et lui en expliquer le motif; mais les expressions me manquèrent, je les cherchais : il profita d'un moment de silence, et mettant un genou en terre devant la grille, à laquelle ses deux mains étaient attachées, il me dit d'une voix émue : A quel sentiment, divine Zilia, dois-je attribuer le plaisir que je vois aussi naïvement exprimé dans vos beaux yeux que dans vos discours ? Suis-je le plus heureux des hommes, au moment même où ma sœur vient de me faire entendre que j'étais le plus à plaindre ? Je ne sais, lui répondis-je, quel chagrin Céline a pu vous donner; mais je suis bien assurée que vous n'en recevrez jamais de ma part. Cependant, répliqua-t-il, elle m'a dit que je ne devais pas espérer d'être aimé de vous. Moi ! m'écriais-je en l'interrompant, moi, je ne vous aime point ! Ah ! Déterville, comment votre sœur peut-elle me noircir d'un tel crime ? L'ingratitude me fait horreur ; je me haïrais moi-même, si je croyais pouvoir cesser de vous aimer.

Pendant que je prononçais ce peu de mots, il semblait, à l'avidité de ses regards, qu'il

voulait lire dans mon ame. Vous m'aimez, Zilia, me dit-il, vous m'aimez, et vous me le dites ! Je donnerais ma vie pour entendre ce charmant aveu ; je ne puis le croire, lors même que je l'entends. Zilia, ma chère Zilia, est-il bien vrai que vous m'aimez ? ne vous trompez-vous pas vous-même ! Votre ton, vos yeux, mon cœur, tout me séduit ; peut-être n'est-ce que pour me replonger plus cruellement dans le désespoir d'où je sors.

Vous m'étonnez, repris-je ; d'où naît votre défiance ? Depuis que je vous connais, si je n'ai pu me faire entendre par des paroles, toutes mes actions n'ont-elles pas dû vous prouver que je vous aime ? Non, répliqua-t-il, je ne puis encore me flatter : vous ne parlez pas assez bien le français pour détruire mes justes craintes ; vous ne cherchez point à me tromper, je le sais ; mais expliquez-moi quel sens vous attachez à ces mots adorables, « je vous aime. » Que mon sort soit décidé, que je meure à vos pieds, de douleur ou de plaisir.

Ces mots, lui dis-je, un peu intimidée par la vivacité avec laquelle il prononça ces dernières paroles, ces mots doivent, je crois,

vous faire entendre que vous m'êtes cher, que votre sort m'intéresse, que l'amitié et la reconnaissance m'attachent à vous : ces sentimens plaisent à mon cœur, et doivent satisfaire le vôtre.

Ah ! Zilia, me répondit-il, que vos termes s'affaiblissent, que votre ton se refroidit ? Céline m'aurait-elle dit la vérité ? N'est-ce point pour Aza que vous sentez tout ce que vous dites ? Non, lui dis-je, le sentiment que j'ai pour Aza est tout différent de ceux que j'ai pour vous ; c'est ce que vous appelez de l'amour . . . . . Quelle peine cela peut-il vous faire, ajoutai-je en le voyant pâlir, abandonner la grille, et jeter au ciel des regards remplis de douleur ? J'ai de l'amour pour Aza, parce qu'il en a pour moi, et que nous devons être unis. Il n'y a là-dedans nul rapport avec vous. Les mêmes, s'écria-t-il, que vous trouvez entre vous et lui, puisque j'ai mille fois plus d'amour qu'il n'en ressentît jamais.

Comment se pourrait-il, repris-je ? Vous n'êtes point de ma nation, loin que vous m'ayez choisie pour votre épouse, le hasard seul nous a joints, et ce n'est même que

d'aujourd'hui que nous pouvons librement nous communiquer nos idées. Par quelle raison auriez-vous pour moi les sentimens dont vous parlez ?

En faut-il d'autres que vos charmes et mon caractère, me répliqua-t-il, pour m'attacher à vous jusqu'à la mort ? Né tendre, paresseux, ennemi de l'artifice, les peines qu'il aurait fallu me donner pour pénétrer le cœur des femmes, et la crainte de n'y pas trouver la franchise que j'y désirais, ne m'ont laissé pour elles qu'un goût vague ou passager ; j'ai vécu sans passions jusqu'au moment où je vous ai vue : votre beauté me frappa ; mais son impression aurait peut-être été aussi légère que celle de beaucoup d'autres, si la douceur et la naïveté de votre caractère ne m'avaient présenté l'objet que mon imagination m'avait si souvent composé. Vous savez, Zilia, si je l'ai respecté cet objet de mon adoration : que ne m'en a-t-il pas coûté pour résister aux occasions séduisantes que m'offrait la familiarité d'une longue navigation ! combien de fois votre innocence vous aurait-elle livrée à mes transports, si je les eusse



écoutés ! mais loin de vous offenser , j'ai poussé la discrétion jusqu'au silence ; j'ai même exigé de ma sœur qu'elle ne vous parlerait pas de mon amour ; je n'ai rien voulu devoir qu'à vous-même. Ah ! Zilia , si vous n'êtes point touchée d'un respect si tendre , je vous fuirai ; mais , je le sens , ma mort sera le prix du sacrifice.

Votre mort ! m'écriai-je , pénétrée de la douleur sincère dont je le voyais accablé : hélas ! quel sacrifice ! je ne sais si celui de ma vie ne serait pas moins affreux.

Eh bien , Zilia , me dit-il , si ma vie vous est chère , ordonnez donc que je vive. Que faut-il faire ? lui dis-je. M'aimer , répondit-il , comme vous aimiez Aza. Je l'aime toujours de même , lui répliquai-je , et je l'aimerai jusqu'à la mort : je ne sais , ajoutai-je , si vos lois vous permettent d'aimer deux objets de la même manière : mais nos usages et mon cœur me le défendent. Contentez-vous des sentimens que je vous promets ; je ne puis en avoir d'autres : la vérité m'est chère ; je vous la dis sans détour.

De quel sang-froid vous m'assassinez , s'écria-t-il ! Ah ! Zilia , que je vous aime , puis-



que j'adore jusqu'à votre cruelle franchise. Eh bien, continua-t-il, après avoir gardé quelques momens le silence, mon amour surpassera votre cruauté. Votre bonheur m'est plus cher que le mien. Parlez-moi avec cette sincérité qui me déchire sans ménagement. Quelle est votre espérance sur l'amour que vous conservez pour Aza ? Hélas ! lui dis-je, je n'en ai qu'en vous seul. Je lui expliquai ensuite comment j'avais appris que la communication aux Indes n'était pas impossible ; je lui dis que je m'étais flattée qu'il me procurerait les moyens d'y retourner, ou tout au moins qu'il aurait assez de bonté pour faire passer jusqu'à toi des nœuds qui t'instruiraient de mon sort, et pour m'en faire avoir les réponses, afin qu'instruite de ta destinée, elle serve de règle à la mienne.

Je vais prendre, me dit-il, avec un sang-froid affecté, les mesures nécessaires pour découvrir le sort de votre amant : vous serez satisfaite à cet égard ; cependant vous vous flatteriez en vain de revoir l'heureux Aza : des obstacles invincibles vous séparent.

Ces mots, mon cher Aza, furent un coup mortel pour mon cœur : mes larmes coulè-

rent en abondance , elles m'empêchèrent long-temps de répondre à Détéville , qui , de son côté , gardait un morne silence. Eh bien , lui dis-je enfin , je ne le verrai plus , mais je n'en vivrai pas moins pour lui : si votre amitié est assez généreuse pour nous procurer quelque correspondance , cette satisfaction suffira pour me rendre la vie moins insupportable , et je mourrai contente , pourvu que vous me promettiez de lui faire savoir que je suis morte en l'aimant.

Ah ! c'en est trop , s'écria-t-il en se levant brusquement : oui , s'il est possible , je serai le seul malheureux. Vous connaîtrez ce cœur que vous dédaignez ; vous verrez de quels efforts est capable un amour tel que le mien , et je vous forcerai au moins à me plaindre. En disant ces mots , il sortit , et me laissa dans un état que je ne comprends pas encore. J'étais demeurée debout , les yeux attachés sur la porte par où Détéville venait de sortir , abîmée dans une confusion de pensées que je ne cherchais pas même à démêler : j'y serais restée long-temps , si Céline ne fût entrée dans le parloir.

Elle me demanda vivement pourquoi Dé-

terville était sorti si tôt. Je ne lui cachai pas ce qui s'était passé entre nous. D'abord elle s'affligea de ce qu'elle appelait le malheur de son frère. Ensuite tournant sa douleur en colère, elle m'accabla des plus durs reproches, sans que j'osasse y opposer un seul mot. Qu'aurais-je pu lui dire ? mon trouble me laissait à peine la liberté de penser ; je sortis, elle ne me suivit point. Retirée dans ma chambre, j'y suis restée un jour sans oser paraître, sans avoir eu de nouvelles de personne, et dans un désordre d'esprit qui ne me permettait pas même de t'écrire.

La colère de Céline, le désespoir de son frère, ses dernières paroles ; auxquelles je voudrais et je n'ose donner un sens favorable, livrèrent mon ame tour à tour aux plus cruelles inquiétudes.

J'ai cru enfin que le seul moyen de les adoucir était de te les peindre, de t'en faire part, de chercher dans ta tendresse les conseils dont j'ai besoin ; cette erreur m'a soutenue pendant que j'écrivais ; mais qu'elle a peu duré ! ma lettre est finie, et les caractères en sont tracés que pour moi.

tu ignores ce que je souffre ; tu ne sais

pas même si j'existe , si je t'aime. Aza , mon cher Aza , ne le sauras-tu jamais ?

---

LETTRE XXI. — Maladie de Zilia. — Refroidissement de Céline à son égard. — Mort de la mère de Déterville. — Remords de Zilia , et à quelle occasion.

JE pourrais encore appeler une absence le temps qui s'est écoulé , mon cher Aza , depuis la dernière fois que je t'ai écrit.

Quelques jours après l'entretien que j'eus avec Déterville , je tombai dans une maladie , que l'on nomme la fièvre. Si , comme je le crois , elle a été causée par les passions douloureuses qui m'agitèrent alors , je ne doute pas qu'elle n'ait été prolongée par les tristes réflexions dont je suis occupée , et par le regret d'avoir perdu l'amitié de Céline.

Quoiqu'elle ait paru s'intéresser à ma maladie , qu'elle m'ait rendu tous les soins qui dépendaient d'elle , c'était d'un air si froid , elle a eu si peu de ménagement pour mon ame , que je ne puis douter de l'altération de ses sentimens. L'extrême amitié qu'elle a

pour son frère l'indispose contre moi ; elle me reproche sans cesse de le rendre malheureux ; la honte de paraître ingrate m'intimide ; les bontés affectées de Céline me gênent ; mon embarras la contraint ; la douceur et l'agrément sont bannis de notre commerce.

Malgré tant de contrariété et de peine de la part du frère et de la sœur, je ne suis pas insensible aux événemens qui changent leur destinée.

La mère de Déterville est morte. Cette mère dénaturée n'a point démenti son caractère, elle a donné tout son bien à son fils aîné. On espère que les gens de loi empêcheront l'effet de cette injustice. Déterville, désintéressé pour lui-même, se donne des peines infinies pour tirer Céline de l'oppression. Il semble que son malheur redouble son amitié pour elle ; outre qu'il vient la voir tous les jours, il lui écrit soir et matin. Ses lettres sont remplies de plaintes si tendres contre moi, d'inquiétudes si vives sur ma santé, que, quoique Céline affecte, en me les lisant, de ne vouloir que m'instruire du progrès de

leurs affaires, je démêle aisément son véritable motif.

Je ne doute pas que Déterville ne les écrive, afin qu'elles me soient lues; néanmoins je suis persuadée qu'il s'en abstiendrait s'il était instruit des reproches dont cette lecture est suivie. Ils font leur impression sur mon cœur. La tristesse me consume.

Jusqu'ici, au milieu des orages, je jouissais de la faible satisfaction de vivre en paix avec moi-même : aucune tache ne souillait la pureté de mon ame, aucun remords ne la troublait; à présent je ne puis penser, sans une sorte de mépris pour moi-même, que je rends malheureuses deux personnes auxquelles je dois la vie; que je trouble le repos dont elles jouiraient sans moi; que je leur fais tout le mal qui est en mon pouvoir: et cependant je ne puis ni ne veux cesser d'être criminelle. Ma tendresse pour toi triomphe de mes remords. Aza, que je t'aime !

---



---

LETTRE XXV. — Déterville instruit Zilia sur le sort d'Aza, qu'elle veut aller trouver en Espagne. — Déterville, au désespoir, consent à ses desirs.

QUE la prudence est quelquefois nuisible, mon cher Aza ! j'ai résisté long-temps aux pressantes instances que Déterville m'a fait faire de lui accorder un moment d'entretien. Hélas ! je fuyais mon bonheur. Enfin, moins par complaisance que par lassitude de disputer avec Céline, je me suis laissé conduire au parloir. A la vue du changement affreux qui rend Déterville presque méconnaissable, je suis restée interdite ; je me repentai déjà de ma démarche ; j'attendais, en tremblant, les reproches qu'il me paraissait en droit de me faire. Pouvais-je deviner qu'il allait combler mon ame de plaisir ?

Pardonnez - moi , Zilia, m'a-t-il dit , la violence que je vous fais ; je ne vous aurais pas obligée à me voir, si je ne vous apportais autant de joie que vous me causez de dou-



leur. Est-ce trop exiger, qu'un moment de votre vue, pour récompense du cruel sacrifice que je vous fais ? et sans me donner le temps de répondre : voici, continua-t-il, une lettre de ce parent dont on vous a parlé. En vous apprenant le sort d'Aza, elle vous prouvera, mieux que tous mes sermens, quel est l'excès de mon amour ; et tout de suite il me fit lecture de cette lettre. Ah ! mon cher Aza, ai-je pu l'entendre sans mourir de joie ? Elle m'apprend que tes jours sont conservés, que tu es libre, que tu vis sans péril à la cour d'Espagne. Quel bonheur inespéré !

Cette admirable lettre est écrite par un homme qui te connaît, qui te voit, qui te parle ; peut-être tes regards ont-ils été attachés un moment sur ce précieux papier. Je ne pouvais en arracher les miens ; je n'ai retenu qu'à peine les cris de joie prêts à m'échapper ; les larmes de l'amour inondaient mon visage.

Si j'avais suivi les mouvemens de mon cœur, cent fois j'aurais interrompu Déterville pour lui dire tout ce que la reconnaissance m'inspirait ; mais je n'oubliais point

que mon bonheur devait augmenter ses peines : je lui cachai mes transports , il ne vit que mes larmes.

Eh bien , Zilia , me dit-il , après avoir cessé de lire , j'ai tenu ma parole , vous êtes instruite du sort d'Aza ; si ce n'est point assez , que faut-il faire de plus ? Ordonnez sans contrainte ; il n'est rien que vous ne soyez en droit d'exiger de mon amour , pourvu qu'il contribue à votre bonheur.

Quoique je dusse m'attendre à cet excès de bonté , elle me surprit et me toucha.

Je fus quelques momens embarrassée de ma réponse ; je craignais d'irriter la douleur d'un homme si généreux. Je cherchais des termes qui exprimassent la vérité de mon cœur , sans offenser la sensibilité du sien ; je ne les trouvais pas : il fallait parler.

Mon bonheur , lui dis-je , ne sera jamais sans mélange , puisque je ne puis concilier les devoirs de l'amour avec ceux de l'amitié ; je voudrais regagner la vôtre et celle de Céline ; je voudrais ne vous point quitter , admirer sans cesse vos vertus , payer tous les jours de ma vie le tribut de reconnaissance que je dois à vos bontés. Je sens qu'en m'é-

loignant de deux personnes si chères , j'emporterai des regrets éternels. Mais . . . . quoi, Zilia, s'écria-t-il, vous voulez nous quitter ! ah ! je n'étais point préparé à cette funeste résolution ; je manque de courage pour la soutenir. J'en avais assez pour vous voir ici dans les bras de mon rival. L'effort de ma raison, la délicatesse de mon amour, m'avaient affermi contre ce coup mortel ; je l'aurais préparé moi-même, mais je ne puis me séparer de vous ; je ne puis renoncer à vous voir. Non, vous ne partirez point, continua-t-il avec emportement, n'y comptez pas ; vous abusez de ma tendresse, vous déchirez sans pitié un cœur perdu d'amour. Zilia, cruelle Zilia, voyez mon désespoir, c'est votre ouvrage. Hélas ! de quel prix payez-vous l'amour le plus pur !

C'est vous, lui dis-je, effrayée de sa résolution, c'est vous que je devrais accuser. Vous flétrissez mon ame en la forçant d'être ingrate ; vous désolez mon cœur par une sensibilité infructueuse. Au nom de l'amitié, ne ternissez pas une générosité sans exemple par un désespoir qui ferait l'amertume de ma vie sans vous rendre heureux. Ne condamnez

point en moi le même sentiment que vous ne pouvez surmonter ; ne me forcez pas à me plaindre de vous ; laissez-moi chérir votre nom , le porter au bout du monde , et le faire révéler à des peuples adoreurs de la vertu.

Je ne sais comment je prononçai ces paroles ; mais Déterville , fixant ses yeux sur moi , semblait ne me point regarder ; renfermé en lui-même , il demeura long-temps dans une profonde méditation ; de mon côté , je n'osais l'interrompre : nous observions un égal silence , quand il reprit la parole , et me dit avec une espèce de tranquillité : Oui , Zilia , je connais , je sens toute mon injustice ; mais renonce-t-on de sang-froid à la vue de tant de charmes ! Vous le voulez , vous serez obéie. Quel sacrifice , ô ciel ! mes tristes jours s'écouleront , finiront sans vous voir. Au moins si la mort . . . . N'en parlons plus , ajouta-t-il en s'interrompant , ma faiblesse me trahirait : donnez-moi deux jours pour m'assurer de moi-même , je reviendrai vous revoir ; il est nécessaire que nous prenions ensemble des mesures pour votre voyage. Adieu , Zilia. Puisse l'heureux Aza sentir

tout son bonheur ! En même temps il sortit.

Je te l'avoue, mon cher Aza, quoique Déterville me soit cher, quoique je fusse pénétrée de sa douleur, j'avais trop d'impatience de jouir en paix de ma félicité, pour n'être pas bien aise qu'il se retirât.

Qu'il est doux, après tant de peines, de s'abandonner à la joie ! Je passai le reste de la journée dans les plus tendres ravissemens. Je ne t'écrivis point ; une lettre était trop peu pour mon cœur ; elle m'aurait rappelé ton absence. Je te voyais, je te parlais, cher Aza ! Que manquerait il à mon bonheur, si tu avais joint à la précieuse lettre que j'ai reçue, quelques gages de ta tendresse ? Pourquoi ne l'as-tu pas fait ? On t'a parlé de moi, tu es instruit de mon sort, et rien ne me parle de ton amour. Mais puis-je douter de ton cœur ? le mien m'en répond. Tu m'aimes, ta joie est égale à la mienne, tu brûles des mêmes feux, la même impatience te dévore ; que la crainte s'éloigne de mon ame, que la joie y domine sans mélange. Cependant tu as embrassé la religion de ce peuple féroce. Quelle est-elle ? exige-t-elle que tu renonces à ma tendresse, comme celle de

France voudrait que je renonçasse à la tienne ? Non , tu l'aurais rejetée.

Quoi qu'il en soit, mon cœur est sous tes lois ; soumise à tes lumières , j'adopterai aveuglément tout ce qui pourra nous rendre inséparables. Que puis-je craindre ? bientôt réunie à mon bien, à mon être, à mon tout, je ne penserai plus que par toi, je ne vivrai plus que pour t'aimer.

---

LETTRE XXVI. — Zilia, déterminée par les raisons de Déterville, se résout à attendre Aza.

C'EST ici , mon cher Aza, que je te reverrai ; mon bonheur s'accroît chaque jour par ses propres circonstances. Je sors de l'entrevue que Déterville m'avait assignée ; quelque plaisir que je me sois fait de surmonter les difficultés du voyage, de te prévenir, de courir au-devant de tes pas, je le sacrifie sans regret au bonheur de te voir plutôt.

Déterville m'a prouvé avec tant d'évidence que tu peux être ici en moins de temps qu'il ne m'en faudrait pour aller en Espagne, que,



quoiqu'il m'ait généreusement laissé le choix, je n'ai pas balancé à t'attendre : le temps est trop cher pour le prodiguer sans nécessité.

Peut-être, avant de me déterminer, aurais-je examiné cet avantage avec plus de soin, si je n'eusse tiré des éclaircissemens sur mon voyage, qui m'ont décidée en secret sur le parti que je prends ; et ce secret, je ne puis le confier qu'à toi.

Je me suis souvenue que pendant la longue route qui m'a conduite à Paris, Déterville donnait des pièces d'argent, et quelquefois d'or, dans tous les endroits où nous nous arrêtions. J'ai voulu savoir si c'était par obligation, ou par simple libéralité. J'ai appris qu'en France, non-seulement on fait payer la nourriture aux voyageurs, mais encore le repos (a). Hélas ! je n'ai pas la moindre partie de ce qui serait nécessaire pour contenter l'avidité de ce peuple intéressé ; il faudrait le recevoir des mains de Déterville. Mais pourrais-je me résoudre à contracter

(a) Les Incas avaient établi sur les chemins de grandes maisons où l'on recevait les voyageurs sans aucun frais.



volontairement un genre d'obligation, dont la honte va presque jusqu'à l'ignominie ? Je ne le puis, mon cher Aza ; cette raison seule m'aurait déterminée à demeurer ici ; le plaisir de te voir plus promptement n'a fait que confirmer ma résolution.

Déterville a écrit devant moi au ministre d'Espagne. Il le presse de te faire partir avec une générosité qui me pénètre de reconnaissance et d'admiration.

Quels doux momens j'ai passés pendant que Déterville écrivait ! quel plaisir d'être occupée des arrangemens de ton voyage, de voir les apprêts de mon bonheur, de n'en plus douter !

Si d'abord il m'en a coûté pour renoncer au dessein que j'avais de te prévenir, je l'avoue, mon cher Aza, j'y trouve à présent mille sources de plaisir que je n'y avais pas aperçues.

Plusieurs circonstances, qui ne me paraissaient d'aucune valeur pour avancer ou retarder mon départ, me deviennent intéressantes et agréables. Je suivais aveuglément le penchant de mon cœur, j'oubliais que j'allais te chercher au milieu de ces barbares Espa-

gnols , dont la seule idée me saisit d'horreur ; je trouve une satisfaction infinie dans la certitude de ne les revoir jamais : la voix de l'amour éteignait celle de l'amitié. Je goûte sans remords la douceur de les réunir. D'un autre côté , Déterville m'a assuré qu'il nous était à jamais impossible de revoir la ville du Soleil. Après le séjour de notre patrie , en est-il un plus agréable que celui de la France ? Il te plaira , mon cher Aza ; quoique la sincérité en soit bannie , on y trouve tant d'agrémens , qu'ils font oublier les dangers de la société.

Après ce que je t'ai dit de l'or , il n'est pas nécessaire de t'avertir d'en apporter : tu n'as que faire d'autre mérite ; la moindre partie de tes trésors suffit pour te faire admirer , et confondre l'orgueil des magnifiques indigens de ce royaume ; tes vertus et tes sentimens ne seront estimés que de Déterville et de moi ; il m'a promis de te faire rendre mes nœuds et mes lettres ; il m'a assuré que tu trouverais des interprètes pour t'expliquer les dernières. On vient me demander le paquet , il faut que je te quitte : adieu , cher espoir de ma vie ; je continuerai à t'écrire :

si je ne puis te faire passer mes lettres, je te les garderai.

Comment supporterais-je la longueur de ton voyage, si je me privais du seul moyen que j'ai de m'entretenir de ma joie, de mes transports, de mon bonheur?

---

LETTRE XXVII. — Toute l'amitié de Céline rendue à Zilia, et à quelle occasion. — Noble fierté de Zilia, qui refuse les présens que Céline veut lui faire. — On apporte à Zilia des coffres pleins des ornemens du temple du Soleil. — Billet de Déterville. — Libéralité de Zilia.

DEPUIS que je sais mes lettres en chemin, mon cher Aza, je jouis d'une tranquillité que je ne connaissais plus. Je pense sans cesse au plaisir que tu auras à les recevoir, je vois tes transports, je les partage, mon ame ne reçoit de toutes parts que des idées agréables, et, pour comble de joie, la paix est rétablie dans notre petite société.

Les juges ont rendu à Céline les biens dont sa mère l'avait privée. Elle voit son amant tous les jours; son mariage n'est retardé que

par les apprêts qui y sont nécessaires. Au comble de ses vœux, elle ne pense plus à me quereller, et je lui en ai autant d'obligation que si je devais à son amitié les bontés qu'elle recommence à me témoigner. Quel qu'en soit le motif, nous sommes toujours redevables à ceux qui nous font éprouver un sentiment doux.

Ce matin, elle m'en a fait sentir tout le prix, par une complaisance qui m'a fait passer d'un trouble fâcheux à une tranquillité agréable.

On lui a apporté une quantité prodigieuse d'étoffes, d'habits, de bijoux de toutes espèces ; elle est accourue dans ma chambre, m'a emmenée dans la sienne, et, après m'avoir consultée sur les différentes beautés de tant d'ajustemens, elle a fait elle-même un tas de ce qui avait le plus attiré mon attention, et, d'un air empressé, elle commandait déjà à nos Chinas de le porter chez moi, quand je m'y suis opposée de toutes mes forces. Mes instances n'ont d'abord servi qu'à la divertir ; mais, voyant que son obstination augmentait avec mes refus, je n'ai pu dissimuler davantage mon ressentiment.

Pourquoi , lui ai-je dit , les yeux baignés de larmes , pourquoi voulez-vous m'humilier plus que je ne le suis ? Je vous dois la vie et tout ce que j'ai ; c'est plus qu'il n'en faut pour ne point oublier mes malheurs. Je sais que , selon vos lois , quand les bienfaits ne sont d'aucune utilité à ceux qui les reçoivent , la honte en est effacée. Attendez donc que je n'en aie plus aucun besoin , pour exercer votre générosité. Ce n'est pas sans répugnance , ajoutai-je , d'un ton plus modéré , que je me conforme à des sentimens si peu naturels. Nos usages sont plus humains ; celui qui reçoit s'honore autant que celui qui donne : vous m'avez appris à penser autrement ; n'était-ce donc que pour me faire des outrages ?

Cette aimable amie , plus touchée de mes larmes qu'irritée de mes reproches , m'a répondu , d'un ton d'amitié : Nous sommes bien éloignés , mon frère et moi , ma chère Zilia , de blesser votre délicatesse ; il nous siérait mal de faire les magnifiques avec vous , vous le connaîtrez dans peu ; je voulais seulement que vous partageassiez avec moi les présens d'un frère généreux ; c'était le plus

sûr moyen de lui en marquer ma reconnaissance : l'usage, dans le cas où je suis, m'autorisait à vous les offrir ; mais puisque vous en êtes offensée, je ne vous en parlerai plus. Vous me le promettez donc, lui ai-je dit ? Oui, m'a-t-elle répondu en souriant ; mais permettez-moi d'en écrire un mot à Dêterville.

Je l'ai laissé faire, et la gaîté s'est rétablie entre nous : nous avons recommencé à examiner ces parures plus en détail, jusqu'au temps où on l'a demandée au parloir : elle voulait m'y mener ; mais, mon cher Aza, est-il pour moi quelques amusemens comparables à celui de t'écrire ? Loin d'en chercher d'autres, j'appréhende ceux que le mariage de Céline me prépare.

Elle prétend que je quitte la maison religieuse, pour demeurer dans la sienne quand elle sera mariée ; mais, si j'en suis crue. . . .

Aza, mon cher Aza, par quelle agréable surprise ma lettre fut-elle hier interrompue ? hélas ! je croyais avoir perdu pour jamais ces précieux monumens de notre ancienne splendeur, je n'y comptais plus, je n'y pensais même pas. J'en suis environnée, je les



vois , je les touche , et j'en crois à peine mes yeux et mes mains.

Au moment où je t'écrivais , je vis entrer Céline , suivie de quatre hommes accablés sous le poids de gros coffres qu'ils portaient ; ils les posèrent à terre , et se retirèrent. Je pensai que ce pouvait être de nouveaux dons de Déterville. Je murmurais déjà en secret , lorsque Céline me dit , en me présentant des clés : Ouvrez , Zilia , ouvrez sans vous effrayer , c'est de la part d'Aza. Je le crus. A ton nom , est-il rien qui puisse arrêter mon empressement ? J'ouvris avec précipitation , et ma surprise confirma mon erreur , en reconnaissant tout ce qui s'offrit à ma vue pour des ornemens du temple du Soleil.

Un sentiment confus , mêlé de tristesse et de joie , de plaisir et de regrets , remplit tout mon cœur. Je me prosternai devant ces restes sacrés de notre culte et de nos autels ; je les couvris de respectueux baisers , je les arrosai de mes larmes ; je ne pouvais m'en arracher , j'avais oublié jusqu'à la présence de Céline ; elle me tira de mon ivresse , en me donnant une lettre qu'elle me pria de lire.

Toujours remplie de mon erreur , je la



crus de toi , mes transports redoublèrent ; mais , quoique je la déchiffrasse avec peine , je connus bientôt qu'elle était de Déterville.

Il me sera plus aisé , mon cher Aza , de te la copier , que de t'en expliquer le sens.

BILLET DE DÉTERVILLE.

« Ces trésors sont à vous , belle Zilia ,  
» puisque je les ai trouvés sur le vaisseau qui  
» vous portait. Quelques discussions arrivées  
» entre les gens de l'équipage , m'ont empê-  
» ché jusqu'ici d'en disposer librement. Je  
» voulais vous les présenter moi-même ;  
» mais les inquiétudes que vous avez témoi-  
» gnées ce matin à ma sœur , ne me laissent  
» plus le choix du moment. Je ne saurais  
» trop tôt dissiper vos craintes ; je préfé-  
» rerai toute ma vie votre satisfaction à la  
» mienne. »

Je l'avoue , en rougissant , mon cher Aza , je sentis moins alors la générosité de Déterville , que le plaisir de lui donner des preuves de la mienne.

Je mis promptement à part un vase , que le hasard , plus que la cupidité , a fait tomber

dans les mains des Espagnols. C'est le même, mon cœur l'a reconnu, que tes lèvres touchèrent le jour où tu voulus bien goûter du Aca (a) préparé de ma main. Plus riche de ce trésor que de tous ceux qu'on me rendait, j'appelai les gens qui les avaient apportés : je voulais les leur faire reprendre pour les renvoyer à Déterville ; mais Céline s'opposa à mon dessein.

Que vous êtes injuste, Zilia, me dit-elle ! quoi, vous voulez faire accepter des richesses immenses à mon frère, vous que l'offre d'une bagatelle offense ! Rappelez votre équité, si vous voulez en inspirer aux autres.

Ces paroles me frappèrent. Je craignis qu'il n'y eût dans mon action plus d'orgueil et de vengeance que de générosité. Que les vices sont près des vertus ! J'avouai ma faute, j'en demandai pardon à Céline ; mais je souffrais trop de la contrainte qu'elle voulait m'imposer pour n'y pas chercher de l'adoucissement. Ne me punissez pas autant que je le mérite, lui dis-je d'un air timide ; ne dédaignez pas quelques modèles du tra-

(a) Boisson des Indiens.

vail de nos malheureuses contrées, vous n'en avez aucun besoin, ma prière ne doit point vous offenser.

Tandis que je parlais, je remarquai que Céline regardait attentivement deux arbustes d'or chargés d'oiseaux et d'insectes d'un travail excellent; je me hâtai de les lui présenter avec une petite corbeille d'argent, que je remplis de coquillages, de poissons, et de fleurs les mieux imitées : elle les accepta avec une bonté qui me ravit.

Je choisis encore plusieurs idoles des nations vaincues (a) par tes ancêtres, et une petite statue (b), qui représentait une vierge du Soleil; j'y joignis un tigre, un lion et d'autres animaux courageux, et je la priai de les envoyer à Déterville. Ecrivez-lui donc,

(a) Les Incas faisaient déposer dans le temple du Soleil les idoles des peuples qu'ils soumettaient, après leur avoir fait accepter le culte du Soleil. Ils en avaient eux-mêmes, puisque l'Inca d'Huyana consulta l'idole de Rimace. *Voyez l'Histoire des Incas*, tome 1, page 350.

(b) Les Incas ornaient leurs maisons de statues d'or de toute grandeur, et même de gigantesques.

me dit-elle en souriant ; sans une lettre de vous , les présens seraient mal reçus.

J'étais trop satisfaite pour rien refuser : j'écrivis tout ce que me dicta ma reconnaissance , et lorsque Céline fut sortie , je distribuai de petits présens à sa China et à la mienne : j'en mis à part pour mon maître à écrire. Je goûtai enfin le délicieux plaisir de donner.

Ce n'a pas été sans choix , mon cher Aza ; tout ce qui vient de toi , tout ce qui a des rapports intimes avec ton souvenir , n'est point sorti de mes mains.

La chaise d'or (a) que l'on conservait dans le temple pour le jour des visites du Capa-Inca , ton auguste père , placée d'un côté de ma chambre , en forme de trône , me représente la grandeur et la majesté de ton rang. La grande figure du Soleil , que je vis moi-même arracher du temple par les perfides Espagnols , suspendue au-dessus excite ma vénération : je me prosterne devant elle , mon esprit l'adore , et mon cœur est tout à

(a) Les Incas ne s'asséaient jamais que sur des sièges d'or massif.

toi. Les deux palmiers que tu donnas au Soleil pour offrande , et pour gage de la foi que tu m'avais jurée , placés aux deux côtés du trône , me rappellent sans cesse tes tendres sermens.

Des fleurs (a), des oiseaux répandus avec symétrie dans tous les coins de ma chambre , forment en raccourci l'image de ces magnifiques jardins , où je me suis si souvent entretenue de ton idée. Mes yeux satisfaits ne s'arrêtent nulle part sans me rappeler ton amour , ma joie , mon bonheur , enfin tout ce qui fera à jamais la vie de ma vie.

---

LETTRE XXVIII. — Zilia témoigne à Aza l'étonnement où l'a jetée le spectacle de nos jardins , la vue de nos jets d'eau , etc.

JE n'ai pu résister , mon cher Aza , aux instances de Céline ; il a fallu la suivre , et

(a) On a déjà dit que les jardins du temple du Soleil et ceux des maisons royales étaient remplis de toute sorte d'imitations en or et en argent. Les Péruviens imitaient jusqu'à l'herbe appelée *maïs* , dont ils faisaient des champs entiers.

nous sommes depuis deux jours à sa maison de campagne, où son mariage fut célébré en arrivant.

Avec quelle violence et quels regrets ne me suis-je pas arrachée à ma solitude ! A peine ai-je eu le temps de jouir de la vue des ornemens précieux qui me la rendaient si chère, que j'ai été forcée de les abandonner ; et pour combien de temps ? je l'ignore.

La joie et les plaisirs dont tout le monde paraît être enivré, me rappellent avec plus de regret les jours paisibles que je passais à t'écrire, ou du moins à penser à toi : cependant je ne vis jamais des objets si nouveaux pour moi, si merveilleux et si propres à me distraire ; et avec l'usage passable que j'ai à présent de la langue du pays, je pourrais tirer des éclaircissemens aussi agréables qu'utiles, sur tout ce qui se passe sous mes yeux, si le bruit et le tumulte laissaient à quelqu'un assez de sang-froid pour répondre à mes questions ; mais jusqu'ici je n'ai trouvé personne qui en eût la complaisance ; et je ne suis guère moins embarrassée que je ne l'étais en arrivant en France.

La parure des hommes et des femmes est



si brillante , si chargée d'ornemens inutiles : les uns et les autres prononcent si rapidement ce qu'ils disent , que mon attention à les écouter m'empêche de les voir , et celle que j'emploie à les regarder m'empêche de les entendre. Je reste dans une espèce de stupidité qui fournirait sans doute beaucoup à leur plaisanterie , s'ils avaient le loisir de s'en apercevoir ; mais ils sont si occupés d'eux-mêmes , que mon étonnement leur échappe. Il n'est que trop fondé , mon cher Aza ; je vois ici des projets , dont les ressorts sont impénétrables à mon imagination.

Je ne te parlerai pas de la beauté de cette maison , presque aussi grande qu'une ville , ornée comme un temple , et remplie d'un grand nombre de bagatelles agréables , dont je vois faire si peu d'usage , que je ne puis me défendre de penser que les Français ont choisi le superflu pour l'objet de leur culte ; on lui consacre les arts , qui sont ici tant au-dessus de la Nature ; ils semblent ne vouloir que l'imiter , ils la surpassent , et la manière dont ils font usage de ses productions paraît souvent supérieure à la sienne. Ils rassemblent dans les jardins , et presque dans un



point de vue, les beautés qu'elle distribue avec économie sur la surface de la terre, et les élémens soumis semblent n'apporter d'obstacles à leurs entreprises, que pour rendre leurs triomphes plus éclatans.

On voit la terre étonnée de nourrir et élever dans son sein les plantes des climats les plus éloignés, sans besoin, sans nécessités apparentes, que celles d'obéir aux arts, et d'orner l'idole du superflu.

L'eau, si facile à diviser, qui semble n'avoir de consistance que par les vaisseaux qui la contiennent, et dont la direction naturelle est de suivre toute sorte de pentes, se trouve forcée ici à s'élancer rapidement dans les airs, sans guide, sans soutien, et par sa propre force et sans autre utilité que le plaisir des yeux.

Le feu, mon cher Aza, le feu, ce terrible élément, je l'ai vu renonçant à son pouvoir destructeur, dirigé docilement par une puissance supérieure, prendre toutes les formes qu'on lui prescrit; tantôt dessinant un vaste tableau de lumière sur un ciel obscurci par l'absence du Soleil, et tantôt nous montrant cet astre divin descendu sur la terre avec ses

feux , son activité , sa lumière éblouissante ; enfin , dans un éclat qui trompe les yeux et le jugement. Quel art ! mon cher Aza , quels hommes ! quel génie ! j'oublie tout ce que j'ai entendu , tout ce que j'ai vu de leur petitesse ; je retombe malgré moi dans mon ancienne admiration.

---

LETTRE XXIX. — Zilia moralise sur la vanité , la frivolité et la politesse des Français.

CE n'est pas sans un véritable regret , mon cher Aza , que je passe de l'admiration du génie des Français , au mépris de l'usage qu'ils en font. Je me plaisais de bonne foi à estimer cette nation charmante ; mais je ne puis me refuser à l'évidence de ses défauts.

Le tumulte s'est enfin apaisé , j'ai pu faire des questions ; on m'a répondu : il n'en faut pas davantage ici pour être instruite au-delà même de ce qu'on veut savoir. C'est avec une bonne foi et une légèreté hors de toute croyance , que les Français dévoilent les secrets de la perversité de leurs mœurs. Pour

peu qu'on les interroge, il ne faut ni finesse, ni pénétration pour démêler que leur goût effréné pour le superflu a corrompu leur raison, leur cœur et leur esprit; qu'il a établi des richesses chimériques sur les ruines du nécessaire; qu'il a substitué une politesse superficielle aux bonnes mœurs, et qu'il remplace le bon sens et la raison, par le faux brillant de l'esprit.

La vanité dominante des Français, est celle de paraître opulens. Le génie, les arts, et peut-être les sciences, tout se rapporte au faste; tout concourt à la ruine des fortunes, et comme si la fécondité de leur génie ne suffisait pas pour en multiplier les objets, je sais d'eux-mêmes, qu'au mépris des biens solides et agréables, que la France produit en abondance, ils tirent, à grands frais, de toutes les parties du monde, les meubles fragiles et sans usage, qui font l'ornement de leurs maisons; les parures éblouissantes dont ils sont couverts; jusqu'aux mets et aux liqueurs qui composent leur repas.

Peut-être, mon cher Aza, ne trouverais-je rien de condamnable dans l'excès de ces superfluités, si les Français avaient des tré-

sors pour y satisfaire, ou qu'ils n'employassent à contenter leur goût, que celui qui leur resterait après avoir établi leurs maisons sur une aisance honnête.

Nos lois, les plus sages qui aient été données aux hommes, permettent de certaines décorations dans chaque état qui caractérisent la naissance ou les richesses, et qu'à la rigueur on pourrait nommer du superflu; aussi n'est-ce que celui qui naît du dérèglement de l'imagination, celui qu'on ne peut soutenir sans manquer à l'humanité et à la justice, qui me paraît un crime; en un mot, c'est celui dont les Français sont idolâtres, et auquel ils sacrifient leur repos et leur honneur.

Il n'y a parmi eux qu'une classe de citoyens en état de porter le culte de l'idole à son plus haut degré de splendeur, sans manquer au devoir du nécessaire. Les grands ont voulu les imiter, mais ils ne sont que les martyrs de cette religion. Quelle peine! quel embarras! quel travail, pour soutenir leur dépense au-delà de leurs revenus! Il y a peu de seigneurs qui ne mettent en usage plus d'industrie, de finesse et de supercherie pour

se distinguer par de frivoles somptuosités, que leurs ancêtres n'ont employé de prudence, de valeur et de talens utiles à l'État pour illustrer leur propre nom. Et ne crois pas que je t'en impose, mon cher Aza, j'entends tous les jours avec indignation des jeunes gens se disputer entre eux la gloire d'avoir mis le plus de subtilité et d'adresse, dans les manœuvres qu'ils emploient pour tirer les superfluités dont ils se parent, des mains de ceux qui ne travaillent que pour ne pas manquer du nécessaire.

Quel mépris de tels hommes ne m'inspireraient-ils pas pour toute la nation, si je ne savais d'ailleurs que les Français pèchent plus communément faute d'avoir une idée juste des choses, que faute de droiture : leur légèreté exclut presque toujours le raisonnement. Parmi eux rien n'est grave, rien n'a de poids ; peut-être aucun n'a jamais réfléchi sur les conséquences déshonorantes de sa conduite. Il faut paraître riche ; c'est une mode, une habitude ; on la suit : un inconvénient se présente ; on le surmonte par une injustice ; on ne croit que triompher d'une difficulté, mais l'illusion va plus loin.

Dans la plupart des maisons, l'indigence et le superflu ne sont séparés que par un appartement. L'un et l'autre partagent les occupations de la journée, mais d'une manière bien différente. Le matin, dans l'intérieur du cabinet, la voix de la pauvreté se fait entendre par la bouche d'un homme payé pour trouver les moyens de les concilier avec la fausse opulence. Le chagrin et l'humeur président à ces entretiens, qui finissent ordinairement par le sacrifice du nécessaire que l'on immole au superflu. Le reste du jour, après avoir pris un autre habit, un autre appartement, et presque un autre être, ébloui de sa propre magnificence, on est gai, on se dit heureux; on va même jusqu'à se croire riche.

J'ai cependant remarqué que quelques-uns de ceux qui étalent leur faste avec le plus d'affectation, n'osent pas toujours croire qu'ils en imposent. Alors ils se plaisent eux-mêmes sur leur propre indigence, ils insultent gaiement à la mémoire de leurs ancêtres, dont la sage économie se contentait de vêtemens commodes, de parures et d'ameublemens proportionnés plutôt à leurs revenus



qu'à leur naissance. Leur famille, dit-on, et leurs domestiques jouissaient d'une abondance frugale et honnête. Ils dotaient leurs filles et ils établissaient sur des fondemens solides, la fortune du successeur de leur nom, et tenaient en réserve de quoi réparer l'infortune d'un ami ou d'un malheureux.

Te le dirai-je, mon cher Aza? Malgré l'aspect ridicule sous lequel on me présentait les mœurs de ces temps reculés, elles me plaisaient tellement; j'y trouvais tant de rapport avec la naïveté des nôtres, que, me laissant entraîner à l'illusion, mon cœur tressaillait à chaque circonstance, comme si j'eusse dû, à la fin du récit, me trouver au milieu de nos chers citoyens. Mais aux premiers applaudissemens que j'ai donnés à ces coutumes si sages, les éclats de rire que je me suis attirés, ont dissipé mon erreur; et je n'ai trouvé autour de moi que les Français insensés de ce temps-ci, qui font gloire du dérèglement de leur imagination.

La même dépravation qui a transformé les biens solides des Français en bagatelles inutiles, n'a pas rendu moins superficiels les liens de leur société. Les plus sensés d'entre



eux qui gémissent de cette dépravation, m'ont assuré qu'autrefois, ainsi que parmi nous, l'honnêteté était dans l'ame et l'humanité dans le cœur : cela peut être ; mais à présent, ce qu'ils appellent politesse leur tient lieu de sentiment. Elle consiste dans une infinité de paroles sans signification, d'égards sans estime, et de soins sans affection.

Dans les grandes maisons, un domestique est chargé de remplir les devoirs de la société. Il fait chaque jour un chemin considérable, pour aller dire à l'un que l'on est en peine de sa santé, à l'autre que l'on s'afflige de son chagrin, ou que l'on se réjouit de son plaisir. A son retour, on n'écoute point les réponses qu'il rapporte. On est convenu réciproquement de s'en tenir à la forme, de n'y mettre aucun intérêt ; et ces attentions tiennent lieu d'amitié.

Les égards se rendent personnellement ; on les pousse jusqu'à la puérilité ; j'aurais honte de t'en rapporter quelqu'un, s'il ne fallait tout savoir d'une nation si singulière. On manquerait d'égards pour ses supérieurs, et même pour ses égaux, si, après l'heure du repas que l'on vient de prendre familiè-

rement avec eux , on satisfaisait aux besoins d'une soif pressante, sans avoir demandé autant d'excuses que de permissions. On ne doit pas non plus laisser toucher son habit à celui d'une personne considérable; et ce serait lui manquer que de la regarder attentivement; mais ce serait bien pis si on manquait à la voir. Il me faudrait plus d'intelligence et plus de mémoire que je n'en ai pour te rapporter toutes les frivolités que l'on donne et que l'on reçoit pour des marques de considération , qui veulent presque dire de l'estime.

A l'égard de l'abondance des paroles , tu entendras un jour , mon cher Aza , que l'exagération , aussitôt désavouée que prononcée , est le fonds inépuisable de la conversation des Français. Ils manquent rarement d'ajouter un compliment superflu à celui qui l'était déjà , dans l'intention de persuader qu'ils n'en font point. C'est avec des flatteries outrées qu'ils protestent de la sincérité des louanges qu'ils prodiguent ; et ils appuient leurs protestations d'amour et d'amitié de tant de termes inutiles , que l'on n'y reconnaît point le sentiment.

O mon cher Aza, que mon peu d'empressement à parler, que la simplicité de mes expressions doivent leur paraître insipides ! Je ne crois pas que mon esprit leur inspire plus d'estime. Pour mériter quelque réputation à cet égard, il faut avoir fait preuve d'une grande sagacité à saisir les différentes significations des mots, et à déplacer leur usage. Il faut exercer l'attention de ceux qui écoutent par la subtilité des pensées, souvent impénétrables, ou bien en dérober l'obscurité sous l'abondance des expressions frivoles. J'ai lu dans un de leurs meilleurs livres : « Que l'esprit du beau monde consiste à dire agréablement des riens ; à ne pas se permettre le moindre propos sensé, si on ne le fait excuser par les grâces du discours ; à voiler enfin la raison, quand on est obligé de la produire (a). »

Que pourrais-je te dire qui pût te prouver mieux que le bon sens et la raison, qui sont regardés comme le nécessaire de l'esprit, sont méprisés ici comme tout ce qui est

(a) Considérations sur les Mœurs du Siècle, par M. Duclos.

utile ? Enfin , mon cher Aza , sois assuré que le superflu domine si souverainement en France , que , qui n'a qu'une fortune honnête est pauvre , qui n'a que des vertus est plat , et qui n'a que du bon sens est sot.

---

LETTRE XXX. — Zilia se plaint à Aza de ce que Détéville évite de se rencontrer auprès d'elle. — Motif de sa tristesse à ce sujet.

Le penchant des Français les porte si naturellement aux extrêmes , mon cher Aza , que Détéville , quoique exempt de la plus grande partie des défauts de sa nation , participe néanmoins à celui-là. Non content de tenir la promesse qu'il m'a faite de ne plus me parler de ses sentimens , il évite avec une attention marquée de se remontrer auprès de moi. Obligés de nous voir sans cesse , je n'ai pas encore trouvé l'occasion de lui parler.

Quoique la compagnie soit toujours fort nombreuse et fort gaie , la tristesse règne sur son visage. Il est aisé de deviner que ce n'est pas sans violence qu'il subit la loi qu'il s'est

imposée. Je devrais peut-être lui en tenir compte ; mais j'ai tant de questions à lui faire sur les intérêts de mon cœur , que je ne puis lui pardonner son affectation à me fuir.

Je voudrais l'interroger sur la lettre qu'il a écrite en Espagne , et savoir si elle peut être arrivée à présent ; je voudrais avoir une idée juste du temps de ton départ , de celui que tu emploieras à faire ton voyage , afin de fixer celui de mon bonheur.

Une espérance fondée est un bien réel : mais , mon cher Aza , elle est bien plus chère quand on en voit le terme.

Aucun des plaisirs qui occupent la compagnie ne m'affecte ; ils sont trop bruyans pour mon ame ; je ne jouis plus de l'entretien de Céline. Tout occupée de son nouvel époux , à peine puis-je trouver quelques momens pour lui rendre des devoirs d'amitié. Le reste de la compagnie ne m'est agréable qu'autant que je puis en tirer des lumières sur les différens objets de ma curiosité ; et je n'en trouve pas toujours l'occasion. Ainsi , souvent seule au milieu du monde , je n'ai d'amusement que mes pensées : elles sont toutes à toi , cher ami de mon cœur ; tu seras

à jamais le seul confident de mon ame , de mes plaisirs et de mes peines.

---

LETTRE XXXI. — Rencontre imprévue de Zilia et de Déterville. — Leur entretien. — Alarmes et soupçons de Zilia sur la fidélité d'Aza , dont elle a appris le changement de religion.

J'AVAIS grand tort , mon cher Aza , de désirer si vivement un entretien avec Déterville. Hélas ! il ne m'a que trop parlé ; quoique je désavoue le trouble qu'il a excité dans mon ame , il n'est point encore effacé.

Je ne sais quelle sorte d'impatience se joignit hier à l'ennui que j'éprouve souvent. Le monde et le bruit me devinrent plus importuns qu'à l'ordinaire : jusqu'à la tendre satisfaction de Céline et de son époux , tout ce que je voyais m'inspirait une indignation approchante du mépris. Honteuse de trouver des sentimens si injustes dans mon cœur , j'allai cacher l'embarras qu'ils me causaient dans l'endroit le plus reculé du jardin.

A peine m'étais-je assise au pied d'un arbre , que des larmes involontaires coulèrent



de mes yeux. Le visage caché dans mes mains, j'étais ensevelie dans une rêverie si profonde, que Détéville était à genoux à côté de moi avant que je l'eusse aperçu.

Ne vous offensez pas, Zilia, me dit-il; c'est le hasard qui m'a conduit à vos pieds, je ne vous cherchais pas. Importuné du tumulte, je venais jouir en paix de ma douleur. Je vous ai aperçue, j'ai combattu avec moi-même pour m'éloigner de vous, mais je suis trop malheureux pour l'être sans relâche; par pitié pour moi je me suis approché, j'ai vu couler vos larmes, je n'ai plus été le maître de mon cœur : cependant, si vous m'ordonnez de vous fuir, je vous obéirai. Le pourrez-vous, Zilia? vous suis-je odieux? Non, lui dis-je; au contraire, asseyez-vous; je suis bien aise de trouver une occasion de m'expliquer. Depuis vos derniers bienfaits..... N'en parlons point, interrompit-il vivement. Attendez, repris-je, en l'interrompant à mon tour; pour être tout-à-fait généreux, il faut se prêter à la reconnaissance; je ne vous ai point parlé depuis que vous m'avez rendu les précieux ornemens du temple où j'ai été enlevée. Peut-



être , en vous écrivant , ai-je mal exprimé les sentimens qu'un tel excès de bonté m'inspirait ; je veux..... Hélas ! interrompit-il encore , que la reconnaissance est peu flatteuse pour un cœur malheureux ! Compagne de l'indifférence , elle ne s'allie que trop souvent avec la haine.

Qu'osez-vous penser ? m'écriai-je : ah , Déterville ! combien j'aurais de reproches à vous faire si vous n'étiez pas tant à plaindre ! Bien loin de vous haïr , dès le premier moment où je vous ai vu , j'ai senti moins de répugnance à dépendre de vous que des Espagnols. Votre douceur et votre bonté me firent désirer dès-lors de gagner votre amitié. A mesure que j'ai démêlé votre caractère, je me suis confirmée dans l'idée que vous méritiez toute la mienne, et sans parler des extrêmes obligations que je vous ai , puisque ma reconnaissance vous blesse , comment aurais-je pu me défendre des sentimens qui vous sont dus ?

Je n'ai trouvé que vos vertus dignes de la simplicité des nôtres. Un fils du Soleil s'honorait de vos sentimens : votre raison est presque celle de la Nature ; combien de mo-

tifs pour vous chérir ! jusqu'à la noblesse de votre figure , tout me plaît en vous ; l'amitié a des yeux aussi bien que l'amour. Autrefois, après un moment d'absence, je ne vous voyais pas revenir sans qu'une sorte de sérénité ne se répandît dans mon cœur : pourquoi avez-vous changé ces innocens plaisirs en peines et en contraintes ?

Votre raison ne paraît plus qu'avec effort. J'en crains sans cesse les écarts. Les sentimens dont vous m'entretenez gênent l'expression des miens ; ils me privent du plaisir de vous peindre sans détour les charmes que je goûterais dans votre amitié , si vous n'en troubliez la douceur. Vous m'ôtez jusqu'à la volupté délicate de regarder mon bienfaiteur ; vos yeux embarrassent les miens ; je n'y remarque plus cette agréable tranquillité qui passait quelquefois jusqu'à mon ame ; je n'y trouve qu'une morne douleur, qui me reproche sans cesse d'en être la cause. Ah ! Déterville ! que vous êtes injuste si vous croyez souffrir seul !

Ma chère Zilia, s'écria-t-il en me baisant la main avec ardeur , que vos bontés et votre franchise redoublent mes regrets ! Quel tré-

sur que la possession d'un cœur tel que le vôtre ! Mais avec quel désespoir vous m'en faites sentir la perte ! Puissante Zilia , continua-t-il , quel pouvoir est le vôtre ! N'était-ce point assez de me faire passer de la profonde indifférence à l'amour excessif , de l'indolence à la fureur , faut-il encore vaincre des sentimens que vous avez fait naître ? Le pourrai-je ? Oui , lui dis-je , cet effort est digne de vous , de votre cœur. Cette action juste vous élève au-dessus des mortels. Mais pourrai-je y survivre , reprit-il douloureusement ? n'espérez pas au moins que je serve de victime au triomphe de votre amant ; j'irai , loin de vous , adorer votre idée ; elle sera la nourriture amère de mon cœur ! je vous aimerai ; et je ne vous verrai plus ! Ah ! du moins n'oubliez pas.....

Les sanglots étouffèrent sa voix ; il se hâta de cacher les larmes qui couvraient son visage ; j'en répandais moi-même. Aussi touchée de sa générosité que de sa douleur , je pris une de ses mains que je serrai dans les miennes : non , lui dis-je , vous ne partirez point. Laissez-moi , mon ami , contentez-vous des sentimens que j'aurai toute ma vie pour

vous ; je vous aime presque autant que j'aime Aza ; mais je ne puis jamais vous aimer comme lui.

Cruelle Zilia ! s'écria-t-il avec transport , accompagnerez-vous toujours vos bontés des coups les plus sensibles ? Un mortel poison détruira-t-il sans cesse le charme que vous répandez sur vos paroles ? Que je suis insensé de me livrer à leur douceur ! Dans quel honteux abaissement je me plonge ! C'en est fait , je me rends à moi-même , ajouta-t-il d'un ton ferme ; adieu , vous verrez bientôt Aza. Puisse-t-il ne pas vous faire éprouver les tourmens qui me dévorent ; puisse-t-il être tel que vous le désirez , et digne de votre cœur !

Quelles alarmes , mon cher Aza , l'air dont il prononça ces dernières paroles ne jeta-t-il pas dans mon ame ! Je ne pus me défendre des soupçons qui se présentèrent en foule à mon esprit. Je ne doutai pas que Déterville ne fût mieux instruit qu'il ne voulait le paraître , et qu'il ne m'eût caché quelques lettres qu'il pouvait avoir reçues d'Espagne ; enfin , oserai-je le prononcer , que tu ne fusses infidèle.

Je lui demandai la vérité avec les dernières instances ; tout ce que je pus tirer de lui ne fut que des conjectures vagues , aussi propres à confirmer qu'à détruire mes craintes. Cependant les réflexions qu'il fit sur l'inconstance des hommes , sur les dangers de l'absence et sur la légèreté avec laquelle tu avais changé de religion , jetèrent quelque trouble dans mon ame.

Pour la première fois ma tendresse me devint un sentiment pénible ; pour la première fois je craignis de perdre ton cœur. Aza , s'il était vrai ; si tu ne m'aimais plus.... Ah ! que jamais un tel soupçon ne souille la pureté de mon cœur. Non , je serais seule coupable si je m'arrêtais un moment à cette pensée , indigne de ma candeur , de ta vertu , de ta constance. Non , c'est le désespoir qui a suggéré à Déterville ces affreuses idées. Son trouble et son égarement ne devaient-ils pas me rassurer ? L'intérêt qui le faisait parler ne devait-il pas m'être suspect ? Il me le fut , mon cher Aza : mon chagrin se tourna tout entier contre lui ; je le traitai durement ; il me quitta désespéré. Aza ! je t'aime si tendrement ! Non , jamais tu ne pourras m'oublier.

---

LETTRE XXXII. — Impatience de Zilia sur l'arrivée d'Aza. — Elle demeure avec Céline et son mari, qui la répandent dans le grand monde. — Ses réflexions sur le caractère des Français.

QUE ton voyage est long, mon cher Aza ! que je désire ardemment ton arrivée ! Le terme m'en paraît plus vague que je ne l'avais encore envisagé ; et je me garde bien de faire là-dessus aucune question à Déterville. Je ne puis lui pardonner la mauvaise opinion qu'il a de ton cœur. Celle que je prends du sien, diminue beaucoup la pitié que j'avais de ses peines, et le regret d'être en quelque façon séparée de lui.

Nous sommes à Paris depuis quinze jours : je demeure avec Céline dans la maison de son mari, assez éloignée de celle de son frère, pour n'être point obligée de le voir à toute heure. Il vient souvent y manger, mais nous menons une vie si agitée, Céline et moi, qu'il n'a pas le loisir de me parler en particulier.

Depuis notre retour, nous employons une



partie de la journée au travail pénible de notre ajustement, et le reste à ce qu'on appelle rendre des devoirs.

Ces deux occupations me paraîtraient aussi infructueuses qu'elles sont fatigantes, si la dernière ne me procurait les moyens de m'instruire encore plus particulièrement des mœurs du pays. A mon arrivée en France, n'ayant aucune connaissance de la langue, je ne jugeais que sur les apparences. Lorsque je commençai à en faire usage, j'étais dans la maison religieuse : tu sais que j'y trouvais peu de secours pour mon instruction ; je n'ai vu à la campagne qu'une espèce de société particulière : c'est à présent que, répandue dans ce qu'on appelle le grand monde, je vois la nation entière, et que je puis l'examiner sans obstacles.

Les devoirs que nous rendons, consistent à entrer en un jour dans le plus grand nombre de maisons qu'il est possible pour y rendre et y recevoir un tribut de louanges réciproques sur la beauté du visage et de la taille, sur l'excellence du goût et du choix des parures, et jamais sur les qualités de l'ame.



Je n'ai pas été long-temps sans m'apercevoir de la raison qui fait prendre tant de peines pour acquérir cet hommage frivole ; c'est qu'il faut nécessairement le recevoir en personne, encore n'est-il que bien momentané. Dès que l'on disparaît, il prend une autre forme. Les agrémens que l'on trouvait à celle qui sort, ne servent plus que de comparaison méprisante pour établir les perfections de celle qui arrive.

La censure est le goût dominant des Français, comme l'inconséquence est le caractère de la nation ; leurs livres sont la critique générale des mœurs, et leur conversation celle de chaque particulier, pourvu néanmoins qu'ils soient absens ; alors on dit librement tout le mal qu'on en pense, et quelquefois celui que l'on ne pense pas. Les plus gens de bien suivent la coutume ; on les distingue seulement à une certaine formule d'apologie de leur franchise et de leur amour pour la vérité, aux moyens de laquelle ils révèlent sans scrupule les défauts, les ridicules, et jusqu'aux vices de leurs amis.

Si la sincérité dont les Français font usage les uns contre les autres, n'a point d'except-

tion , de même leur confiance réciproque est sans bornes. Il ne faut ni éloquence pour se faire écouter , ni probité pour se faire croire : tout est dit , tout est reçu avec la même légèreté.

Ne crois pas pour cela , mon cher Aza , qu'en général les Français soient nés méchans ; je serais plus injuste qu'eux , si je te laissais dans l'erreur.

Naturellement sensibles , touchés de la vertu , je n'en ai point vu qui écoutât sans attendrissement le récit que l'on m'oblige souvent de faire de la droiture de nos cœurs , de la candeur de nos sentimens , et de la simplicité de nos mœurs ; s'ils vivaient parmi nous , ils deviendraient vertueux : l'exemple et la coutume sont les tyrans de leur conduite.

Tel qui pense bien d'un absent , en médit pour n'être pas méprisé de ceux qui l'écoutent : tel autre serait bon , humain , sans orgueil , s'il ne craignait d'être ridicule ; et tel est ridicule par état , qui serait un modèle de perfection , s'il osait hautement avoir du mérite.

Enfin , mon cher Aza , chez la plupart d'entre eux les vices sont artificiels comme les ver-

tus , et la frivolité de leur caractère ne leur permet d'être qu'imparfaitement ce qu'ils sont. Tels à peu près que certains jouets de leur enfance , imitation informe des êtres pensans , ils ont du poids aux yeux , de la légèreté au tact , la surface colorée , un intérieur informe , un prix apparent , aucune valeur réelle. Aussi ne sont-ils guère estimés par les autres nations , que comme les jolies bagatelles le sont dans la société. Le bon sens sourit à leurs gentillesse , et les remet froidement à leur place.

Heureuse la nation qui n'a que la Nature pour guide , la vérité pour principe , et la vertu pour mobile !

---

LETTRE XXXIII. — Suite des réflexions de Zilia sur le caractère des Français , surtout à l'égard des femmes.

IL n'est pas surprenant , mon cher Aza , que l'inconséquence soit une suite du caractère léger des Français ; mais je ne puis assez m'étonner de ce qu'avec autant et plus de

lumières qu'aucune autre nation, ils semblent ne pas apercevoir les contradictions choquantes que les étrangers remarquent en eux dès la première vue.

Parmi le grand nombre de celles qui me frappent tous les jours, je n'en vois point de plus déshonorante pour leur esprit, que leur façon de penser sur les femmes. Ils les respectent, mon cher Aza, et en même temps ils les méprisent avec un égal excès.

La première loi de leur politesse, ou, si tu veux, de leur vertu (car jusqu'ici je ne leur en ai guère découvert d'autres), regarde les femmes. L'homme du plus haut rang doit des égards à celle de la plus vile condition : il se couvrirait de honte, et de ce qu'on appelle ridicule, s'il lui faisait quelque insulte personnelle ; et cependant l'homme le moins considérable, le moins estimé, peut tromper, trahir une femme de mérite, noircir sa réputation par des calomnies, sans craindre ni blâme ni punition.

Si je n'étais assurée que bientôt tu pourras en juger par toi-même, oserais-je te peindre des contrastes que la simplicité de nos esprits peut à peine concevoir ? docile aux notions

de la Nature , notre génie ne va pas au-delà. Nous avons trouvé que la force et le courage dans un sexe indiquaient qu'il devait être le soutien et le défenseur de l'autre : nos lois y sont conformes (a). Ici, loin de compâtrer à la faiblesse des femmes, celles du peuple, accablées de travail, n'en sont soulagées ni par les lois, ni par leurs maris ; celles d'un rang plus élevé, jouet de la séduction ou de la méchanceté des hommes, n'ont, pour se dédommager de leur perfidie, que les dehors d'un respect purement imaginaire, toujours suivi de la plus mordante satire.

Je m'étais bien aperçue en entrant dans le monde, que la censure habituelle de la nation tombait principalement sur les femmes, et que les hommes, entre eux, ne se méprisaient qu'avec ménagement : j'en cherchais la cause dans leurs bonnes qualités, lorsqu'un accident me l'a fait découvrir parmi leurs défauts.

Dans toutes les maisons où nous sommes entrés depuis deux jours, on a raconté la

(a) Les lois dispensaient les femmes de tout travail pénible.

mort d'un jeune homme tué par un de ses amis, et l'on approuvait cette action barbare, par la seule raison que le mort avait parlé au désavantage du vivant ; cette nouvelle extravagance me parut d'un caractère assez sérieux pour être approfondie. Je m'informai, et j'appris, mon cher Aza, qu'un homme est obligé d'exposer sa vie pour la ravir à un autre, s'il apprend que cet autre a tenu quelques discours contre lui ; ou à se bannir de la société s'il refuse de prendre une vengeance si cruelle. Il n'en fallut pas davantage pour m'ouvrir les yeux sur ce que je cherchais. Il est clair que les hommes naturellement lâches, sans honte et sans remords ne craignent que les punitions corporelles, et que, si les femmes étaient autorisées à punir les outrages qu'on leur fait de la même manière dont ils sont obligés de se venger de la plus légère insulte, tel que l'on voit reçu et accueilli dans la société, ne serait plus ; ou, retiré dans un désert, il y cacherait sa honte et sa mauvaise foi. L'impudence et l'effronterie dominant entièrement les jeunes hommes, surtout quand ils ne risquent rien. Le motif de leur conduite avec les femmes n'a pas besoin



d'autre éclaircissement : mais je ne vois pas encore le fondement du mépris intérieur que je remarque pour elles, presque dans tous les esprits ; je ferai mes efforts pour le découvrir ; mon propre intérêt m'y engage. O mon cher Aza ! quelle serait ma douleur, si à ton arrivée on te parlait de moi comme j'entends parler des autres !

---

LETTRE XXXIV. — Zilia continue ses réflexions sur les mœurs de la Nation Française.

IL m'a fallu beaucoup de temps, mon cher Aza, pour approfondir la cause du mépris que l'on a presque généralement ici pour les femmes. Enfin je crois l'avoir découvert dans le peu de rapport qu'il y a entre ce qu'elles sont, et ce que l'on s'imagine qu'elles doivent être. On voudrait, comme ailleurs, qu'elles eussent du mérite et de la vertu. Mais il faudrait que la Nature les fît ainsi ; car l'éducation qu'on leur donne est si opposée à la fin qu'on se propose, qu'elle me paraît être le chef-d'œuvre de l'inconséquence française.



On sait au Pérou , mon cher Aza , que pour préparer les humains à la pratique des vertus , il faut leur inspirer dès l'enfance un courage et une certaine fermeté d'ame qui leur forme un caractère décidé : on l'ignore en France. Dans le premier âge , les enfans ne paraissent destinés qu'au divertissement des parens et de ceux qui les gouvernent. Il semble que l'on veuille tirer un honteux avantage de leur incapacité à découvrir la vérité. On les trompe sur ce qu'ils ne voient pas. On leur donne des idées fausses de ce qui se présente à leurs sens , et l'on rit inhumainement de leurs erreurs : on augmente leur sensibilité et leur faiblesse naturelle par une puérile compassion pour les petits accidens qui leur arrivent : on oublie qu'ils doivent être des hommes.

Je ne sais quelles sont les suites de l'éducation qu'un père donne à son fils : je ne m'en suis pas informée. Mais je sais que du moment que les filles commencent à être capables de recevoir des instructions , on les enferme dans une maison religieuse , pour leur apprendre à vivre dans le monde. Que l'on confie le soin d'éclairer leur esprit à des

personnes auxquelles on ferait peut-être un crime d'en avoir, et qui sont incapables de leur former le cœur qu'elles ne connaissent pas.

Les principes de la religion, si propres à servir de germe à toutes les vertus, ne sont appris que superficiellement et par mémoire. Les devoirs à l'égard de la divinité ne sont pas inspirés avec plus de méthode. Ils consistent dans de petites cérémonies d'un culte extérieur, exigées avec tant de sévérité, pratiquées avec tant d'ennui, que c'est le premier joug dont on se défait en entrant dans le monde, et si l'on en conserve encore quelques usages, à la manière dont on s'en acquitte, on croirait volontiers que ce n'est qu'une espèce de politesse que l'on rend par habitude à la divinité.

D'ailleurs rien ne remplace les premiers fondemens d'une éducation mal dirigée. On ne connaît presque point en France le respect pour soi-même, dont on prend tant de soin de remplir le cœur de nos jeunes vierges. Ce sentiment généreux qui nous rend le juge le plus sévère de nos actions et de nos pensées, qui devient un principe sûr quand il est bien

senti, n'est ici d'aucune ressource pour les femmes. Au peu de soin que l'on prend de leur ame, on serait tenté de croire que les Français sont dans l'erreur de certains peuples barbares qui leur en refusent une.

Régler les mouvemens du corps, arranger ceux du visage, composer l'extérieur, sont les points essentiels de l'éducation. C'est sur les attitudes plus ou moins gênantes de leurs filles que les parens se glorifient de les avoir bien élevées. Ils leur recommandent de se pénétrer de confusion pour une faute commise contre la bonne grâce : ils ne leur disent pas que la contenance honnête, n'est qu'une hypocrisie, si elle n'est l'effet de l'honnêteté de l'ame. On excite sans cesse en elles ce méprisable amour-propre, qui n'a d'effet que sur les agrémens extérieurs. On ne leur fait pas connaître celui qui forme le mérite, et qui n'est satisfait que par l'estime. On borne la seule idée qu'on leur donne de l'honneur à n'avoir point d'amans ; en leur présentant sans cesse la certitude de plaire pour la récompense de la gêne et de la contrainte qu'on leur impose ; et le temps le plus précieux pour former l'esprit est employé à acquérir

des talens imparfaits, dont on fait peu d'usage dans la jeunesse, et qui deviennent ridicules dans un âge plus avancé.

Mais ce n'est pas tout, mon cher Aza, l'inconséquence des Français n'a point de bornes. Avec de tels principes, ils attendent de leurs femmes la pratique des vertus qu'ils ne leur font pas connaître; ils ne leur donnent pas même une idée juste des termes qui les désignent. Je tire tous les jours plus d'éclaircissemens qu'il ne m'en faut là - dessus, dans les entretiens que j'ai avec de jeunes personnes, dont l'ignorance ne me cause pas moins d'étonnement que tout ce que j'ai vu jusqu'ici.

Si je leur parle de sentimens, elles se défendent d'en avoir, parce qu'elles ne connaissent que celui de l'amour. Elles n'entendent par le mot de bonté, que la compassion naturelle que l'on éprouve à la vue d'un être souffrant: et j'ai même remarqué qu'elles en sont plus affectées pour des animaux que pour des humains; mais cette bonté tendre, réfléchie, qui fait faire le bien avec noblesse et discernement, qui porte à l'indulgence et à l'humanité, leur est totalement inconnue.

Elles croient avoir rempli toute l'étendue des devoirs de la discrétion , en ne révélant qu'à quelques amies les secrets frivoles qu'elles ont surpris ou qu'on leur a confiés. Mais elles n'ont aucune idée de cette discrétion circonspecte , délicate et nécessaire pour n'être point à charge , pour ne blesser personne, et pour maintenir la paix dans la société.

Si j'essaie de leur expliquer ce que j'entends par la modération , sans laquelle les vertus mêmes sont presque des vices : si je parle de l'honnêteté des mœurs , de l'équité à l'égard des inférieurs , si peu pratiquée en France ; et de la fermeté à mépriser et à fuir les vicioux de qualité , je remarque , à leur embarras , qu'elles me soupçonnent de parler la langue péruvienne , et que la seule politesse les engage à feindre de m'entendre.

Elles ne sont pas mieux instruites sur la connaissance du monde , des hommes et de la société. Elles ignorent jusqu'à l'usage de leur langue naturelle ; il est rare qu'elles la parlent correctement , et je ne m'aperçois pas , sans une extrême surprise , que je suis plus savante qu'elles à cet égard.

C'est dans cette ignorance que l'on marie

les filles à peine sorties de l'enfance. Dès lors il semble, au peu d'intérêt que les parens prennent à leur conduite, qu'elles ne leur appartiennent plus. La plupart des maris ne s'en occupent pas davantage. Il serait encore temps de réparer les défauts de la première éducation ; on n'en prend pas la peine.

Une jeune femme libre dans son appartement, y reçoit sans contrainte les compagnies qui lui plaisent. Ses occupations sont ordinairement puériles , toujours inutiles, et peut-être au-dessous de l'oisiveté. On entretient son esprit tout au moins de frivolités malignes ou insipides, plus propres à la rendre méprisable que la stupidité même. Sans confiance en elle, son mari ne cherche point à la former au soin de ses affaires , de sa famille et de sa maison. Elle ne participe au tout de ce petit univers que par la représentation. C'est une figure d'ornement, pour amuser les curieux ; aussi pour peu que l'humour impérieuse se joigne au goût de la dissipation , elle donne dans tous les travers , passe rapidement de l'indépendance à la licence , et bientôt elle arrache le mépris et l'indignation des hommes , malgré leur pen-



chant et leur intérêt à tolérer les vices de la jeunesse en faveur de ses agrémens.

Quoique je te dise la vérité avec toute la sincérité de mon cœur, mon cher Aza, garde-toi bien de croire qu'il n'y ait point ici de femmes de mérite. Il en est d'assez heureusement nées pour se donner à elles-mêmes ce que l'éducation leur refuse. L'attachement à leurs devoirs, la décence de leurs mœurs et les agrémens honnêtes de leur esprit, attirent sur elles l'estime de tout le monde. Mais le nombre de celles-là est si borné, en comparaison de la multitude, qu'elles sont connues et révérees par leur propre nom. Ne crois pas non plus que le dérangement de la conduite des autres vienne de leur mauvais naturel. En général, il me semble que les femmes naissent ici, bien plus communément que chez nous avec toutes les dispositions nécessaires pour égaler les hommes en mérite et en vertu. Mais comme s'ils en convenaient au fond de leur cœur, et que leur orgueil ne pût supporter cette égalité, ils contribuent en toute manière à les rendre méprisables, soit en manquant de considération pour les leurs, soit en séduisant celles des autres.



Quand tu sauras qu'ici l'autorité est entièrement du côté des hommes, tu ne douteras pas, mon cher Aza, qu'ils ne soient responsables de tous les désordres de la société. Ceux qui, par une lâche indifférence, laissent suivre à leurs femmes le goût qui les perd, sans être les plus coupables, ne sont pas les moins dignes d'être méprisés ; mais on ne fait pas assez d'attention à ceux qui, par l'exemple d'une conduite vicieuse et indécente, entraînent leurs femmes dans le dérèglement, ou par dépit ou par vengeance.

Et en effet, mon cher Aza, comment ne seraient-elles par révoltées contre l'injustice des lois qui tolèrent l'impunité des hommes, poussée au même excès que leur autorité. Un mari, sans craindre aucune punition, peut avoir pour sa femme les manières les plus rebutantes ; il peut dissiper en prodigalités, aussi criminelles qu'excessives, non-seulement son bien, celui des enfans, mais même celui de la victime qu'il fait gémir presque dans l'indigence, par une avarice pour les dépenses honnêtes, qui s'allie très-communément ici avec la prodigalité. Il est autorisé à punir rigoureusement l'apparence d'une

légère infidélité, en se livrant sans honte à toutes celles que le libertinage lui suggère. Enfin, mon cher Aza, il semble qu'en France les liens du mariage ne soient réciproques qu'au moment de la célébration, et que dans la suite les femmes seules y doivent être assujetties.

Je pense et je sens que ce serait les honorer beaucoup que de les croire capables de conserver de l'amour pour leur mari, malgré l'indifférence et les dégoûts dont la plupart sont accablées. Mais qui peut résister au mépris !

Le premier sentiment que la nature a mis en nous, est le plaisir d'être, et nous le sentons plus vivement et par degrés à mesure que nous nous apercevons du cas que l'on fait de nous.

Le bonheur machinal du premier âge est d'être aimé de ses parens, et accueilli des étrangers. Celui du reste de la vie est de sentir l'importance de notre être, à proportion qu'il devient nécessaire au bonheur d'un autre. C'est toi, mon cher Aza, c'est ton amour extrême, c'est la franchise de nos cœurs, la sincérité de nos sentimens, qui m'ont dévoilé

les secrets de la nature et ceux de l'amour. L'amitié, ce sage et doux lien, devrait peut-être remplir tous nos vœux ; mais elle partage sans crime et sans scrupule son affection entre plusieurs objets ; l'amour qui donne et qui exige une préférence exclusive, nous présente une idée si haute, si satisfaisante de notre être, qu'elle seule peut contenter l'avidité ambition de primauté qui naît avec nous, qui se manifeste dans tous les âges, dans tous les temps, dans tous les états, et le goût naturel pour la propriété achève de déterminer notre penchant à l'amour.

Si la possession d'un meuble, d'un bijou, d'une terre, est un des sentimens les plus agréables que nous éprouvions, quel doit être celui qui nous assure la possession d'un cœur, d'une ame, d'un être libre, indépendant, et qui se donne volontairement en échange du plaisir de posséder en nous les mêmes avantages !

S'il est donc vrai, mon cher Aza, que le desir dominant de nos cœurs soit celui d'être honoré en général, et chéri de quelqu'un en particulier, conçois-tu par quelle inconséquence les Français peuvent espérer qu'une

jeune femme accablée de l'indifférence offensante de son mari, ne cherche pas à se soustraire à l'espèce d'anéantissement qu'on lui présente sous toutes sortes de formes ? Imagine-tu qu'on puisse lui proposer de ne tenir à rien dans l'âge où les prétentions vont toujours au-delà du mérite ? Pourrais-tu comprendre sur quel fondement on exige d'elle la pratique des vertus dont les hommes se dispensent, en leur refusant les lumières et les principes nécessaires pour les pratiquer. Mais ce qui se conçoit encore moins, c'est que les parens et les maris se plaignent réciproquement du mépris que l'on a pour leurs femmes et leurs filles, et qu'ils en perpétuent la cause de race en race avec l'ignorance, l'incapacité et la mauvaise éducation.

O mon cher Aza, que les vices brillans d'une nation, d'ailleurs si séduisante, ne nous dégoûtent point de la naïve simplicité de nos mœurs ! N'oublions jamais, toi, l'obligation où tu es d'être mon exemple, mon guide et mon soutien dans le sentier de la vertu ; et moi, celle où je suis de conserver ton estime et ton amour, en imitant mon modèle.

---

LETTRE XXXV. — Déterville , avec une partie des richesses de Zilia , lui fait l'acquisition d'une terre , où , sans l'avoir prévenue , il lui donne une fête agréable.

Nos visites et nos fatigues , mon cher Aza , ne pouvaient se terminer plus agréablement. Quelle journée délicieuse j'ai passé hier ! combien les nouvelles obligations que j'ai à Déterville et à sa sœur me sont agréables ! mais combien elles me seront chères , quand je pourrai les partager avec toi !

Après deux jours de repos , nous partîmes hier matin de Paris , Céline , son frère , son mari et moi , pour aller , disait-elle , rendre une visite à la meilleure de ses amies. Le voyage ne fut pas long ; nous arrivâmes de très-bonne heure à une maison de campagne , dont la situation et les approches me parurent admirables ; mais ce qui m'étonna , en y entrant , fut d'en trouver toutes les portes ouvertes , et de n'y rencontrer personne.

Cette maison , trop belle pour être abandonnée , trop petite pour cacher le monde

qui aurait dû l'habiter, me paraissait un enchantement. Cette pensée me divertit ; je demandai à Céline si nous étions chez une de ces fées dont elle m'avait fait lire les histoires, où la maîtresse du logis était invisible, ainsi que les domestiques.

Vous la verrez, me répondit-elle ; mais, comme des affaires importantes l'appellent ailleurs pour toute la journée, elle m'a chargée de vous engager à faire les honneurs de chez elle pendant son absence. Mais avant toutes choses, ajouta-t-elle, il faut que vous signiez le consentement que vous donnez, sans doute, à cette proposition. Ah ! volontiers, dis-je, en me prêtant à la plaisanterie.

Je n'eus pas plutôt prononcé ces paroles, que je vis entrer un homme vêtu de noir, qui tenait une écritoire et du papier, déjà écrit ; il me le présenta, et j'y plaçai mon nom où l'on voulut.

Dans l'instant même, parut un autre homme d'assez bonne mine, qui nous invita, selon la coutume, de passer avec lui dans l'endroit où l'on mange. Nous y trouvâmes une table servie avec autant de propreté que de magnificence : à peine étions-nous assis,



qu'une musique charmante se fit entendre dans la chambre voisine ; rien ne manquait de tout ce qui peut rendre un repas agréable. Détéville même semblait avoir oublié son chagrin pour nous exciter à la joie : il me parlait en mille manières de ses sentimens pour moi , mais toujours d'un ton flatteur , sans plainte ni reproche.

Le jour était serein ; d'un commun accord nous résolûmes de nous promener en sortant de table. Nous trouvâmes les jardins beaucoup plus étendus que la maison ne semblait le promettre. L'art et la symétrie ne s'y faisaient admirer que pour rendre plus touchans les charmes de la simple Nature.

Nous bornâmes notre course dans un bois qui termine ce beau jardin ; assis tous quatre sur un gazon délicieux , nous vîmes venir à nous d'un côté une troupe de paysans vêtus proprement à leur manière , précédés de quelques instrumens de musique , et de l'autre une troupe de jeunes filles vêtues de blanc , la tête ornée de fleurs champêtres , qui chantaient d'une façon rustique , mais mélodieuse , des chansons où j'entendis avec



surprise que mon nom était souvent répété.

Mon étonnement fut bien plus fort , lorsque les deux troupes nous ayant joints , je vis l'homme le plus apparent , quitter la sienne , mettre un genou en terre , et me présenter dans un grand bassin plusieurs clefs avec un compliment , que mon trouble m'empêcha de bien entendre ; je compris seulement , qu'étant le chef des villageois de la contrée , il venait me rendre hommage en qualité de leur souveraine , et me présenter les clefs de la maison , dont j'étais aussi la maîtresse.

Dès qu'il eut fini sa harangue , il se leva pour faire place à la plus jolie d'entre les jeunes filles. Elle vint me présenter une gerbe de fleurs , ornée de rubans qu'elle accompagna aussi d'un petit discours à ma louange , dont elle s'acquitta de bonne grâce.

J'étais trop confuse , mon cher Aza , pour répondre à des éloges que je méritais si peu. D'ailleurs tout ce qui se passait avait un ton si approchant de celui de la vérité , que , dans bien des momens , je ne pouvais me

défendre de croire ce que néanmoins je trouvais incroyable. Cette pensée en produisit une infinité d'autres : mon esprit était tellement occupé, qu'il me fut impossible de proférer une parole : si ma confusion était divertissante pour la compagnie, elle était si embarrassante pour moi, que Détéville en fut touché. Il fit un signe à sa sœur ; elle se leva, après avoir donné quelques pièces d'or aux paysans et aux jeunes filles, en leur disant que c'étaient les prémices de mes bontés pour eux : elle me proposa de faire un tour de promenade dans le bois ; je la suivis avec plaisir, comptant bien lui faire des reproches de l'embarras où elle m'avait mise ; mais je n'en eus pas le temps. A peine avions-nous fait quelques pas, qu'elle s'arrêta, et me regardant avec une mine riante : Avouez, Zilia, me dit-elle, que vous êtes bien fâchée contre nous, et que vous le serez bien davantage si je vous dis qu'il est très-vrai que cette terre et cette maison vous appartiennent.

A moi ! m'écriai-je. Ah ! Céline, est-ce là ce que vous m'aviez promis ? Vous poussez trop loin l'outrage ou la plaisanterie. Atten-

dez, me dit-elle plus sérieusement : si mon frère avait disposé de quelque partie de vos trésors pour en faire l'acquisition, et qu'au lieu des ennuyeuses formalités dont il s'est chargé, il ne vous eût réservé que la surprise, nous haïriez-vous bien fort ? Ne pourriez-vous nous pardonner de vous avoir procuré, à tout événement, une demeure telle que vous avez paru l'aimer, et de vous avoir assuré une vie indépendante ? Vous avez signé ce matin l'acte authentique qui vous met en possession de l'une et l'autre. Grondez-nous à présent tant qu'il vous plaira, ajouta-t-elle en riant, si rien de tout cela ne vous est agréable.

Ah ! mon aimable amie, m'écriai-je en me jetant dans ses bras, je sens trop vivement des soins si généreux pour vous exprimer ma reconnaissance. Il ne me fut possible de prononcer que ce peu de mots : j'avais senti d'abord l'importance d'un tel service. Touchée, attendrie, transportée de joie en pensant au plaisir que j'aurais à te consacrer cette charmante demeure, la multitude de mes sentimens en étouffait l'expression. Je faisais à Céline des caresses qu'elle

me rendait avec la même tendresse ; et , après m'avoir donné le temps de me remettre , nous allâmes retrouver son frère et son mari.

Un nouveau trouble me saisit en abordant Déterville , et jeta un nouvel embarras dans mes expressions. Je lui tendis la main , il la baisa sans proférer une parole , et se détourna pour cacher des larmes qu'il ne put retenir , et que je pris pour des signes de la satisfaction qu'il avait de me voir si contente : j'en fus attendrie jusqu'à en verser aussi quelques-unes. Le mari de Céline , moins intéressé que nous à ce qui se passait , remit bientôt la conversation sur le ton de la plaisanterie ; il me fit des complimens sur ma nouvelle dignité , et nous engagea à retourner à la maison pour en examiner , disait-il , les défauts , et faire voir à Déterville que son goût n'était pas aussi sûr qu'il s'en flattait.

Te l'avouerai-je , mon cher Aza , tout ce qui s'offrit à mon passage me parut prendre une forme nouvelle ; les fleurs me semblaient plus belles , les arbres plus verts , la symétrie des jardins mieux ordonnée. Je trouvais la maison plus riante , les meubles plus ri-

ches , les moindres bagatelles m'étaient devenues intéressantes.

Je parcourus les appartemens dans une ivresse de joie qui ne me permettait pas de rien examiner : le seul endroit où je m'arrêtai , fut dans une assez grande chambre entourée d'un grillage d'or , légèrement travaillé , qui renfermait une infinité de livres de toutes couleurs , de toutes formes , et d'une propreté admirable ; j'étais dans un tel enchantement , que je croyais ne pouvoir les quitter sans les avoir tous lus. Céline m'en arracha , en me faisant souvenir d'une clef d'or que Déterville m'avait remise. Je m'en servis pour ouvrir précipitamment une porte que l'on me montra , et je restai immobile à la vue des magnificences qu'elle renfermait.

C'était un cabinet tout brillant de glaces et de peintures ; les lambris à fond vert , ornés de figures extrêmement bien dessinées , imitaient une partie des jeux et des cérémonies de la ville du Soleil , telles à peu près que je les avais dépeintes à Déterville.

On y voyait nos vierges représentées en mille endroits , avec le même habillement

que je portais en arrivant en France ; on disait même qu'elles me ressemblaient.

Les ornemens du temple que j'avais laissés dans la maison religieuse , soutenus par des pyramides dorées , ornaient tous les coins de ce magnifique cabinet. La figure du Soleil , suspendue au milieu d'un plafond peint des plus belles couleurs du ciel , achevait , par son éclat , d'embellir cette charmante solitudo ; et des meubles commodes , assortis aux peintures , la rendaient délicieuse.

Déterville profitant du silence où me retenaient ma surprise , ma joie et mon admiration , me dit , en s'approchant de moi : Vous pourrez vous apercevoir , belle Zilia , que la chaise d'or ne se trouve point dans ce nouveau temple du Soleil ; un pouvoir magique l'a transformée en maison , en jardin , en terres. Si je n'ai pas employé ma propre science à cette métamorphose , ce n'a pas été sans regret ; mais il a fallu respecter votre délicatesse. Voici , me dit-il , en ouvrant une petite armoire pratiquée adroitement dans le mur , voici les débris de l'opération magique. En même temps , il me fit voir une



cassette remplie de pièces d'or à l'usage de France. Ceci, vous le savez, continua-t-il, ce n'est pas ce qui est le moins nécessaire parmi nous : j'ai cru devoir vous en conserver une petite provision.

Je commençais à lui témoigner ma vive reconnaissance, et l'admiration que me causaient des soins si prévenans, quand Céline m'interrompit et m'entraîna dans une chambre à côté du merveilleux cabinet. Je veux aussi, me dit-elle, vous faire voir la puissance de mon art. On ouvrit de grandes armoires remplies d'étoffes admirables, de linge, d'ajustemens, enfin de tout ce qui est à l'usage des femmes, avec une telle abondance, que je ne pus m'empêcher d'en rire, et de demander à Céline combien d'années elle voulait que je vécusse pour employer tant de belle choses. Autant que nous en vivrons, mon frère et moi, me répondit-elle : et moi, repris-je, je désire que vous viviez l'un et l'autre autant que je vous aimerai, et vous ne mourrez pas les premiers.

En achevant ces mots, nous retournâmes dans le temple du Soleil : c'est ainsi qu'ils nommèrent le merveilleux cabinet. J'eus enfin



la liberté de parler; j'exprimai, comme je le sentais, les sentimens dont j'étais pénétrée. Quelle bonté! que de vertus dans les procédés du frère et de la sœur!

Nous passâmes le reste du jour dans les délices de la confiance et de l'amitié; je leur fis les honneurs du souper encore plus gaîment que je n'avais fait ceux du dîner. J'ordonnais librement à des domestiques que je savais être à moi, je badinais sur mon autorité et mon opulence; je fis tout ce qui dépendait de moi pour rendre agréables à mes bienfaiteurs leurs propres bienfaits.

Je crus cependant m'apercevoir qu'à mesure que le temps s'écoulait, Déterville retombait dans sa mélancolie, et même qu'il échappait de temps en temps des larmes à Céline; mais l'un et l'autre reprenaient si promptement un air serein, que je crus m'être trompée.

Je fis mes efforts pour les engager à jouir quelques jours avec moi du bonheur qu'ils me procuraient; je ne pus l'obtenir. Nous sommes revenus cette nuit, en nous promettant de retourner incessamment dans mon palais enchanté.

O mon cher Aza , quelle sera ma félicité , quand je pourrai l'habiter avec toi !

---

LETTRE XXXVI. — Transports de Zilia à la nouvelle de la prochaine arrivée d'Aza.

LA tristesse de Déterville et de sa sœur , mon cher Aza , n'a fait qu'augmenter depuis notre retour de mon palais enchanté : ils me sont trop chers l'un et l'autre pour ne m'être pas empressée à leur en demander le motif ; mais voyant qu'ils s'obstinaient à me le taire , je n'ai plus douté que quelque nouveau malheur n'ait traversé ton voyage , et bientôt mon inquiétude a surpassé leur chagrin. Je n'en ai pas dissimulé la cause , et mes amis ne l'ont pas laissé durer long-temps.

Déterville m'a avoué qu'il avait résolu de me cacher le jour de ton arrivée , afin de me surprendre , mais que mon inquiétude lui faisait abandonner son dessein. En effet , il m'a montré une lettre du guide qu'il t'a fait donner ; et par le calcul du temps et du lieu où elle a été écrite , il m'a fait comprendre

que tu peux être ici aujourd'hui , demain , dans ce moment même ; enfin , qu'il n'y a plus de temps à mesurer jusqu'à celui qui comblera tous mes vœux.

Cette première confidence faite , Déterville n'a plus hésité de me dire tout le reste de ses arrangemens. Il m'a fait voir l'appartement qu'il te destine : tu logeras ici , jusqu'à ce qu'unis ensemble , la décence nous permette d'habiter mon délicieux château. Je ne te perdrai plus de vue , rien ne nous séparera ; Déterville a pourvu à tout , et m'a convaincue , plus que jamais , de l'excès de sa générosité.

Après cet éclaircissement , je ne cherche plus d'autre cause à la tristesse qui le dévore , que ta prochaine arrivée. Je le plains , je compatis à sa douleur ; je lui souhaite un bonheur qui ne dépende point de mes sentimens , et qui soit une digne récompense de sa vertu.

Je dissimule même une partie des transports de ma joie pour ne pas irriter sa peine , c'est tout ce que je puis faire ; mais je suis trop occupée de mon bonheur pour le renfermer entièrement : ainsi , quoique je te

croie fort près de moi, que je tressaille au moindre bruit, que j'interrompe ma lettre presque à chaque mot pour courir à la fenêtre, je ne laisse pas de continuer à l'écrire, il faut ce soulagement au transport de mon cœur. Tu es près de moi, il est vrai ; mais ton absence en est-elle moins réelle que si les mers nous séparaient encore ! Je ne te vois point, tu ne peux m'entendre : pourquoi cesserai-je de m'entretenir avec toi de la seule façon dont je puis le faire ? Encore un moment, et jete verrai, mais ce moment n'existe point. Eh ! puis-je mieux employer ce qui me reste de ton absence, qu'en te peignant la vivacité de ma tendresse ? Hélas ! tu l'as vue toujours gémissante. Que ce temps est loin de moi ! Avec quel transport il sera effacé de mon souvenir ! Aza, cher Aza ! que ce nom est doux ! Bientôt je ne t'appellerai plus en vain ; tu m'entendras, tu voleras à ma voix : les plus tendres expressions de mon cœur seront la récompense de ton empressement....

---

## LETTRE XXXVII.

AU CHEVALIER DÉTERVILLE,  
A MALTE.

Arrivée d'Aza. — Reproches de Zilia à Déterville, qui s'est retiré à Malte. — Ses soupçons fondés sur le froid de l'abord de son amant.

Avez-vous pu, Monsieur, prévoir sans remords le chagrin mortel que vous deviez joindre au bonheur que vous me prépariez ! Comment avez-vous eu la cruauté de faire précéder votre départ par des circonstances si agréables, par des motifs de reconnaissance si pressans, à moins que ce ne fût pour me rendre plus sensible à votre désespoir et à votre absence ? Comblée, il y a deux jours, des douceurs de l'amitié, j'en éprouve aujourd'hui les peines les plus amères.

Céline, tout affligée qu'elle est, n'a que trop bien exécuté vos ordres. Elle m'a présenté à Aza d'une main, et de l'autre votre cruelle lettre. Au comble de mes vœux, la

douleur s'est fait sentir dans mon ame ; en retrouvant l'objet de ma tendresse, je n'ai point oublié que je perdais celui de tous mes autres sentimens. Ah ! Déterville , que pour cette fois votre bonté est inhumaine ! Mais n'espérez pas exécuter jusqu'à la fin vos injustes résolutions. Non , la mer ne vous séparera pas à jamais de tout ce qui vous est cher ; vous entendrez prononcer mon nom , vous recevrez mes lettres , vous écouterez mes prières ; le sang et l'amitié reprendront leurs droits sur votre cœur ; vous vous rendrez à une famille envers laquelle je suis responsable de votre perte.

Quoi ! pour récompense de tant de bienfaits , j'empoisonnerais vos jours et ceux de votre sœur ! je romprais une si tendre union ! je porterais le désespoir dans vos cœurs , même en jouissant encore des effets de vos bontés ! Non , ne le croyez pas : je ne me vois qu'avec horreur dans une maison que je remplis de deuil ; je reconnais vos soins au bon traitement que je reçois de Céline , au moment même où je lui pardonnerais de me haïr ; mais , quels qu'ils soient , j'y renonce , et je m'éloigne pour jamais des lieux que je

ne puis souffrir, si vous n'y revenez. Mais que vous êtes aveugle, Déterville ! Quelle erreur vous entraîne dans un dessein si contraire à vos vues ? Vous vouliez me rendre heureuse, vous ne me rendez que coupable ; vous vouliez sécher mes larmes, vous les faites couler, et vous perdez par votre éloignement le fruit de votre sacrifice.

Hélas ! peut-être n'auriez-vous trouvé que trop de douceur dans cette entrevue, que vous avez crue si redoutable pour vous ? Cet Aza, l'objet de tant d'amour, n'est plus le même Aza que je vous ai peint avec des couleurs si tendres. Le froid de son abord, l'éloge des Espagnols, dont cent fois il a interrompu les doux épanchemens de mon ame, l'indifférence offensante avec laquelle il se propose de ne faire en France qu'un séjour de peu de durée, la curiosité qui l'entraîne loin de moi en ce moment même, tout me fait craindre des maux dont mon cœur frémit. Ah ! Déterville ! peut-être ne serez-vous pas long-temps le plus malheureux.

Si la pitié de vous-même ne peut rien sur vous, que les devoirs de l'amitié vous ramènent ; elle est le seul asile de l'amour infor-



tuné. Si les maux que je redoute allaient m'accabler, quels reproches n'auriez-vous pas à vous faire ? Si vous m'abandonnez, où trouverai-je des cœurs sensibles à mes peines ? La générosité, jusqu'ici la plus forte de vos passions, céderait-elle enfin à l'amour mécontent ? Non, je ne puis le croire ; cette faiblesse serait indigne de vous ; vous êtes incapable de vous y livrer : mais venez m'en convaincre, si vous aimez votre gloire et mon repos.

---

## LETTRE XXXVIII.

AU CHEVALIER DÉTERVILLE,

A MALTE.

Aza infidèle. — Comment et par quel motif. — Désespoir de Zilia.

Si vous n'étiez la plus noble des créatures, Monsieur, je serais la plus humiliée ; si vous n'aviez l'ame la plus humaine, le cœur le plus compatissant, serait-ce à vous que je

ferais l'aveu de ma honte et de mon désespoir ! Mais , hélas ! que me reste-t-il à craindre ? qu'ai-je à ménager ? Tout est perdu pour moi.

Ce n'est plus la perte de ma liberté , de mon rang , de ma patrie , que je regrette ; ce ne sont plus les inquiétudes d'une tendresse innocente qui m'arrachent des pleurs ; c'est la bonne foi violée , c'est l'amour méprisé qui déchire mon ame. Aza est infidèle.

Aza infidèle ! Que ces funestes mots ont de pouvoir sur mon ame.... mon sang se glace.... un torrent de larmes....

J'appris des Espagnols à connaître les malheurs ; mais le dernier de leurs coups est le plus sensible : ce sont eux qui m'enlèvent le cœur d'Aza ; c'est leur cruelle religion qui autorise le crime qu'il commet ; elle approuve, elle ordonne l'infidélité , la perfidie , l'ingratitude ; mais elle défend l'amour de ses proches. Si j'étais étrangère , inconnue , Aza pourrait m'aimer ; unis par les liens du sang , il doit m'abandonner , m'ôter la vie sans honte , sans regret , sans remords.

Hélas ! toute bizarre qu'est cette religion , s'il n'avait fallu que l'embrasser pour retrou-

ver le bien qu'elle m'arrache, j'aurais soumis mon esprit à ses illusions. Dans l'amertume de mon ame, j'ai demandé d'être instruite ; mes pleurs n'ont point été écoutés. Je ne puis être admise dans une société si pure, sans abandonner le motif qui me détermine, sans renoncer à ma tendresse, c'est-à-dire, sans changer mon existence.

Je l'avoue, cette extrême sévérité me frappe autant qu'elle me révolte : je ne puis refuser une sorte de vénération à des lois qui, dans tout autre chose, me paraissent si pures et si sages ; mais est-il en mon pouvoir de les adopter ? et quand je les adopterais, quel avantage m'en reviendrait-il ? Aza ne m'aime plus : ah ! malheureuse !....

Le cruel Aza n'a conservé de la candeur de nos mœurs que le respect pour la vérité, dont il fait un si funeste usage. Séduit par les charmes d'une jeune Espagnole, prêt à s'unir à elle, il n'a consenti à venir en France que pour se dégager de la foi qu'il m'avait jurée ; que pour ne me laisser aucun doute sur ses sentimens ; que pour me rendre une liberté que je déteste ; que pour m'ôter la vie.

Où , c'est en vain qu'il me rend à moi-même ; mon cœur est à lui ; il y sera jusqu'à la mort.

Ma vie lui appartient : qu'il me la ravisse et qu'il m'aime.

Vous saviez mon malheur ; pourquoi ne me l'avez-vous éclairci qu'à demi ? Pourquoi ne me laissâtes-vous entrevoir que des soupçons qui me rendirent injuste à votre égard ? Et pourquoi vous en fais-je un crime ? Je ne vous aurais pas cru ; aveugle , prévenue , j'aurais été moi-même au-devant de ma funeste destinée , j'aurais conduit sa victime à ma rivale , je serais à présent.... O dieux , sauvez-moi cette horrible image....

Déterville , trop généreux ami , suis-je digne d'être écoutée ? Oubliez mon injustice ; plaignez une malheureuse dont l'estime pour vous est encore au-dessus de sa faiblesse pour un ingrat.

---





*Deveria del.*

*Frilley sc.*

**AZA QUITTE ZILIA.**

## LETTRE XXXIX.

AU CHEVALIER DÉTERVILLE,

A MALTE.

Aza quitte Zilia pour retourner en Espagne, et s'y marier.

PUISQUE vous vous plaignez de moi, Monsieur, vous ignorez l'état dont les cruels soins de Céline viennent de me tirer. Comment vous aurais-je écrit ? Je ne pensais plus. S'il m'était resté quelque sentiment, sans doute la confiance en vous en eût été un ; mais environnée des ombres de la mort, le sang glacé dans les veines, j'ai long-temps ignoré ma propre existence ; j'avais oublié jusqu'à mon malheur. Ah ! dieux ! pourquoi, en me rappelant à la vie, m'a-t-on rappelée à ce funeste souvenir.

Il est parti ! je ne le verrai plus ! il me fuit, il ne m'aime plus, il me l'a dit : tout est fini pour moi. Il prend une autre épouse, il m'abandonne, l'honneur l'y condamne. Eh



bien, cruel Aza, puisque le fantastique honneur de l'Europe a des charmes pour toi, que n'imitais-tu aussi l'art qui l'accompagne?

Heureuses Françaises, on vous trahit; mais vous jouissez long-temps d'une erreur qui ferait à présent tout mon bien. La dissimulation vous prépare au coup mortel qui me tue. Funeste sincérité de ma nation, vous pouvez donc cesser d'être une vertu. Courage, fermeté, vous êtes donc des crimes quand l'occasion le veut!

Tu m'a vue à tes pieds, barbare Aza; tu les as vus baignés de mes larmes, et ta fuite.... Momens horribles! pourquoi ton souvenir ne m'arrache-t-il pas la vie?

Si mon corps n'eût succombé sous l'effort de ma douleur, Aza ne triompherait pas de ma faiblesse.... Tu ne serais pas parti seul. Je te suivrais, ingrat; je te verrais, je mourrais du moins à tes yeux.

Déterville, quelle faiblesse fatale vous a éloigné de moi? Vous m'eussiez secourue; ce que n'a pu faire le désordre de mon désespoir, votre raison, capable de persuader, l'aurait obtenu; peut-être Aza serait encore ici. Mais, déjà arrivé en Espagne, au comble

de ses vœux.... Regrets inutiles, désespoir infructueux !.... Douleur, accable-moi.

Ne cherchez point, Monsieur, à surmonter les obstacles qui vous retiennent à Malte, pour revenir ici. Qu'y feriez-vous ? Fuyez une malheureuse qui ne sent plus les bontés que l'on a pour elle, qui s'en fait un supplice, qui ne veut que mourir.

---

LETTRE XL. — Zilia cherche dans la retraite la consolation à ses douleurs.

RASSUREZ-VOUS, trop généreux ami, je n'ai pas voulu vous écrire que mes jours ne fussent en sûreté, et que moins agitée, je ne puisse calmer vos inquiétudes. Je vis ; le destin le veut, je me soumets à ses lois.

Les soins de votre aimable sœur m'ont rendu la santé, quelque retour de raison l'ont soutenue. La certitude que mon malheur est sans remède, a fait le reste. Je sais qu'Aza est arrivé en Espagne, que son crime est consommé. Ma douleur n'est pas éteinte ; mais la cause n'est plus digne de mes regrets : s'il

en reste dans mon cœur, ils ne sont dus qu'aux peines que je vous ai causées, qu'à mes erreurs, qu'à l'égarement de ma raison.

Hélas ! à mesure qu'elle m'éclaire, je découvre son impuissance ; que peut-elle sur une ame désolée ? L'excès de la douleur nous rend la faiblesse de notre premier âge. Ainsi que dans l'enfance, les objets seuls ont du pouvoir sur nous ; il semble que la vue soit le seul de nos sens qui ait une communication intime avec notre ame. J'en ai fait une cruelle expérience.

En sortant de la longue et accablante léthargie où me plongea le départ d'Aza, le premier désir que m'inspira la Nature, fut de me retirer dans la solitude que je dois à votre prévoyante bonté : ce ne fut pas sans peine que j'obtins de Céline la permission de m'y faire conduire. J'y trouve des secours contre le désespoir que le monde et l'amitié même ne m'auraient jamais fournis. Dans la maison de votre sœur, ses discours consolans ne pouvaient prévaloir sur les objets qui me retraçaient sans cesse la perfidie d'Aza.

La porte par laquelle Céline l'amena dans

ma chambre, le jour de votre départ et de son arrivée; le siège sur lequel il s'assit; la place où il m'annonça mon malheur, où il me rendit mes lettres, jusqu'à son ombre effacée d'un lambris où je l'avais vu se former, tout faisait chaque jour de nouvelles plaies à mon cœur.

Ici, je ne vois rien qui ne me rappelle les idées agréables que j'y reçus à la première vue; je n'y retrouve que l'image de votre amitié et de celle de votre aimable sœur.

Si le souvenir d'Aza se présente à mon esprit, c'est sous le même aspect où je le voyais alors. Je crois y attendre son arrivée. Je me prête à cette illusion autant qu'elle m'est agréable; si elle me quitte, je prends des livres, je lis d'abord avec effort; insensiblement de nouvelles idées enveloppent l'affreuse vérité renfermée au fond de mon cœur, et donnent à la fin quelque relâche à ma tristesse.

L'avouerais-je? les douceurs de la liberté se présentent quelquefois à mon imagination, je les écoute; environnée d'objets agréables, leur propriété a des charmes que je m'efforce de goûter: de bonne foi avec moi-

même, je compte peu sur ma raison. Je me prête à mes faiblesses, je ne combats celles de mon cœur qu'en cédant à celles de mon esprit. Les maladies de l'ame ne souffrent pas les remèdes violens.

Peut-être la fastueuse décence de votre nation ne permet-elle pas à mon âge l'indépendance et la solitude où je vis; du moins, toutes les fois que Céline me vient voir, veut-elle me le persuader; mais elle ne m'a pas encore donné d'assez fortes raisons pour m'en convaincre : la véritable décence est dans mon cœur. Ce n'est point au simulacre de la vertu que je rends hommage, c'est à la vertu même. Je la prendrai toujours pour juge et pour guide de mes actions. Je lui consacre ma vie, et mon cœur à l'amitié. Hélas ! quand y règnera-t-elle sans partage et sans retour ?

---

## LETTRE XLI ET DERNIÈRE.

AU CHEVALIER DÉTERVILLE,

A PARIS.

Zilia témoigne à Déterville la constante résolution où elle est de n'avoir jamais pour lui d'autres sentimens que ceux de l'amitié.

JE reçois presque en même temps, Monsieur, la nouvelle de votre départ de Malte et celle de votre arrivée à Paris. Quelque plaisir que je me fasse de vous revoir, il ne peut surmonter le chagrin que me cause le billet que vous m'écrivez en arrivant.

Quoi ! Déterville ! après avoir pris sur vous de dissimuler vos sentimens dans toutes vos lettres, après m'avoir donné lieu d'espérer que je n'aurais plus à combattre une passion qui m'afflige, vous vous livrez plus que jamais à sa violence.

A quoi bon affecter une déférence pour moi que vous démentez au même instant ? Vous me demandez la permission de me voir,

vous m'assurez d'une soumission aveugle à mes volontés, et vous vous efforcez de me convaincre des sentimens qui y sont le plus opposés, qui m'offensent, enfin, que je n'approuverai jamais.

Mais puisqu'un faux espoir vous séduit, puisque vous abusez de ma confiance et de l'état de mon ame, il faut donc vous dire quelles sont mes résolutions, plus inébranlables que les vôtres.

C'est en vain que vous vous flatteriez de faire prendre à mon cœur de nouvelles chaînes. Ma bonne foi trahie ne dégage pas mes sermens ; plutôt au ciel qu'elle me fit oublier l'ingrat ! Mais , quand je l'oublierais , fidèle à moi-même , je ne serai point parjure. Le cruel Aza abandonne un bien qui lui fut cher , ses droits sur moi n'en sont pas moins sacrés : je puis guérir de ma passion , mais je n'en aurai jamais que pour lui ; tout ce que l'amitié inspire de sentimens est à vous : vous ne les partagerez avec personne ; je vous les dois , je vous les promets , j'y serai fidèle ; vous jouirez au même degré de ma confiance et de ma sincérité ; l'une et l'autre seront sans bornes. Tout ce que l'amour a développé



dans mon cœur de sentimens vifs et délicats tournera au profit de l'amitié. Je vous laisserai voir avec une égale franchise le regret de n'être point née en France, et mon penchant invincible pour Aza ; le désir que j'aurais de vous devoir l'avantage de penser, et mon éternelle reconnaissance pour celui qui me l'a procuré. Nous lirons dans nos ames : la confiance sait, aussi bien que l'amour, donner de la rapidité au temps. Il est mille moyens de rendre l'amitié intéressante et d'en chasser l'ennui.

Vous me donnerez quelque connaissance de vos sciences et de vos arts ; vous goûterez le plaisir de la supériorité ; je la reprendrai en développant dans votre cœur des vertus que vous n'y connaissez pas. Vous ornerez mon esprit de ce qui peut le rendre amusant, vous jouirez de votre ouvrage ; je tâcherai de vous rendre agréables les charmes naïfs de la simple amitié, et je me trouverai heureuse d'y réussir.

Céline, en nous partageant sa tendresse, répandra dans nos entretiens la gaité qui pourrait y manquer : que nous restera-t-il à désirer !

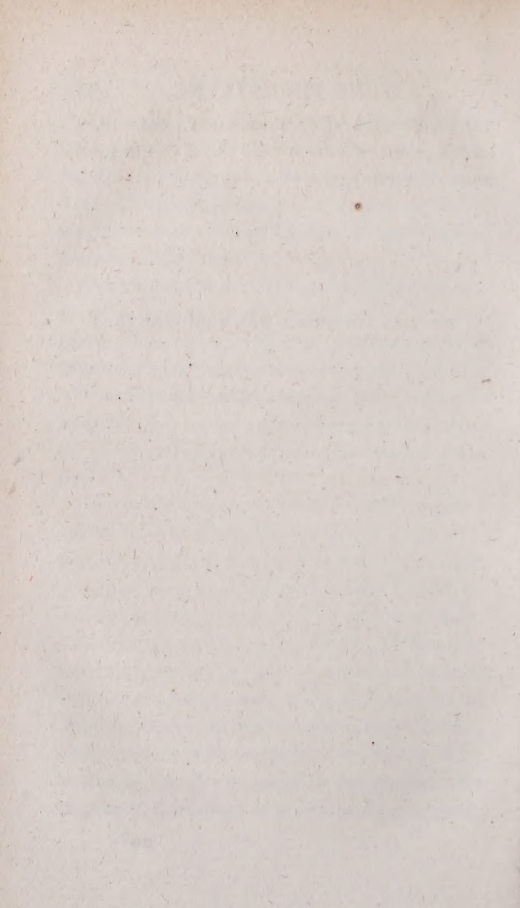
Vous craignez en vain que la solitude n'altère ma santé. Croyez-moi, Déterville, elle ne devient jamais dangereuse que par l'oisiveté. Toujours occupée, je saurai me faire des plaisirs nouveaux de tout ce que l'habitude rend insipide.

Sans approfondir les secrets de la Nature, le simple examen de ses merveilles n'est-il pas suffisant pour varier et renouveler sans cesse des occupations toujours agréables ? La vie suffit-elle pour acquérir une connaissance légère, mais intéressante de l'univers, de ce qui m'environne, de ma propre existence ?

Le plaisir d'être, ce plaisir oublié, ignoré même de tant d'aveugles humains ; cette pensée si douce, ce bonheur si pur, *je suis, je vis, j'existe*, pourrait seul rendre heureux, si l'on s'en souvenait, si l'on en jouissait, si l'on en connaissait le prix. Venez, Déterville, venez apprendre de moi à économiser les ressources de notre ame, et les bienfaits de la Nature. Renoncez aux sentimens tumultueux, destructeurs imperceptibles de notre être ; venez apprendre à connaître les plaisirs innocens et durables ; venez en jouir avec moi :

vous trouverez dans mon cœur, dans mon amitié, dans mes sentimens, tout ce qui peut vous dédommager de l'amour.

FIN DES LETTRES D'UNE PÉRUVIENNE.



---

# LETTRES

## D'AZA,

### OU D'UN PÉRUVIEN.

---

#### LETTRE PREMIÈRE. — A ZILIA.

Aza informe Zilia de l'espérance où il est de la revoir bientôt, et des efforts qu'il a opposés à la violence des Espagnols.

**Q**UE tes larmes se dissipent comme la rosée à la vue du Soleil ; que tes chaînes changées en fleurs tombent à tes pieds, et te peignent, par l'éclat de leurs couleurs, la vivacité de mon amour, plus ardent que l'astre divin qui l'a fait naître. Zilia, que tes craintes cessent, Aza respire encore ; c'est t'assurer qu'il t'aime toujours.

Nos tourmens vont finir : un moment for-

tuné va nous unir à jamais. O divine félicité !  
qui peut vous retarder encore ?

Les prédictions de Viracocha (a) ne sont point accomplies. Je suis encore sur le trône auguste de Mancocapac , et Zilia n'est point à mes côtés ! Je règne , et tu portes des fers !

Rassure-toi , tendre objet de mon ardeur ; le Soleil n'a que trop éprouvé notre amour , il va le couronner. Ces nœuds , faibles interprètes de nos sentimens , ces nœuds , dont je bénis l'usage , et dont j'envie le sort , te verront libre. Du fond de ton affreuse prison , tu voleras dans mes bras. Semblable à la colombe , qui , échappée aux serres du vautour , vient jouir de son bonheur auprès de sa fidèle compagne , je te verrai déposer dans mon cœur , encore ému de crainte , tes douleurs passées , ta tendresse et mon bonheur. Quelle joie , quels transports , de pouvoir effacer tes malheurs ! Tu verras à tes pieds ces barbares maîtres du tonnerre ; et les mains mêmes qui t'ont donné des fers , t'aideront à monter sur le trône.

(a) Inca qui avait prédit la destruction de l'empire par un peuple inconnu.

Pourquoi faut-il que le souvenir de mes malheurs vienne altérer un bonheur si pur ? Pourquoi faut-il que je te trace des maux qui ne sont plus ? N'est-ce point abuser des présens des dieux, que de n'en pas goûter tout le prix ? Ne point oublier son infortune, c'est presque la mériter. Et tu veux, ma chère Zilia, que j'ajoute à mes maux la honte de les avoir soufferts justement ! Je t'aime ; je puis te le dire, je vais te revoir. Quel nouvel éclaircissement puis-je te donner sur mon sort ? J'irais te peindre le passé, quand je ne puis t'exprimer les sentimens qui m'agitent en ce moment !... Mais que dis-je ? tu le veux, Zilia.

Rappelle-toi, si tu le peux sans mourir, ce jour affreux, ce jour dont l'allégresse fut l'aurore.

Le Soleil, plus brillant, répandait sur mon visage les mêmes rayons dont il éclairait le tien. Les transports de la joie, les flammes de l'amour enlevaient mon cœur. Mon ame était confondue dans la divinité même dont elle est émanée. Mes yeux étincelaient du feu qu'ils avaient pris dans les tiens, et brillaient de mille désirs. Retenu par la décence des



cérémonies, je marchais au temple, mon cœur y volait. Déjà je t'y voyais, plus belle que l'étoile du matin, plus vermeille que la rose nouvelle, accuser de lenteur nos Cucipatas, te plaindre à moi de l'obstacle qui nous séparait encore.... quand tout à coup, ô souvenir horrible ! la foudre gronde, éclate dans les airs. A ce bruit redoutable, tout tombe à mes côtés. Moi-même je me prosterne pour adorer Yalpor : je l'implore pour toi. Ses coups redoublent, se ralentissent ; ils cessent. Je me lève tremblant pour tes jours. Quelle horreur ! quel spectacle ! Enveloppé dans un nuage de soufre, environné de flammes et de sang, dans une affreuse obscurité, mes yeux n'aperçoivent que la mort, mes oreilles n'entendent que des cris, et mon cœur ne demande que toi : tout te peint à ce cœur éperdu. J'entends encore le coup qui t'a frappée. Je te vois pâle, défigurée, le sein souillé de sang et de poussière : un feu cruel te dévore.

Les nuages se dissipent, l'obscurité cesse. Le croiras-tu, Zilia ? ce n'était point Yalpor. Les dieux ne sont pas si cruels. Des barbares, usurpateurs de leur puissance, nous en

faisaient sentir tout le poids. A leur vue, je m'élançai au milieu d'eux. L'amour, les dieux qu'ils ont outragés, me prêtent leurs forces : ta vue les augmente. Je vole à toi, je renverse tout. Je suis près de t'atteindre, mais tu passes la porte sacrée. On t'entraîne, tu disparais ; la douleur me dévore, le désespoir m'arrache des pleurs. Furieux, je m'élançai ; on se jette sur moi. Les coups que j'ai portés ont détruit jusqu'à mes armes. Affaibli par l'excès de mes efforts, accablé par le nombre, je tombe sur les corps outragés de mes ancêtres (a). Là, mon sang et mes larmes se mêlent à leur ignominie, aux corps expirans de tes compagnes, aux guirlandes mêmes dont tu devais orner ma tête, et que tes mains avaient tissées. Un froid mortel s'empare de mes sens ; mes yeux troublés s'affaiblissent, se ferment. Je cesse de vivre, sans cesser de t'aimer.

Sans doute l'amour, l'espérance de te venger, ma chère Zilia, m'ont rendu à la vie. Je me suis trouvé dans mon palais, environné des

(a) Les Péruviens mettaient dans leur temple les corps embaumés de quelques-uns de leurs rois.

miens. La fureur a succédé à ma faiblesse : j'ai poussé des cris affreux ; les mains armées, j'ai excité ma garde à me venger. Périsse les impies ; ils ont violé nos plus sacrés asiles. Venez, armez-vous tous ; frappons, détruisons ces cruels. Rien ne pouvait calmer mes transports. Mais quand le Capa-Inca, mon père, averti de ma fureur, m'eut assuré que je te reverrais, que tes jours étaient en sûreté, que nous serions l'un à l'autre, quelle joie, quels nouveaux transports se sont emparés de mon ame ! O ma chère Zilia ! est-ce assez d'un cœur pour goûter tant de plaisir !

Une basse avidité pour un vil métal a seule conduit ces barbares dans ces lieux. Mon père a su leurs desseins, les a prévenus. Ils partiront enfin courbés sous le poids de ses dons, aussitôt qu'ils t'auront rendue à mes vœux. Ces peuples, que l'or arma contre nous, et qu'il rend nos amis, devenus moins féroces, font éclater à chaque instant leur reconnaissance et leur respect. Ils s'inclinent devant moi, ainsi que nos Cucipatas devant le Soleil. Se peut-il qu'un amas méprisable de matière puisse changer ainsi le

cœur de l'homme , et de barbares qu'ils étaient , les rendre les instrumens de ma félicité ! Était-ce à un métal , à des monstres , à retarder , à faire notre bonheur ?

Adorable Zilia ! lumière de mon ame ! que les mots dont tu te sers pour retracer le malheur qui nous a séparés , m'ont causé d'agitations ? Je t'ai suivie dans le danger. Ma fureur s'est renouvelée ; mais les assurances de ta tendresse , ainsi qu'un baume salulaire , ont adouci la plaie que tu touchais dans mon cœur. Non , Zilia , rien n'est égal au bonheur d'être aimé de toi. Tous mes sens en sont troublés. Mon impatience s'accroît ; elle me dévore. Je brûle , je meurs.

Viens me rendre la vie. Zilia ! Zilia ! que Lhuama (a) te prête ses ailes ; que l'éclair le plus vif te porte jusqu'à moi ; tandis que mon cœur , plus prompt que lui , vole au-devant de tes pas.

(a) Grand aigle du Pérou.

## LETTRE II. — A ZILIA.

Désespoir d'Aza, trompé par les promesses des Espagnols. — Il se flatte de venger Zilia.

Quoi ! Zilia (a), la terre n'est pas anéantie ! le Soleil nous éclaire encore, et le mensonge et la trahison sont dans son empire ! O Zilia ! toutes les vertus même sont bannies de mon cœur éperdu. Le désespoir et la fureur ont pris leur place.

Ces barbares Espagnols, trop hardis pour te donner des fers, mais trop lâches, trop inhumains pour les briser, ont osé me trahir. Malgré leurs promesses, tu ne m'es pas rendue.

Yalpor, qui te tient ? lance tes coups ? tourne contre ces perfides les traits dévorans qu'ils t'ont dérobés ; qu'une flamme empoisonnée, après mille tourmens, les réduise en poudre. Monstre cruel, dont le crime ne peut se laver que dans le sang du dernier de

(a) Cette lettre ne lui fut pas remise.

ta race (a) ; nation perfide , dont les villes rasées devraient être semées de pierres et arrosées de sang (b) , quelles horreurs joignez-vous à l'infamie du parjure !

Déjà de ses rayons sacrés le Soleil a éclairé deux fois ses enfans , et ma chère Zilia n'est pas rendue à mon impatience ! Ses yeux , dans lesquels je devrais fixer ma félicité , sont en ce moment inondés de pleurs ! c'est peut-être au travers des larmes les plus amères qu'ils laissent échapper ces traits de flammes qui embrasèrent mon cœur. Ces mêmes bras dans lesquels les dieux devaient couronner l'amour le plus ardent , sont peut-être accablés encore sous le poids d'indignes fers. O douleur funeste ! ô mortelle pensée !

Tremblez , vils humains ! le Soleil m'a remis sa vengeance. Mon amour outragé va la rendre plus cruelle.

C'est par toi que j'en jure , astre vivifiant

(a) Les Péruviens poursuivaient le crime jusque dans les descendans du criminel.

(b) On détruisait jusqu'aux villes où étaient nés les grands criminels ; on y semait des pierres , et on y versait du sang en signe de malédiction.

dont nous tenons nos ames (a) et nos jours : c'est par tes pures flammes , dont le feu divin m'anime. O Soleil ! que tes rayons bien-faisans s'éloignent de moi pour jamais ; que plongé dans une nuit affreuse , la consolante aurore n'annonce plus ton retour , si Aza ne détruit la race criminelle qui ose souiller de mensonges ces lieux sacrés. Et toi , ma chère Zilia , objet infortuné de toute ma tendresse , sèche tes pleurs. Tu verras bientôt ton amant renverser tes ennemis , briser tes fers , les en accabler. Chaque instant augmentera ma fureur et leur supplice. Déjà une joie cruelle se fait jour dans mon cœur ; déjà je crois me baigner dans le sang de ces perfides. La rage signale mon amour.

Je vais surpasser leur barbarie. Elle sera mon guide ; je cours la suivre. Zilia , ma chère Zilia , sois sûre de ma victoire ; c'est toi que je vais venger.

(a) Les Péruviens regardaient l'ame comme une portion du Soleil.

---



## LETTRE III. — DE MADRID.

## A KANHUISCAP.

Aza peint à son ami la cruelle situation de son cœur.

QUELLE divinité assez touchée de mes maux, généreux ami, a pu te conserver à ma douleur ? Il est donc vrai qu'au sein des malheurs les plus affreux, on peut goûter quelques charmes ; et que, quelque infortuné que l'on soit, on peut contribuer au bonheur des autres. Tes mains sont accablées de chaînes, et tu parais soulager les miennes. Ton ame est abattue par la douleur, et tu diminue ma tristesse.

Etranger, captif, dans ces climats barbares, tu me fais retrouver ma patrie, dont le sort t'éloigne ; mort pour tout le reste des hommes, je ne veux plus vivre qu'avec toi. Ce n'est que pour toi que mon esprit accablé trouvera des expressions, et que mes mains affaiblies formeront quelquefois ces nœuds qui nous réunissent malgré nos cruels ennemis.

Pardonne, si l'amour le plus tendre, le plus ardent, t'entretient plus souvent que l'amitié et la vengeance. Les douceurs de l'une peuvent consoler, la violence de l'autre peut avoir des charmes ; mais tout cède à l'amour.

Ce n'est pas qu'abattu sous les coups du sort, mon infortune ait diminué mon courage. Roi, je pensais en roi ; esclave, je n'ai pas les sentimens de mes semblables. Je désire la vengeance sans l'espérer ; je voudrais changer et ton sort et le mien ; je ne puis que les plaindre.

Va, meurs ; on nous transporte dans un monde nouveau, et, malgré mes prières, on nous sépare. Notre amitié devient l'objet de la crainte de nos vainqueurs. Accoutumés au crime, pourraient-ils ne pas redouter la vertu ?

Est-ce ainsi qu'il devait finir, Kanhuiscap, ce jour où ton courage et le mien, où mon amour mieux qu'eux encore, devait me rendre, en triomphant, digne de la main qui m'armait, de l'astre étincelant qui m'a fait naître, et de ton admiration ; où le Soleil, ennemi du parjure, devait venger ses fils, les rassasier de la chair fumante de ces mons-

tres (a), et les abreuver de leur sang odieux ?

Est-ce ainsi que je devais venger les dieux de Zilia ? Zilia ! qui, consumée par l'amour le plus vif, brûle encore dans des fers que je n'ai pu briser ; Zilia, que d'infâmes ravisseurs..... ô Dieux, éloignez de moi ces funestes images.... Que dis-je ? Kanhuiscap, les dieux mêmes ne peuvent les bannir. Je ne vois point Zilia, un élément cruel nous sépare. Peut-être sa douleur, nos ennemis, les flots.... Un trait mortel me perce le cœur. Ami, je succombe à l'excès de mes maux. Mes Quipos échappent de mes mains. Zilia.... Zilia !

---

#### LETTRE IV. — AU MÊME.

Alarmes d'Aza sur le sort de Zilia, dont il a eu de funestes présages.

FIDÈLE Anqui, tes Quipos ont suspendu un instant mes alarmes, mais ils n'ont pu les

(a) Les Péruviens mangeaient la chair de leurs ennemis, buvaient leur sang, et les femmes s'en frottaient le bout des mamelles pour le faire sucer à leurs enfans.

bannir. Au baume salulaire que ton amitié répand sur mes maux, succèdent toujours des souvenirs affreux. Je me rappelle à chaque instant Zilia dans les fers, le Soleil outragé, ses temples profanés; je vois mon père courbé sous le poids des chaînes, comme sous celui des ans, ma patrie désolée. Je n'existe plus que dans ma tristesse. Tout l'accroît; les ombres de la nuit ne me présentent que des images effrayantes. En vain le sommeil m'offre le repos dans ses bras, je ne trouve que des tourmens. Cette nuit encore, Zilia s'est offerte à mes yeux. Les horreurs de la mort étaient peintes sur son visage. Mon nom semblait échapper de ses lèvres mourantes; je le voyais tracé sur les Quipos qu'elle tenait encore. Des barbares, inconnus, les armes teintes de sang, au milieu de la flamme, du tumulte et des cris, l'arrachant d'une de ces énormes machines qui nous ont transportés, et semblaient la présenter en triomphe à leur chef odieux, quand tout-à-coup la mer, s'élevant jusqu'aux nues, n'a plus offert à ma vue que des flots de sang, des cadavres flottans, des bois à demi-consommés, des feux et des flammes dévorantes.

En vain je veux dissiper ces tristes idées , elles reviennent toujours se peindre à mon esprit. Rien ne m'arrache à ma douleur , tout l'augmente. Je hais jusqu'à l'air que je respire. Je me plains aux flots de ce qu'ils ne m'ont point engloutis. Je me plains aux dieux du jour qu'ils me laissent encore. Si leur bonté moins cruelle me permettait de me ravir à la lumière ; si je pouvais disposer un instant de cette portion de la divinité qu'ils m'ont départie ; si ce n'était point un crime horrible pour un mortel que de détruire l'ouvrage de la divinité , dût-on blâmer ma faiblesse , dût mon ame errer dans les airs , Kanhuiscap , mes maux seraient finis.

Reçois dans ton sein mes vives douleurs , ô Kanhuiscap ! apprends , s'il se peut , le sort de Zilia , tandis que mon cœur éperdu la demande aux dieux , à la nature entière , à moi-même.

---

## LETTRE V. — AU MÊME.

Aza conçoit l'espérance de recevoir de Kanhuiscap des nouvelles de Zilia.

QUE les rayons divins qui nous donnent la vie, t'échauffent de leurs feux les plus doux, Kanhuiscap, tu nourris dans mon cœur la plus flatteuse espérance. Les progrès que tu fais dans la langue des Espagnols, t'ont déjà instruit que les premiers vaisseaux qu'on attend sur le rivage que tu habites, viennent de la terre du Soleil. Tu sauras le sort de celle pour qui seule je respire. Juge avec quelle impatience j'attends que tu m'en instruises. Je me suis peint d'avance l'étendue de ma félicité. L'état de Zilia s'est dévoilé à mes yeux. Je l'ai vue, je la vois encore, remise à la garde du Soleil, n'ayant d'autre tristesse que celle de mon éloignement, parer les autels de ce dieu de sa beauté autant que des ouvrages de ses mains. Ainsi qu'une fleur précieuse, qui, après l'orage, encore agitée par les vents,

reçoit les premiers rayons du Soleil, l'eau qui la couvre ne sert qu'à augmenter son éclat ; de même Zilia paraît plus belle et plus chère à mon cœur. Tantôt, je la vois comme le Soleil, lorsqu'après une longue obscurité, sa lumière plus vive frappe nos yeux éblouis, et nous annonce la renaissance d'un beau jour. Tantôt, je suis à ses pieds. Je ressens le trouble, l'émotion, le plaisir, le respect, la tendresse, tous les sentimens qui m'agitaient, lorsque je jouissais de sa vue, ceux-mêmes dont son cœur était ému, Kanhuiscap, je les éprouve. Que les chaînes de l'illusion sont fortes ! mais qu'elles sont aimables ! mes maux réels sont détruits par des plaisirs apparens. Je vois Zilia heureuse, mon bonheur est certain.

O mon cher Kanhuiscap, ne trompe pas un espoir qui fait ma félicité, et qui peut être détruit par la seule impatience. Que le moindre retardement, généreux ami, ne diffère pas mon bonheur. Que tes Quipos noués par les mains de l'allégresse me soient portés par les vents devenus plus prompts, et que pour prix de ton amitié, les par-



fums les plus exquis se répandent toujours sur ta tête.

---

LETTRE VI. — AU MÊME.

Les inquiétudes d'Aza sont calmées par les nouvelles que son ami lui donne de Zilia.

DE quelle eau délicieuse te sers-tu, cher ami, pour éteindre le feu cruel qui dévorait mon cœur ? Aux inquiétudes qui m'agitaient sans cesse ; à la douleur qui m'accablait, tu fais succéder la joie et le calme. Je vais revoir Zilia. O bonheur presque inespéré ! Je ne la vois point encore, ô cruel éloignement ! En vain mon cœur devance mes pas : en vain toute mon ame vole se confondre dans la sienne ; las il m'en reste assez pour sentir que je suis séparé de Zilia.

Je vais la revoir, et cette consolante pensée, loin de calmer mon inquiétude, accroît mon impatience. Séparé de ma vie même, juge quels tourmens j'endure. A chaque ins-

tant, je meurs, je ne renais que pour désirer. Semblable au chasseur qui augmente, en courant l'éteindre, la soif qui le dévore, mon espoir rend plus vive la flamme qui me consume ; plus je suis prêt de m'unir à Zilia, plus je crains de la perdre. Pour combien de temps, fidèle ami, un moment ne nous a-t-il pas déjà séparés, et ce moment cruel, au comble de ma félicité, je le craindrai encore. Un élément aussi barbare qu'inconstant, est le dépositaire de mon bonheur. Zilia, me dis-tu, abandonne l'empire du Soleil, pour venir dans ces climats affreux. Long-temps errante sur les mers, afin de me rejoindre, quels dangers n'aura-t-elle pas à courir, et combien davantage n'en aurais-je pas à craindre pour elle ? Mais dans quel égarement me plonge mon amour ? Je redoute des maux, quand tout me promet des plaisirs, des plaisirs dont l'idée seule ! . . . . Ah ! Kanhuiscap ! quelle joie, quel sentiment jusqu'alors inconnu ! . . . . Tous mes sens se séparent pour goûter le même plaisir. Zilia s'offre à mes yeux. J'entends les tendres accens de sa voix ; je l'embrasse, je meurs.

## LETTRE VII. — AU MÊME.

Aza chez Alonzo, qui l'instruit des mœurs des Espagnols.

SI, susceptible d'altération, quelque chose pouvait diminuer ma joie, Kanhuisap, le terme où tu remets mon bonheur, pourrait l'affaiblir.

Avant que de me rendre heureux, il faut que le Soleil éclaire cent fois le monde ! Avant cet espace immense de temps, Zilia ne peut m'être rendue !

En vain l'amitié s'efforce de me dédommager des rigueurs de mon sort ; elle ne peut m'arracher à mon impatience.

Alonzo, que l'injuste Capa-Inca des Espagnols a nommé pour s'asseoir avec mon père sur le trône du Soleil ; Alonzo, à qui les Espagnols m'ont confié, veut inutilement me dérober à ma douleur. L'amitié qu'il me témoigne, les mœurs de ses compatriotes qu'il me fait observer, les amusemens qu'il

cherche à me procurer, les réflexions où je m'abandonne moi-même, ne font que la charmer.

La douleur amère où m'avait plongé la séparation de Zilia, m'avait empêché jusqu'ici de faire aucune attention sur les objets qui m'entourent. Je ne voyais, je n'espérais que des maux. Je me plaisais, pour ainsi dire, dans mon infortune. Je ne vivais point : pouvais-je rien considérer ? Mais à peine ai-je donné à la joie les momens que l'amour lui devait, que j'ai ouvert les yeux. Quel spectacle alors m'a frappé ! puis-je te peindre combien il me surprend encore ! Je me trouve seul au milieu d'un monde que je n'eusse jamais imaginé. J'y voyais des hommes semblables à moi. Une surprise égale me saisit et me frappe. Mes regards avides se confondent dans les leurs. Une foule de peuple qui s'agite et circule sans cesse dans le même espace, où il semble que le sort l'ait renfermée ; d'autres qu'on ne voit presque jamais, et qui ne se distinguent de ce peuple laborieux que par leur oisiveté ; des rumeurs, des cris, des querelles, des combats, un

bruit affreux, un trouble continuel : voilà d'abord tout ce que je pus discerner.

Dans ces commencemens mes regards embrassant trop de choses, n'en pouvaient distinguer aucune. Je ne fus pas long-temps à m'en apercevoir : c'est pourquoi je résolus de leur prescrire des bornes, et de commencer à réfléchir sur ce que je voyais de plus près ; c'est ainsi que la maison d'Alonzo est devenue le siège de mes pensées. Les Espagnols que j'y vois, m'ont paru un objet assez considérable pour m'occuper quelque temps, et me faire juger par leurs inclinations de celles de leurs compatriotes. Alonzo qui a habité assez de temps dans nos contrées, et qui conséquemment n'ignore, ni nos usages, ni notre langue, m'aide dans les découvertes que je veux faire. Cet ami sincère, dégagé des préjugés de sa nation, m'en fait souvent sentir le ridicule. Regardez cet homme grave, me disait-il l'autre jour, qu'à son regard fier, sa moustache retroussée, son bonnet enfoncé, et à suite nombreuse, vous prenez déjà pour un second Huayna-Capac (a) ; c'est un Cusipata qui a

(a) Nom du plus grand des conquérans du Pérou.

promis à notre Pachacamac d'être humble, doux et pauvre. Celui-ci, à qui la liqueur qu'il prend à si grands traits, ne laissera bientôt plus aucune marque de raison, est un juge qui, dans une heure au plus, va décider de la vie ou de la fortune d'une douzaine de citoyens. Cet homme, qui est encore plus amoureux de lui-même, que de cette dame auprès de laquelle il paraît si empressé; qui à peine peut supporter la chaleur du jour, et l'habit parfumé qui le couvre; qui parle avec tant de feu de la moindre bagatelle; dont la débauche a creusé les yeux, pâli le visage et éteint même jusqu'à la voix, est un guerrier qui va conduire trente mille hommes au combat.

C'est ainsi, Kanhuiscap, qu'à l'aide d'Alonzo, je vois dissiper pendant quelques momens l'inquiétude qui me consume. Mais, hélas ! qu'elle reprend bientôt sa place ! Les amusemens de l'esprit le cèdent toujours aux affections du cœur.

---

## LETTRE VIII. — AU MÊME.

Aza peint à son ami le caractère d'Alonzo.

LES observations qu'Alonzo me fait faire sur les caractères de ses concitoyens, ne m'empêchent pas de jeter quelquefois les yeux sur le sien. Admirateur des vertus de cet ami sincère, je ne laisse pas d'en remarquer les défauts. Sage, généreux et vaillant, il est cependant faible, et donne dans les ridicules qu'il condamne. Voyez ce guerrier respectable et terrible, me disait-il, ce ferme défenseur de notre patrie, cet homme qui d'un seul coup d'œil se fait obéir par un millier d'autres, il est esclave dans sa propre maison, et soumis aux moindres volontés de sa femme. Ainsi me parlait Alonzo, lorsque Zulmire entra. A l'air impérieux qu'elle affectait, aux tendres embrassemens de son père, je ne pus douter qu'Alonzo ne fût, à l'égard de sa fille, dans le cas du guerrier dont il venait de blâmer la faiblesse pour sa femme. Ne crois pas que cet Espagnol soit le



seul de sa nation qui ne pardonne pas aux autres ses propres faiblesses. Je me promenais un de ces jours dans un jardin, où, dans la foule, je distinguai un petit monstre : il était de la hauteur d'une Vicunna (*a*) ; ses jambes étaient contournées comme un Amaruc (*b*), et sa tête enfoncée dans ses épaules, pouvait à peine se tourner. Je ne pouvais m'empêcher de plaindre le sort de cet infortuné, lorsque de grands éclats de rire vinrent à me distraire. Je regardai d'où ils partaient. Quelle fut ma surprise ! quand je vis que c'était un homme presque aussi difforme que le premier, qui se raillait de la taille du petit monstre, et en faisait remarquer à d'autres la singularité. Se peut-il que nous ne reconnaissons pas nos défauts, lors même que nous les remarquons dans les autres ? Se peut-il que l'excès d'une vertu devienne une faiblesse ? Alonzo, soumis à sa fille, serait inexcusable de ne la pas aimer. La vivacité de l'esprit, les grâces, la beauté, le Dieu créateur lui a tout donné. Son port, ses re-

(*a*) Espèce de chèvre des Indes.

(*b*) Couleuvre des Indes.

gards languissans, malgré le feu qui les anime, le vif éclat de son teint, me font assez juger qu'elle a un cœur sensible, mais vain; doux, mais ardent dans ses moindres desirs.

Quelle différence, ami, entre elle et Zilia! Zilia, qui ignorant presque sa beauté, voudrait la cacher à tout autre qu'à son vainqueur; elle que la modestie et la candeur conduisent, et dont le cœur occupé seul par l'amour le plus pur et le plus tendre, ne sent point les mouvemens de l'orgueil, et méprise les détours de l'art; elle qui pour plaire ne sait qu'aimer; elle enfin . . . . . Quelle flamme ardente consume mon ame? Zilia, ma chère Zilia, ne me seras-tu jamais rendue? Qui peut retarder encore notre félicité! Les dieux seraient-ils jaloux des plaisirs d'un mortel! Ah! cher ami, si ce n'est que pour eux que l'amour doit avoir des douceurs, pourquoi nous font-ils connaître la beauté? ou pourquoi, maîtres de nos cœurs, nous laissent-ils désirer un bonheur qui les offense.

---

## LETTRE IX.—AU MÊME.

Mœurs et conduite des Espagnols, tout autres en Espagne qu'au Mexique.

SANS le secours de la langue espagnole, les réflexions qu'Alonzo me fait faire, ne pouvaient pas être portées à un certain point, et celles où je me livre moi-même ne pouvaient qu'être superficielles. Cherchant à charmer mon impatience, j'ai demandé un maître qui pût m'instruire dans cette langue. Les connaissances qu'il m'a communiquées, me mettent déjà en état de profiter des conversations, et d'examiner de plus près le génie et le goût d'une nation qui semble n'avoir été créée que pour la destruction de la terre, dont cependant elle croit être l'ornement. D'abord je pensais que ces barbares ambitieux, occupés à faire le malheur des peuples qui les ignorent, ne s'abreuvaient que de sang, ne voyaient le Soleil qu'au travers d'une épaisse fumée, et s'occupaient uniquement à forger la mort; car, tu le sais aussi bien que moi,

ce tonnerre dont ils nous ont frappés, avait été créé par eux. Je croyais ne rencontrer dans leurs villes, que des artisans de la foudre, des soldats s'exerçant à la course et au combat, des princes teints du sang qu'ils ont versé, bravant, pour en répandre encore, les chaleurs du jour, la glace des ans, la fatigue et la mort.

Tu prévois ma surprise, lorsqu'à la place de ce théâtre sanglant qu'avait élevé mon imagination, j'ai vu le trône de la clémence.

Ces peuples qui, je crois, n'ont été cruels que pour nous, paraissent gouvernés par la douceur. Une étroite amitié semble lier les concitoyens. Ils ne se rencontrent jamais qu'ils ne se donnent des marques d'estime, d'amitié et même de respect. Ces sentimens brillent dans leurs yeux, et commandent à leur corps. Ils se prosternent les uns devant les autres. Enfin à leurs embrassemens continuels, on les prendrait plutôt pour une famille bien unie, que pour un peuple.

Ces guerriers qui nous ont paru si redoutables, ne sont ici que des vieillards encore plus aimables que les autres, ou de jeunes gens enjoués, doux et prévenans. La mollesse

qui les gouverne, la peine qu'un rien leur coûte, les plaisirs qui font leur unique étude, et les sentimens d'humanité qu'ils laissent paraître, me feraient croire qu'ils auraient deux corps, l'un pour la société, l'autre pour la guerre.

Quelle différence, en effet, ami ! tu les a vus porter dans nos murs désolés, l'horreur, l'épouvante et la mort. Les cris de nos femmes expirantes sous leurs coups, la vieillesse respectable de nos pères, les sons douloureux que produisaient à peine les tendres organes de nos enfans, la majesté de nos autels, la sainte horreur qui les environne, tout ne faisait qu'augmenter leur barbarie.

Et je les vois aujourd'hui adorer les appas qu'ils foulaient aux pieds, honorer la vieillesse, tendre une main secourable à l'enfance, et respecter les temples qu'ils profanaient. Kanhuiscap, seraient-ce donc les mêmes hommes ?

---

## LETTRE X. — A U M Ê M E.

Réflexions d'Aza sur la variété du goût des Espagnols.

PLUS je réfléchis sur la variété du goût des Espagnols, moins j'en découvre le principe. Cette nation ne paraît en avoir qu'un qui soit général, c'est celui qui la porte à l'oisiveté. Il y a cependant une divinité à peu près du même nom, c'est le bon goût. Une foule choisie d'adorateurs lui sacrifie tout, jusqu'à son repos; quoique cependant une partie ignore (et cette partie est la plus sincère) quel est ce dieu; l'autre, plus orgueilleuse, en donne des définitions qui ne sont pas plus intelligibles pour les autres que pour elle-même. C'est, selon bien des gens, un Dieu qui, pour être invisible, n'en est pas moins réel. Chacun doit sentir ses inspirations. Il faut convenir avec le sculpteur qu'on le voit caché sous un masque hideux, qui paraît voltiger sur deux ailes de chauve-souris, et qu'un petit enfant enchaîne galamment avec

une guirlande de fleurs. Une espèce d'homme, que l'on appelle ici petit-maitre, vous forcera de dire que ce Dieu est plutôt dans son pourpoint, que dans celui d'un de ses pareils ; et la preuve qu'il en apportera (à laquelle vous ne pourrez vous refuser), c'est que les fentes de son pourpoint sont plus ou moins grandes que celles de l'autre.

Il y a quelques jours que je fus voir un édifice dont on m'avait fait un récit fort incertain. A peine l'eus-je aperçu, que je vis près de la porte deux troupes d'Espagnols, qui semblaient en guerre ouverte l'une contre l'autre. Je demandai à quelqu'un qui m'accompagnait quel était le sujet de leur division. C'est, me dit-il, un grand point. Il s'agit de décider de la réputation de ce temple, et du rang qu'il doit tenir chez la postérité. Ces gens que vous voyez sont des connaisseurs. Les uns soutiennent que c'est une masse de pierres qui n'a rien de rare, que son énormité, et les autres opposent que cet édifice n'est rien moins qu'énorme, et qu'il est construit dans le bon goût.

Après avoir laissé ce peuple de connaisseurs, j'entrai dans le temple. A peine eus-je



fait quelques pas, que je vis peint sur un lambris un vieillard vénérable, dont la grandeur et la noblesse des traits inspirait le respect. Il paraissait porté sur les vents, et était environné de petits enfans ailés, qui baissaient les yeux vers la terre. Que représente ce tableau ? demandais-je. C'est, me répondit un vieux Cusipatas, après plusieurs inclinations, le portrait du maître de l'univers, qui, d'un souffle, a tout tiré du néant. Mais, interrompit-il avec précipitation, avez-vous examiné ces pierres précieuses qui couvrent cet autel ? Il n'avait pas achevé ces paroles, que la beauté d'une de ces pierres m'avait déjà frappé. Elle représentait un homme, la tête ceinte de lauriers. Je ne fus pas long-temps à m'informer quel était cet homme qui avait mérité une place à côté d'un dieu. C'est, me dit le Cusipatas d'un air riant, la tête du prince le plus cruel et le plus méprisable qui ait jamais existé. Cette réponse me jeta dans une suite de réflexions que le défaut d'expressions m'empêcha de communiquer. Revenu de mon premier étonnement, d'un pas respectueux je quittais le temple, lorsqu'un autre objet m'arrêta. Dans

l'endroit le plus obscur, à travers la poussière, mes yeux démêlèrent la tête d'un vieillard. Il n'avait ni la majesté, ni le visage du premier. Quel fut mon étonnement, quand on voulut me persuader que c'était le portrait du même dieu, seul créateur de toutes choses. Le peu de respect que ce Cusipatas paraissait avoir pour ce portrait, m'empêcha de le croire, et je sortis indigné contre cet imposteur.

Quelle apparence en effet, Kanhuiscap, que les mêmes hommes, dans le même lieu, foulent aux pieds le dieu qu'ils adorent.

Ce n'est pas là la seule contradiction que les Espagnols aient avec eux-mêmes : rien de plus fréquent que celle que le temps opère sur eux.

Pourquoi détruit-on ce palais, auquel la solidité promettait encore un siècle au moins de durée ? C'est, m'a-t-on répondu, parce qu'il n'est plus de goût. C'était dans son temps un chef-d'œuvre construit à grands frais ; mais il est ridicule aujourd'hui.

Quoique cette nation soit esclave de ce prétendu bon goût, elle dispense cependant d'en posséder en propre. Il y a ici des gens

de goût , qui , payés pour en avoir , vendent chèrement aux autres celui que le caprice leur attribue. Alonzo me fit remarquer, l'autre jour, un de ces hommes qui ont la réputation de se vêtir avec une certaine élégance , dont , à le croire , on fait un grand cas : pour contraster avec lui , il me montra en même temps quelqu'un qui passait pour n'avoir aucun goût. Je ne savais en faveur duquel me décider , lorsque le public , devant qui ils étaient , porta le jugement en se moquant de tous les deux. De là , la seule différence positive que je pus établir entre l'homme de goût , et celui qui en manque , c'est qu'ils s'écartent de la Nature par deux chemins différens , et que ce dieu qu'ils appellent *bon goût* choisit sa demeure , tantôt au bout de l'une de ces routes , tantôt au bout de l'autre. Malheur alors à qui ne prend pas le véritable sentier. On le honnit , on le méprise , jusqu'à ce que ce dieu , venant à changer de séjour , le mette en droit , au moment qu'il y pense le moins , de rendre aux autres la pareille.

Cependant , Kanhuiscap , à entendre les Espagnols , rien n'est plus constant que le

goût ; et s'il a changé tant de fois , c'est que leurs ancêtres ignoraient le véritable. Que je crains bien que le même reproche ne soit encore dans la bouche du dernier de leurs descendans !

---

## LETTRE XI. — AU MÊME.

Aza continue ses réflexions sur les vices des Espagnols.

T'AVOUERAI-JE ma surprise , Kanhniscap , lorsque j'ai appris que , dans ces climats , que je croyais habités par la vertu même , ce n'est que par force qu'on est vertueux. La crainte du châtimement et de la mort inspire seule des sentimens que je croyais que la Nature avait gravés dans tous les cœurs. Il y a des volumes entiers qui ne sont remplis que de la prohibition du crime. Il n'est point d'horreur que l'on ne puisse imaginer , qui n'y trouve son châtimement : que dis-je ? son exemple. Oui , c'est moins une sage prévoyance , que les modèles du crime , qui a dicté les lois qui le défendent. A en juger par

ces lois , quels forfaits les Espagnols n'ont-ils pas commis ! Ils ont un dieu , et l'ont blasphémé ; un roi , et l'ont outragé ; une foi , et l'ont violée. Ils s'aiment , se respectent les uns les autres , et cependant ils se donnent la mort. Amis , ils se trahissent ; unis par leur religion , ils se détestent. Où donc est , me demandé-je sans cesse , cette union que j'avais d'abord trouvée parmi ces peuples , ce lien charmant , dont il semblait que l'amitié enchaînait leurs cœurs ? Puis-je croire qu'il ne se soit formé que par la crainte ou par l'intérêt ! Mais ce qui m'étonne le plus , c'est l'existence des lois. Quoi ! un peuple qui a pu violer les droits les plus saints de la Nature , et étouffer sa voix , se laisse gouverner par la voix presque éteinte de ses ancêtres ! Quoi ! ces peuples , pareils à leurs Hamas , ouvrent la bouche au frein que leur présente un homme dont ils viennent de déchirer le semblable ! Ah ! Kanhuiscap , que malheureux est le prince qui règne sur de tels peuples ! Combien de pièges n'a-t-il pas à éviter ? Il faut qu'il soit vertueux , s'il veut conserver son autorité , et sans cesse le crime est devant ses yeux : le parjure l'environne , l'orgueil

devance ses pas : la perfidie , baissant les yeux , suit ses traces , et il n'aperçoit jamais la vérité qu'à la fausse lueur du flambeau de l'envie.

Telle est la véritable image de cette foule qui environne le Prince , et qu'on appelle la cour. Plus on est près du trône , plus on est loin de la vertu. Un vil flatteur s'y voit à côté du défenseur de la patrie , un bouffon auprès du ministre le plus sage , et le parjure échappé au supplice qu'il mérite , y tient le rang dû à la probité. C'est pourtant dans le sein de cette foule de criminels heureux que le roi prononce la justice. Là , il semble que les lois ne lui sont apprises que par ceux qui les violent eux-mêmes. L'arrêt qui condamne un coupable est souvent signé par un autre.

Car , quelque rigoureuses que soient les lois , elles ne le sont pas pour tout le monde, Dans le cabinet d'un juge , une belle femme tombant en pleurs à ses genoux , un homme qui apporte un amas assez considérable de pièces d'or , blanchissent aisément l'homme le plus criminel , tandis que l'innocent expire dans les tourmens.

Ah ! Kanhuiscap , qu'heureux sont les enfans du Soleil que la vertu seule éclaire ! Ignorant le crime , ils n'en craignent pas la punition ; et comme elle est leur juge , la Nature est leur loi.

---

LETTRE XII. — AU MÊME.

Continuation du même sujet.

RAREMENT le premier point de vue d'où l'on considère les choses est le plus juste. Quelle différence , Kanhuiscap , entre ce peuple , et celui que j'avais vu la première fois ! Toute sa vertu n'est qu'un voile léger , à travers lequel on distingue les traits de ceux qui veulent s'en couvrir : sous l'éclat éblouissant des plus belles actions , on entrevoit toujours la semence de quelque vice. Ainsi les rayons du Soleil qui semblent donner à la rose une plus belle couleur , nous font mieux apercevoir les épines qu'elle cache.

Un orgueil insurmontable est la source de



cette aimable union qui m'avait d'abord charmé. Ces tendres embrassemens, ce respect affecté, partent du même principe. La moindre réflexion de corps est regardée ici comme un devoir exigé seul par le rang et l'amitié, et les hommes les plus vils de ce royaume, qui se haïssent davantage, se rendent mutuellement ce faux hommage.

Un grand passe devant vous, il se découvre ; c'est un honneur ; il vous sourit, c'est une grâce ; mais on ne pense pas qu'il faut acheter ce salut si honorable, ce sourire si flatteur par un millier d'abaissemens et de peines. Je mens : il faut être esclave pour recevoir des honneurs.

L'orgueil a encore ici un autre voile, c'est la gravité, ce vernis qui donne un air de raison aux actions les plus insensées. Tel serait un homme généralement estimé, s'il avait eu la faiblesse de contraindre son enjouement, qui, avec toute la prudence et l'esprit possible, est regardé comme un étourdi. Être sage, ce n'est rien ; le paraître, c'est tout.

Cet homme, dont la sagesse et les talens répondent à la douceur qui est peinte sur son

visage, me disait l'autre jour Alonzo ; ce génie presque universel, a été exclus des charges les plus importantes pour avoir ri une fois inconsidérément.

Il ne faut donc pas s'étonner, Kanhuiscap, si l'on fait ici de très-grandes sottises de sang-froid. Aussi ce sérieux affecté ne fait-il pas sur moi une grande impression. J'aperçois l'orgueil de celui qui l'affecte ; et plus il s'estime, plus je le méprise. Le mérite et l'enjouement sont-ils donc des êtres antipathiques ? Non, la raison ne perd jamais rien aux plaisirs que l'ame seule ressent.

---

#### LETTRE XIII. — AU MÊME.

Embarras et fausses idées d'Aza sur les principaux dogmes du christianisme.

JE ne puis m'empêcher de te le répéter encore, Kanhuiscap, les Espagnols me paraissent quelque chose d'indéfinissable. A toutes les contradictions qu'ils font paraître,

j'en vois tous les jours succéder de nouvelles. Que penseras-tu de celle-ci ? cette nation a un dieu (a) qu'elle adore, et, loin de lui faire aucune offrande, c'est ce dieu qui la nourrit. On ne remarque point dans ses temples aucun Curacas (b), symboles de ses besoins ; enfin, il y a certains temps de la journée où l'on prendrait les temples pour des palais déserts.

Quelques vieilles femmes y demeurent cependant presque tout le jour.

L'air de dévotion qu'elles affectent, les larmes qu'elles répandent, me les avaient d'abord fait estimer. Les mépris qu'on faisait d'elles me touchait, lorsqu'Alonzo fit cesser ma surprise. Que ces femmes, me dit-il, qui ont déjà acquis votre estime, vous sont peu connues ! Une de celles que vous

(a) Il faut observer que c'est un Péruvien qui parle, et qu'il n'a qu'une connaissance imparfaite de notre culte.

(b) Statues de différens métaux et différemment habillées, qu'on plaçait dans les temples. C'étaient des espèces d'ex voto qui caractérisaient les besoins de ceux qui les offraient.

voyez est payée par des femmes prostituées pour trafiquer de leurs charmes.

Cette autre sacrifie son bien et son repos à la désolation de sa famille.

Mères dénaturées , les unes confient leurs enfans à des gens à qui elles ne voudraient pas confier le moindre bijou , pour venir adorer un dieu qui , comme elles en conviennent , ne leur ordonne rien tant que l'éducation de ces mêmes enfans.

Les autres , revenues des plaisirs du monde , parce qu'elles ne les peuvent plus goûter , se font ici devant leur dieu une vertu des vices qu'elles ont remarqués dans les autres.

Que ces nations barbares , Kanhuiscap , sont difficiles à accorder avec elles-mêmes : leur religion n'est pas plus aisée à concilier avec la Nature. La conduite de leur dieu à leur égard est aussi variable que la leur envers lui (a).

Ils reconnaissent comme nous un Dieu créateur. Il diffère , il est vrai , du nôtre , en ce qu'il n'est qu'une pure substance , ou , pour mieux dire , que l'assemblage de toutes

(a) C'est toujours un Péruvien qui parle.

les perfections. Nulle borne ne peut être prescrite à sa puissance ; nulle variation ne peut lui être imputée ; la sagesse, la bonté, la justice, la toute-puissance, l'immuabilité composent son essence. Ce Dieu a toujours existé, et existera toujours. Voilà la définition que m'en ont donnée les Cusipatas de cet empire, qui n'ignorent rien de ce qui s'est passé depuis et même avant la création du monde.

Ce fut ce Dieu qui mit les hommes sur la terre, comme dans un lieu de délices.

Il les plongea ensuite dans un abîme de misères et de peines ; après quoi, il les détruisit. Un seul homme cependant fut excepté de la ruine totale, et repeupla le monde d'hommes encore plus méchans que les premiers. Cependant, Dieu, loin de les punir, en choisit un certain nombre, à qui il dicta ses lois, et promit d'envoyer son fils. Mais ce peuple ingrat, oubliant les bontés de son Dieu, immola ce fils, le gage le plus cher de sa tendresse. Rendu, par ce crime, l'objet de la haine de son Dieu, cette nation éprouva sa vengeance ; sans cesse errante de contrée en contrée elle remplit l'univers du spectacle de

son châtement; ce fut à d'autres hommes, jusqu'alors plus dignes de la colère céleste, que ce fils tant promis prodigua ses bienfaits. Ce fut pour eux qu'il institua de nouvelles lois, qui ne diffèrent qu'en peu de choses des anciennes.

Voilà, sage ami, la conduite de ce Dieu envers les hommes. Comment l'accorder avec son essence? Il est tout-puissant, immuable. C'est pour les rendre heureux qu'il créa ces peuples, et cependant aucun bonheur réel ne les dépouille des infirmités humaines. Il veut les rendre heureux : ses lois leur défendent le plaisir qu'il a fait pour eux, comme eux pour le plaisir. Il est juste, et ne punit pas dans les descendans les crimes qu'il a punis si sévèrement dans les pères; il est bon, et sa clémence se lasse presque aussitôt que sa sévérité.

Persuadés, comme ils le sont, de la bonté, de la puissance, et de la sagesse de ce Dieu, tu croiras, peut-être, Kanhuiscap, que les Espagnols, fidèles à ses lois, les suivent avec scrupule. Si tu le penses, que ton erreur est grande! Abandonnés sans cesse et sans réserve à des vices défendus par ses lois, ils

prouvent , ou que la justice de ce Dieu n'est pas assez grande , qui ne punit pas des actions qu'il défend , ou que sa volonté est trop sévère , qui défend des actions que sa bonté l'empêche de punir.

---

## LETTRE XIV. — AU MÊME.

Zilia toujours présente au souvenir d'Aza , au milieu de ses réflexions. — Intrigues et hypocrisies des femmes espagnoles.

PEUT-ÊTRE as-tu pensé , fidèle ami , qu'adouci par le temps , l'impatience qui dévorait mon cœur s'était enfin ralentie. J'excuse ton erreur , je l'ai causée moi-même. Les réflexions auxquelles tu m'as vu livré quelque temps ne pouvaient partir que d'une ame tranquille , ainsi que tu le pensais. Quitte une erreur qui m'offense. Souvent l'impatience emprunte d'une tranquillité apparente les armes les plus cruelles. Je ne l'ai que trop éprouvé. Mon esprit contemplait d'un œil incertain les différens objets qui s'offraient



devant moi ; mon cœur n'en était pas moins dévoré d'impatience. Toujours présente à mes yeux, Zilia me conservait à mon inquiétude, dans les momens mêmes où ma philosophie te semblait un garant de mon repos.

Les sciences et l'étude peuvent distraire ; mais elles ne font jamais oublier les passions ; et quand elles auraient ce droit, que pourraient-elles sur un penchant que la raison autorise ? Tu le sais : mon amour n'est point une de ces vapeurs passagères que le caprice fait naître , et que bientôt il dissipe. La raison qui me fit connaître mon cœur , m'apprit qu'il était fait pour aimer. Ce fut à la lueur de son flambeau que la première fois j'aperçus l'Amour. Pourrais-je ne pas la suivre ? Il me montrait la beauté dans les yeux de Zilia : il me fit éprouver sa puissance , ses douceurs , ma félicité , et , loin de s'opposer à mon bonheur , la raison m'apprit qu'elle n'était souvent que l'art de faire naître et durer les plaisirs.

Juge à présent, Kanhuiscap, si la philosophie a pu diminuer mon amour. Les réflexions que je fais sur les mœurs des Espa-

gnols ne peuvent que l'augmenter. La disproportion de vertu, de beauté, de tendresse que je remarque entre elles et Zilia, me fait trop connaître combien il est cruel d'en être séparé.

Cette innocente candeur, cette franchise aimable, ces doux transports où son ame se livrait, ne sont ici que des voiles dont se couvrent la licence et la perfidie. Cacher l'ardeur la plus vive, pour en faire paraître une que l'on ne ressent pas, loin d'être puni comme un crime, est regardé comme un talent. Vouloir plaire à quelqu'un en particulier, c'est un crime; ne pas plaire à tous, c'est une honte : tels sont les principes de vertu que l'on grave ici dans le cœur des femmes. Dès qu'une d'elles a eu le bonheur, si c'en est un, d'être décidée belle, il faut qu'elle se prépare à recevoir l'hommage d'une foule d'adorateurs, à qui elle doit tenir compte de leur culte, au moins par un coup d'œil chaque jour. Quand la personne qui jouit de cette réputation est ce qu'on appelle coquette, la première démarche qu'elle fait est pour démêler dans la troupe celui qui est le plus opulent. Cette découverte une

fois faite, tous ses soins, ses actions, doivent tendre à lui plaire : elle y réussit, l'épouse; alors elle consulte son cœur. Sa beauté prend un nouvel éclat, elle va tous les jours dans les temples et dans les endroits publics; là, à travers un voile qui exempte son front de rougir, et ses yeux de baisser, elle passe en revue la troupe fidèle.

Alvarès et Pèdre partagent bientôt son cœur. Elle balance entre eux, se décide pour le premier, cache son choix à tous les deux, les laisse soupirer. Sans décourager Pèdre, rend Alvarès heureux, s'en dégoûte, retourne à Pèdre qu'elle abandonne bientôt pour un autre. Ce n'est pas là le plus difficile de ses entreprises. Il faut qu'elle persuade à tout le monde qu'elle chérit son mari, et qu'elle fasse connaître à son époux le bonheur qu'il a d'avoir une femme sage.

Le public a aussi un devoir à remplir, dont il s'acquitte très-bien; c'est de faire souvenir le mari qu'il a épousé une belle femme.

Il n'est point jusqu'à Zulmire, dont ces contagieux exemples n'aient perverti le cœur. Je crois qu'enfant encore, elle avait la passion dan-

gereuse de vouloir plaire. Ses moindres mouvemens, ses regards les plus indifférens ont tous jours quelque chose qui semble partir du cœur. Ses discours sont flatteurs, ses yeux passionnés, et sa voix touchante se perd souvent dans de tendres soupirs. C'est ainsi, Kanhuiscap, qu'ici ; par des secrets différens, la vertu a les dehors du vice, tandis que le vice se couvre du manteau de la vertu.

---

## LETTRE XV. — AU MÊME.

Aza mieux instruit sur la terre, les astres et le tonnerre, revient des anciens préjugés de sa nation.

O VÉRITÉ qui me surprend encore ! ô connaissance profonde ! Kanhuiscap, le Soleil, ce chef-d'œuvre de la Nature, la Terre (a), cette mère féconde, ne sont point des dieux. Un créateur différent du nôtre les a produits ; d'un regard il peut les détruire. Confondus dans un vaste chaos, enveloppés d'une ma-

(a) Les Péruviens adoraient la Terre sous le nom de MAMACHAA.

tière grossière, du sein de la confusion, il tira ces astres lumineux et les peuples qui les adorent. A toute matière il donna une vertu productive. Le Soleil, à sa voix, distribua la lumière; la Lune reçut ses rayons, nous les transmet. La Terre produisit, alimenta par ses sucs, ces arbres, ces animaux que nous adorons. La mer, qu'un dieu seul pouvait dompter, nous nourrit des poissons qu'elle renfermait; et l'homme créé maître de l'univers, régna sur tous les animaux.

Voilà, cher ami, ces mystères dont l'ignorance a causé nos malheurs. Si, instruits comme les Espagnols des secrets de la Nature, nous eussions su que ce foudre qu'ils ont lancé sur nous n'était qu'un amas de matière, que nos climats renfermaient; qu'Yalpor même, ce dieu terrible, n'était qu'une vapeur que la terre produisait, et que le hasard guidait dans sa chute; que ces Hamas furieux, qui fuyaient devant nous, pouvaient nous être soumis; paisibles témoins de la grandeur de nos pères, eussions-nous servi de triomphe à ces barbares?

Il semble en effet, Kanhuiscap, que la Nature n'ait point de voile pour ces peuples;

ses actions les plus cachées leur sont connues. Ils lisent au plus haut des cieux, et dans les plus profonds abîmes, et il semble qu'il n'appartient plus à la Nature de changer ce qu'ils ont une fois prévu.

---

## LETTRE XVI. — AU MÊME.

Pratiques de religion hypocrites et superstitieuses chez les Espagnols. — Réflexions sensées d'Aza sur les AUTO-DA-FÉ.

L'AURAIS-JE pu penser, Kanhuiscap, que ces peuples, que la raison elle-même semble éclairer, fussent les esclaves des sentimens de leurs ancêtres? Quelque fausse qu'elle soit, une opinion reçue doit être suivie. On ne peut la combattre sans risquer d'être taxé au moins de singularité.

Le sentiment naturel, cette voix si distincte qui nous parle sans cesse, ce brillant flambeau est éteint par un préjugé : c'est un tyran, qui, pour être haï, n'en est pas moins puissant : un fourbe, qui, pour être connu, n'en est pas moins dangereux. Ce tyran cependant



ne serait difficile à vaincre , s'il n'avait un soutien encore plus dangereux que lui , la superstition. C'est cette fausse lumière qui conduit ici la plupart des hommes , qui leur fait préférer des opinions fabuleuses à la force de la vérité. Un homme qui visitera les temples plusieurs fois dans la journée , s'il y paraît dans une contenance hypocrite et outrée , quelque vice dont il soit la proie , quelque crime qu'il commette , sera généralement estimé , tandis que le plus vertueux qui aura secoué le joug de ses préjugés ne s'attirera que des mépris. L'homme d'esprit ne doit point écouter les préjugés. L'homme sans préjugés passe ici pour un impie. Il n'est pas permis de n'être ici que ce qu'on appelle sage : il faut ajouter à ce titre , celui de dévot , ou l'on vous gratifie du nom de libertin. Les distributeurs de l'estime publique , ces gens si méprisables par eux-mêmes , n'admettent jamais de classe intermédiaire. N'être dévot ni libertin , c'est pour eux un problème ; c'est être à leurs yeux éblouis ce que leur sont les amphibies , un monstre.

Les Espagnols ont deux divinités , l'une préside à la vertu , l'autre au crime. Si , sans



affectation vous vous contentez de sacrifier intérieurement à la première, on vous taxe bientôt d'adorer l'autre. Ce n'est pas que l'empire de la vertu soit absolu. Ses sujets ont beaucoup à redouter de la part du dieu du crime. Car ils sont toujours obligés de paraître en public, avec des armes propres à le combattre, et qui ne suffisent pas toujours pour lui résister. On arrêta, l'autre jour, un homme qui avait commis plusieurs crimes, et l'on disait hautement qu'il fallait que le diable l'eût conduit à cet excès d'abomination; il avait cependant attaché à son cou une sorte de cordon qui avait été consacré par des Cusipatas au dieu de bonté. Il tenait d'une main des grains enfilés dans un autre cordon, qui avaient le pouvoir d'éloigner le moteur de ses forfaits, et de l'autre le poignard qui lui avait servi à les commettre.

Je fus conduit hier dans une grande place, où une quantité prodigieuse de peuple témoignait une joie extrême, en voyant brûler plusieurs de leurs semblables. L'habit singulier dont ils étaient revêtus, l'air satisfait des sacrificateurs qui les conduisaient comme en triomphe, me les firent prendre

pour des victimes que ces sauvages allaient immoler à leur dieu. Quel fut mon étonnement quand j'appris que le dieu de ces barbares avait en horreur non-seulement le sang des hommes, mais encore celui des animaux ! de quelle horreur ne fus-je pas saisi moi-même , quand je me ressouvins que c'était au dieu de bonté que des prêtres dérégles allaient faire ces odieux sacrifices ! Ces Cusipatas comptent - ils apaiser leur dieu ? L'expiation même doit plus l'offenser que les crimes qui ont pu l'irriter contre eux. Kanhuiscap , quelle horreur déplorable !

---

#### LETTRE XVII. — AU MÊME.

Aza continue de communiquer à son ami ses idées sur les connaissances philosophiques qu'il acquiert.

Le désir que tu parais avoir de t'instruire , fidèle ami , me satisfait autant qu'il m'embarasse. Tu me demandes des certitudes , des éclaircissemens sur les découvertes dont je t'ai fait part , tes doutes sont excusables ;

mais je ne puis satisfaire à ce que tu exiges. Je l'eusse fait il y a peu de temps. Je concevais les choses plus aisément que je ne les écrivais, et mon esprit, plus prompt que ma main, trouvait l'évidence où il ne trouve plus que l'incertitude. Il y a deux jours que je voyais la terre ronde; on me persuade à présent qu'elle est plate. De ces deux idées, ma raison n'en admet qu'une indubitable, qui est qu'elle ne peut être à la fois l'une et l'autre. C'est ainsi que souvent l'erreur conduit à l'évidence.

Le soleil tourne autour de la terre, me disait, il y a quelque temps, un de ces hommes qu'on appelle philosophes. Je le croyais, il m'avait convaincu. Un autre vint, me dit le contraire! Je fis appeler le premier, et m'établis pour juge de leurs différens. Ce que je pus apprendre de leurs disputes, fut qu'il était possible que l'une et l'autre planète fit cette circonvolution, et que l'ancêtre d'un des disputans était Alguasil.

Voilà tout ce que m'enseigne le commerce de ces gens, dont la science m'avait d'abord surpris : l'estime particulière que l'on fait d'eux est un de mes étonnemens. Est-il pos-

sible qu'un peuple si éclairé fasse tant de cas de personnes qui n'ont d'autre mérite que celui de penser ? Il faut que la raison soit quelque chose de bien rare pour lui.

Un homme pense singulièrement, parle peu, ne rit jamais, raisonne toujours ; orgueilleux, mais pauvre, il ne peut se faire remarquer par des habits brillans : il y supplée, et se distingue par de vils lambeaux. C'est un philosophe, il a le droit d'être impudent.

Un autre, jeune encore, veut faire de la philosophie une femme de la cour. Il la cache sous de riches habits, la farde, la pretentaille ; elle est enjouée, coquette, les parfums annoncent ses pas. Les gens accoutumés à juger sur les apparences, ne la reconnaissent plus. Le philosophe n'est qu'un fat. Le soupçonner de penser, autant vaudrait l'accuser d'être constant.

Zaïs avait des vapeurs, me disait Alonzo, il leur fallait donner un prétexte. La philosophie en parut un plausible à Zaïs. Elle n'oublia rien pour passer pour philosophe. Elle se le croyait déjà. Le caprice, la misanthropie, l'orgueil, la mettaient en possession de

ce titre. Il ne lui manquait plus que de trouver un amant aussi singulier qu'elle. Elle a réussi.

Zaïs et son amant composent une académie. Leur château est un observatoire. Quoique déjà sur l'âge, dans ses jardins, Zaïs est Flore : sur son balcon, c'est Uranie. De son amant disgracieux, autant que singulier, elle fait un Céladon. Que manque-t-il à un spectacle aussi ridicule ? des spectateurs.

La philosophie, Kanhuiscap, est moins ici l'art de penser que celui de penser singulièrement. Tout le monde est philosophe ; le paraître n'est cependant pas, comme tu vois, une chose facile.

---

#### LETTRE XVIII. — AU MÊME.

Procédés des Espagnols à l'égard de leurs femmes. — Amours de leurs religieuses.

DE tout ce qui frappe mes yeux étonnés, Kanhuiscap, rien ne me surprend davantage que la manière dont les Espagnols se comportent avec leurs femmes. Le soin particu-

lier qu'ils ont de les cacher sous d'immenses draperies , me ferait presque croire qu'ils en sont plutôt les ravisseurs que les époux. Quel autre intérêt pourrait les animer , si ce n'est la crainte que de justes possesseurs ne revendiquent un bien qui leur a été ravi , ou quelle honte trouvent-ils à se parer des dons de l'amour.

Ils ignorent , ces barbares , le plaisir de se faire voir auprès de ce qu'on aime , de montrer à l'univers entier la délicatesse de son choix , ou le prix de sa conquête , de brûler en public des feux allumés dans le secret , et de voir perpétuer dans mille cœurs des hommages qu'un seul ne peut rendre à la beauté. Zilia ! ô ma chère Zilia ! dieux injustes et cruels ! pourquoi me priver encore de sa vue. Mes regards , unis aux siens par la tendresse et le plaisir , apprendraient à ces hommes grossiers qu'il n'est point d'ornement plus précieux que les chaînes de l'amour.

Je crois cependant que la jalousie est le motif qui porte les Espagnols à cacher ainsi leurs femmes , ou plutôt que c'est la perfidie des femmes qui force les maris à cette tyrannie. La loi conjugale est celle que l'on jure



le plus aisément. Faut-il s'étonner qu'on la garde si peu ? On voit tous les jours ici deux riches héritiers s'unir sans goût, habiter ensemble sans amour, et se séparer sans regret. Quelque peu malheureux que te paraisse cet état, il est cependant infortuné. Être aimé de sa femme n'est point un bonheur ; c'est un malheur que d'en être haï.

La virginité prescrite par la religion n'est pas mieux gardée que la tendresse conjugale, ou du moins ne l'est-elle qu'extérieurement.

Il y a ici, de même qu'à la ville du Soleil, des vierges consacrées à la Divinité. Elles voient cependant les hommes familièrement ; une grille seulement les sépare. Je ne saurais cependant deviner le motif de cette séparation ; car si elles ont assez de force pour garder la vertu au milieu des hommes qu'elles voient continuellement, de quoi sert une grille ? Et si l'amour entre dans leur cœur, quel faible obstacle à lui opposer qu'une séparation excitante, qui laisse agir les yeux et parler le cœur !

Des espèces de Cusipatas sont assidus auprès de ces vierges, qu'on appelle religieuses ; et, sous prétexte de leur inspirer un



culte plus pur, ils font naître et excitent chez elles des sentimens d'amour dont elles sont la proie. L'art qui paraît banni de leur cœur, ne l'est pourtant pas de leurs habits et de leurs gestes. Un pli qu'il faut faire prendre à un voile, un regard humble, une attitude qu'il faut étudier, en voilà assez pour occuper, pendant le quart d'une année, le temps, les peines, et même les veilles d'une religieuse. Aussi les yeux d'une religieuse en savent-ils plus que les autres yeux. C'est un tableau où l'on voit peints tous les sentimens du cœur. La tendresse, l'innocence, la langueur, le courroux, la douleur, le désespoir et le plaisir, tout y est exprimé; et si le rideau se baisse un moment sur la peinture, ce n'est que pour laisser le temps de substituer un autre tableau à ce premier. Quelle différence entre le dernier regard d'une religieuse et celui qui le suit ! Tout ce manège n'est cependant que l'ouvrage d'un seul homme. Un Cusipatas a la direction d'une maison de vierges, toutes veulent lui plaire; elles deviennent coquettes; et le directeur, quelque grossier qu'il soit, est forcé de prendre un air de coquetterie; la recon-

naissance l'y oblige ; et sûr de plaire, il cherche encore de nouveaux moyens de se faire aimer, réussit, et se fait pour ainsi dire adorer. Tu en jugeras par ce trait. On m'a dit qu'une de ces vierges avait coiffé de la chevelure d'un moine l'image du dieu des Espagnols ; on m'a aussi fait part d'une lettre écrite par une religieuse au père T...., dont voici à-peu-près le contenu :

« Jésus ! mon père , que vous êtes injuste !  
» Dieu m'est témoin que le père Ange ne  
» m'occupe pas un seul instant , et que , loin  
» d'avoir été enlevée par son sermon jusques  
» à l'extase (comme vous me le reprochez) ,  
» je n'étais , pendant son discours , occupée  
» que de vous. Oui , mon père , un seul mot  
» de votre bouche fait plus d'impression sur  
» mon cœur , sur ce cœur que vous connais-  
» sez si peu , que tout ce que le père Ange  
» pourrait me dire pendant des années en-  
» tières , quand même ce serait dans le petit  
» parloir de Madame , et qu'il croirait s'en-  
» tretenir avec elle..... Si mes yeux sem-  
» blaient s'enflammer , c'est que j'étais avec  
» vous lorsqu'il prêchait. Que ne pénétrez-  
» vous dans mon cœur pour lire mieux ce

» que je vous écris ! Cependant vous êtes  
» venu au parloir , et vous ne m'avez pas  
» demandée , m'auriez-vous oubliée ? Ne vous  
» souviendrait-il plus ? ..... Vous ne me re-  
» gardâtes pas une seule fois hier pendant le  
» salut. Dieu voudrait-il m'affliger au point  
» de me priver des consolations que je reçois  
» de vous ? Au nom de Dieu , mon père , ne  
» m'abandonnez pas dans la langueur où je  
» suis plongée. Je suis à faire pitié , tant je  
» suis défaite , et si vous n'avez compassion  
» de moi , vous ne reconnaîtrez bientôt plus  
» la trop infortunée Thérèse. Notre tourrière  
» vous remettra un gâteau d'amandes de ma  
» façon. Je joins à cette lettre un billet que la  
» sœur A... écrit au père dom X.... J'ai eu le  
» secret de l'intercepter. Je crois qu'il vous  
» amusera. Ah ! que. . . . . L'heure sonne ,  
» adieu. »

Après cela , Kanhuiscap , pourras-tu t'empêcher de convenir que les Espagnols sont aussi ridicules dans leurs amours qu'insensés dans leurs cruautés. La maison d'Alonzo est , je crois , la seule où règne la droiture et la saine raison. Je ne sais cependant que penser des regards de Zulmire :

trop tendres pour n'être que l'effet de l'art, ils sont trop étudiés pour être conduits par le cœur.

---

## LETTRE XIX. — AU MÊME.

Réflexions d'Aza sur le vide des connaissances métaphysiques.

PENSER est un métier, se connaître est un talent. Il n'est pas donné à tous les hommes, Kanhuiscap, de lire dans leurs propres cœurs. Des espèces de philosophes ont seuls ici ce droit, ou plutôt celui d'embrouiller ces connaissances. Loin de s'attacher à corriger les passions, ils se contentent de savoir ce qui les produit, et cette science qui devrait faire rougir les plus vicieux, ne sert qu'à leur faire voir qu'ils ont un mérite de plus, le talent infructueux de connaître leurs défauts.

Les métaphysiciens, c'est le nom de ces philosophes, distinguent dans l'homme trois parties, l'ame, l'esprit et le cœur; et toute leur science ne tend qu'à savoir laquelle de

ces trois parties produit telle ou telle action. Cette découverte , une fois faite , leur orgueil devient inconcevable. La vertu n'est , pour ainsi dire , plus faite pour eux ; il leur suffit de savoir ce qui la produit. Semblables à ces gens qui se dégoûtent d'une liqueur excellente , à l'instant qu'ils apprennent qu'elle vient d'un pays peu renommé.

C'est par le même principe , qu'enivré d'un savoir qu'il croit rare , un métaphysicien ne laisse point échapper l'occasion de faire voir sa science. S'il écrit à sa maîtresse , sa lettre n'est autre chose que l'analyse exacte des moindres facultés de son ame.

La maîtresse se croit obligée de répondre sur le même ton , et ils s'embrouillent tous les deux dans des distinctions chimériques , et des expressions que l'usage consacre , mais qu'il ne rend point intelligibles.

Les réflexions que tu fais dans les mœurs des Espagnols te conduiront bientôt à celles que je viens de faire.

Que mon cœur n'est-il libre , généreux ami ! Je te peindrais avec plus de force des pensées qui n'ont point d'autre ordre , que celui que je peux leur donner dans l'agita-

tion où je suis. Le temps approche où mes malheurs vont finir. Zilia va enfin paraître à mes yeux impatiens. L'idée de ce plaisir trouble ma raison. Je vole sur ses pas ; je la vois partager mon impatience , mes plaisirs ; de tendres larmes coulent de nos yeux. Réunis après nos malheurs. . . . Quel trait douloureux a passé dans mon ame, Kanhuiscap ! Dans quel état affreux va-t-elle me trouver ? Vil esclave d'un barbare, dont elle porte peut-être les fers, à la cour d'un vainqueur orgueilleux , reconnaîtra-t-elle son amant ? Peut-elle croire qu'il respire encore ? Elle est dans l'esclavage. Croira-t-elle que des obstacles assez forts ont pu. . . . Kanhuiscap , que dois-je attendre ? quel sort m'est réservé ? Quand j'étais digne d'elle, dieu cruel, tu l'arrachas de mes bras. Ne me feras-tu retrouver en elle qu'un témoin de plus de mon ignominie ! Et toi qui me rends l'objet de mon amour, élément barbare, me rendras-tu ma gloire ?

---



## LETTRE XX. — AU MÊME.

Désespoir d'Aza, qui croit Zilia engloutie dans les eaux.

QUEL dieu cruel m'arrache à la nuit du tombeau ? Quelle pitié perfide me fait revoir le jour que je déteste ! Kanhuiscap, mes malheurs renaissent avec mes jours, et mes forces s'augmentent avec l'excès de ma tristesse... Zilia n'est plus... O désespoir affreux ! ô cruel souvenir ! Zilia n'est plus !.... et je respire encore ! et mes mains, que ma douleur devrait enchaîner, peuvent encore former ces nœuds que le trouble conduit, que les larmes arrosent, et que le désespoir t'envoie.

En vain le soleil a parcouru le tiers de sa course depuis que tu as déchiré mon cœur avec le trait le plus funeste. En vain l'abattement, l'inexistence ont captivé mon ame jusqu'à ce jour. Ma douleur, inutilement retenue, n'en devient que plus vive. J'ai perdu



Zilia ! Un espace immense de temps semble nous séparer, et je la perds encore en ce moment. Le coup affreux qui me l'a ravie, l'élément perfide qui la renferme, tout se présente à ma douleur. Sur des flots odieux je vois Zilia emportée. Le Soleil s'obscurcit d'horreur dans des abîmes profonds ; la mer qui s'ouvre cache son crime à ce dieu ; mais elle ne peut me le dérober. A travers les eaux, je vois le corps de Zilia, ses yeux..., son sein..., une pâleur livide... Ami !... mort inexorable !... mort qui me fuit !.... Dieux, plus cruels dans vos bontés que dans vos rigueurs ! Dieux, qui me laissez la vie, ne réunirez-vous jamais ceux que vous ne pouvez séparer ?

En vain, Kanhuiscap, j'appelle la mort, elle s'éloigne de moi, la barbare est sourde à ma voix, et garde ses traits pour ceux qui les évitent.

Zilia, ma chère Zilia, entends mes cris, vois couler mes pleurs, tu n'es plus, je ne vis que pour en répandre : que ne puis-je me noyer dans le torrent qu'elles vont former !.... Que ne puis-je. ... Quoi ! tu n'es plus, ame de mon ame ! Tu.... mes mains

me refusent leurs secours. Ma douleur m'accable.... L'affreux désespoir...., les larmes...., l'amour...., un froid inconnu.... Zilia.... Kanhuiscap.... Zilia....

---

LETTRE XXI. — AU MÊME.

Aza rétabli d'une maladie dangereuse, par les soins d'Alonzo et de Zulmire.

Quel va être ton étonnement, Kanhuiscap, lorsque ces nœuds, que ma main peut à peine former, t'apprendront que je respire encore; ma douleur, mon désespoir, le temps que j'ai passé sans t'instruire de mon sort, tout a dû t'en confirmer la fin. Termine des regrets dus à l'amitié, à l'estime, au malheur: mais que le jour dont je jouis encore ne te fasse pas déplorer ma faiblesse: vainement la perte de Zilia devrait être celle de ma vie; les dieux qui semblaient devoir excuser le crime qui m'eût donné la mort, m'ont ôté la force de le commettre.

Abattu par la douleur, à peine ai-je senti

les approches d'une mort qui allait enfin terminer mes malheurs. Une maladie dangereuse accablait mon corps, et m'eût conduit au tombeau, si le funeste secours d'Alonzo n'eût reculé le terme de mes jours.

Je respire : mais ce n'est que pour être la proie des tourmens les plus cruels. Tout m'importune dans l'état affreux où je suis. L'amitié d'Alonzo, la douleur de Zulmire, leurs attentions, leurs larmes, tout m'est à charge. Seul avec moi-même au milieu des hommes qui m'environnent, je ne les aperçois que pour les fuir. Puisse, Kanhuiscap, un ami moins malheureux te récompenser de ta vertu ! Amant trop infortuné pour être ami sensible, puis-je goûter les douceurs de l'amitié, quand l'amour me livre aux plus cruelles douleurs.

---

## LETTRE XXII. — AU MÊME.

Alonzo et Zulmire cherchent à dissiper la douleur d'Aza.

·ENFIN, l'amitié me rend à toi, à moi-même, Kanhuiscap : trop touché de mes maux, Alonzo a voulu les dissiper, ou du moins partager avec moi ma tristesse. Dans ce dessein, il m'a conduit dans une maison de campagne à quelques lieues de Madrid. C'est là que j'ai goûté le plaisir de ne rencontrer rien qui ne répondît à l'abattement de mon cœur. Un bois, voisin du palais d'Alonzo, a été long-temps le dépositaire de mes tristesses secrètes. Là, je ne voyais que des objets propres à nourrir ma douleur. Des rochers affreux, de hautes montagnes dépouillées de verdure, des ruisseaux épais qui coulaient sur la bourbe, des pins noircis, dont les tristes rameaux semblaient toucher les cieux, des gazons arides, des fleurs desséchées, des corbeaux et des serpens y étaient les seuls témoins de mes pleurs.

Alonzo sut bientôt m'arracher malgré moi de ces tristes lieux. Ce fut alors que je vis combien les maux sont soulagés quand on les partage , et combien je devais aux tendres soins de Zulmire et d'Alonzo. Où prendrais-je des couleurs assez vives pour te peindre , Kanhuiscap, la douleur que leur causent mes malheurs ? Zulmire , la tendre Zulmire les honore de ses larmes. Peu s'en faut que sa tristesse n'égale la mienne. Pâle , abattue , ses yeux s'unissent aux miens pour verser des pleurs , tandis qu'Alonzo déplore mon infortune.

---

## LETTRE XXIII. — A U M Ê M E.

Amour de Zulmire pour Aza, et ses suites.

ZULMIRE , qui donnait tous ses soins au malheureux Aza ; Zulmire , qui partageait ses maux , qui tremblait pour ses jours , va finir les siens : chaque instant augmente ses dangers et diminue sa vie.

Cédant enfin à la tendresse, aux prières de son père gémissant à ses pieds, sans espoir de la secourir, et plus encore peut-être aux mouvemens de son cœur, Zulmire a parlé. C'est moi, c'est Aza, que l'infortune ne peut abandonner, qui porte la mort dans son sein; c'est ce malheureux, dont le cœur déchiré ne respire que par le désespoir, et dont l'amour a changé tout le sang en un poison cruel.

Je ravis Zulmire à son père, à mon ami; elle m'aime: elle meurt; Alonzo va la suivre: Zilia ne vit plus.

J'ai senti tes douleurs; viens partager mes peines, m'a dit ce père désolé, viens me rendre et ma vie et ma fille, malheureux dont je plains l'infortune, dans l'instant même où je viens te prier de soulager la mienne. Sois sensible à l'amitié, tu le peux. La plus belle des vertus ne saurait nuire à ton amour. Viens, suis-moi. A ces mots, qui terminèrent ses sanglots précipités, il me conduisit dans l'appartement de sa fille. Attendri, accablé, j'entre en frémissant. La pâleur de la mort était répandue sur ses traits, mais ses yeux éteints se raniment à ma



une : il semble que ma présence redonne la vie à cette infortunée.

Je meurs , me dit-elle d'une voix entrecoupée ; je ne te verrai plus. Voilà tous mes regrets. Du moins, Aza , avant ma mort , je puis te dire que je t'aime. Je puis... oui , souviens-toi que Zulmire emporte au tombeau l'amour qu'elle n'a pu te cacher ; que ses regards , son cœur ont décélé tant de fois ; que ton indifférence enfin.... Je ne t'en fais point de reproche : ta sensibilité m'aurait prouvé ton inconstance. Tout entier à une autre , la mort n'a pu t'en séparer : elle ne m'ôtera jamais l'amour que j'ai pour toi. Je la préfère à la guérison d'un mal que je chéris , d'un mal..... Aza..... Elle me tend une de ses mains ; ses forces l'abandonnent , elle tombe , ses yeux se ferment ; mais tandis que je me reproche sa mort , que je joins mes soins à ceux de son père désespéré , d'autres secours la rappellent à la vie. Ses yeux sont rouverts , et , quoiqu'éteints encore , s'attachent sur moi , et me peignent l'amour le plus tendre. Aza ! Aza ! me dit-elle encore , ne me haïssez point. Je me jette à ses genoux touché de son sort. Une joie



subite éclate dans ses regards ; mais ne pouvant soutenir tous les mouvemens que son ame éprouve , elle retombe : l'on m'entraîne pour lui sauver des agitations dangereuses.

Que peux-tu penser , Kanhuiscap , des nouveaux malheurs dont je suis la proie , de la peine cruelle que je répands sur ceux à qui je dois tout ? Cette nouvelle douleur vient se joindre à celle qui m'accompagne dans les tristes déserts où l'amour , la mort et le désespoir me suivent sans cesse.

---

#### LETTRE XXIV. — AU MÊME.

Zulmire rendue à la santé.

AMI , le sort d'Alonzo est changé. La douleur qui l'accablait a fait place à la joie : Zulmire prête à descendre au tombeau , est rappelée à la vie. Ce n'est plus cette Zulmire que la langueur réduisait au trépas ; ses yeux animés font briller les grâces et la beauté dont sa jeunesse est parée.

Tandis que j'admire ses charmes renaissans, le croiras-tu ? loin de me parler de son amour , il semble au contraire qu'elle soit confuse de l'aveu qui lui est échappé. Ses yeux se baissent toutes les fois qu'ils rencontrent les miens. Mes peines sont suspendues : mais , hélas ! que ce calme est court ! Zilia, ma chère Zilia , puis-je me soustraire à ma douleur ? Pardonne-moi les instans que je lui ai dérobés. Je lui consacre désormais tous ceux que me laisse mon infortune.

Ne crois pas , Kanhuiscap , que les craintes qu'Alonzo me témoigne pour Zulmire puissent ébranler ma constance. En vain il me représente l'empire d'Aza sur le cœur de sa fille, la joie que lui causerait notre union, la mort qui suivra notre séparation ; je me tais devant ce père malheureux. Mon cœur, fidèle à ma tendresse, est ferme, inébranlable pour Zilia. Non, c'est en vain qu'Alonzo prêt à partir pour cette terre infortunée qui ne verra plus Zilia, m'offre le pouvoir que son injuste roi lui donne sur mes peuples. C'est reconnaître un tyran , que de se servir de sa puissance. Les chaînes peuvent accabler mon bras , mais elles ne captiveront ja-

mais mon cœur. Jamais je n'aurai pour le chef barbare des Espagnols, que la haine que je dois au maître d'un peuple qui causa mes malheurs et ceux de ma triste patrie.

---

LETTRE XXV. — AU MÊME.

Aza conçoit le dessein d'épouser Zulmire, et par quel motif.

MES yeux sont ouverts, Kanhuiscap, les feux de l'amour cèdent, sans s'éteindre, au flambeau de la raison.

O flammes immortelles, qui dévorez mon sein ! Zilia ! toi dont rien ne peut me ravir l'image, qu'un destin fatal m'arrache pour jamais, ne vous offensez point si le désir de vous venger m'excite à vous trahir.

Ne me dis plus, Kanhuiscap, ce que je dois à mes peuples, à mon père ; ne me parle plus de la tyrannie des Espagnols. Puis-je oublier mes maux et leurs crimes ? Ils m'ont coûté trop cher. Ce souvenir cruel irrite ma fureur. C'en est fait, j'y consens ;

je vais m'unir à Zulmire. Alonzo, je te l'ai promis. Est-ce donc un crime de laisser à Zulmire une erreur qui lui est chère? Elle croit triompher de mon cœur. Ah! loin de la désabuser, qu'elle jouisse de son bonheur imaginaire; qu'elle. . . . Ce n'est que par ce moyen que je puis venger et mes peuples opprimés, et moi-même. Dès l'instant de notre union, je serai conduit à la terre du Soleil, à cette terre désolée, dont tu me traces les malheurs. C'est là que je ferai éclater la vengeance dont je dérobe encore les violens transports. C'est sur une nation perfide que vont tomber ma fureur et mes coups. Réduit à la bassesse d'un vil esclave, à feindre enfin pour la première fois, j'irai punir les Espagnols de ma trahison et de leurs forfaits, tandis que la famille d'Alonzo éprouvera tout ce que peut un cœur reconnaissant, et les hommages que l'on doit rendre à la vertu.

---

## LETTRE XXVI. — AU MÊME.

Aza dégagé des préjugés de religion dans lesquels il avait été élevé.

Si tu étais un de ces hommes que le seul préjugé conduit, je me peindrais ta surprise, lorsque tu apprendras d'un Inca qu'il n'adore plus le Soleil. Je te verrais déjà te plaindre à cet astre de la lumière qu'il me laisse, et à toi-même des soins dont tu accompagnes tes sentimens. Tu t'étonnerais que, parjure à mon Dieu, l'amitié, cette vertu que le crime ignore, puisse demeurer dans mon sein. Mais rassuré contre tes préjugés que l'on t'avait fait prendre pour des vertus, tu ne gardes d'un Péruvien que l'amour de la patrie, de la vertu et de la franchise. J'attends de toi des reproches plus justes. Tu t'étonnes peut-être avec raison de me voir abandonné au culte qui m'a paru grossier, zélé pour une religion dont je t'ai fait voir les contradictions. Je me suis fait

cette objection à moi-même : mais qu'elle a été bientôt levée, quand j'ai appris que c'était ce Dieu qui était l'auteur de notre vie, qui avait dicté cette loi, et dont j'avais eu l'audace de blâmer la conduite ! Qu'importe en effet qu'un honneur soit ridicule, s'il est exigé par celui à qui on le rend ? C'est par ce principe que je n'ai point rougi de me conformer à des usages que j'avais condamnés. Que les ouvrages de l'Etre-Suprême sont respectables, qu'ils sont grands ! Si tu pouvais lire, Kanhuiscap, les livres divins qui m'ont été confiés, quelle sagesse, quelle majesté, quelle profondeur n'y trouverais-tu point ? Tu y reconnaîtrais aisément l'ouvrage de la Divinité. Ces contradictions invincibles, que je trouvais d'abord dans la conduite de ce Dieu, y sont évidemment justifiées. Il n'en est pas de même de la conduite des hommes envers leur Dieu.

Ne crois pas qu'aussi crédules que nous le sommes d'ordinaire, je tienne ce que je t'écris du seul rapport d'un prêtre. J'ai toujours trop reconnu les mensonges de nos Cusipatas pour ajouter foi aux fables de leurs semblables.

Le haut rang qu'ils tiennent chez toutes les nations les engage à les tromper , et leur grandeur n'est souvent fondée que sur l'erreur des peuples ambitieux : il leur en coûterait trop , s'il fallait que la vertu leur donnât l'empire du monde ; ils aiment mieux le devoir à l'imposture.

---

LETTRE XXVII. — AU MÊME.

Trouble d'Aza prêt à épouser Zulmire.

C'EN est fait, Kanhuiscap, Zulmire m'attend. Je marche à l'autel. Déjà tu m'y vois ; mais vois-tu les remords qui m'accompagnent : vois-tu les autels tremblans à la vue du parjure ; l'ombre de Zilia sanglante, indignée, éclairant cet hymen d'un lugubre flambeau ? Entends-tu sa voix lamentable ? « Est-ce là, dit-elle, cette foi que tu m'avais jurée , perfide , cet amour qui devait ranimer nos cendres ? Tu m'aimes , dis-tu ; tu ne donnes que ta main à Zulmire. Tu m'aimes , perfide , et tu donnes à une autre



» un bien dont je n'ai pu jouir ! Si je vivais  
« encore..... » Quelles furies , Kanhuiscap ,  
ne déchirent point mon sein ? Je vois Zul-  
mire abusée me demander un cœur sur le-  
quel elle a des droits légitimes. Mon père et  
mes peuples accablés sous un joug cruel re-  
gretteront en moi leur libérateur. Je vois ma  
promesse enfin . . . . . Je cours y satisfaire.

---

## LETTRE XXVIII. — A U MÊME.

Aza, instruit de l'arrivée de Zilia en France, quitte  
Alonzo et Zulmire pour se rendre auprès d'elle.

ZILIA respire. Quel messenger assez prompt  
pourra porter jusqu'à toi l'excès de ma joie ?  
Kanhuiscap, toi qui ressentis mes malheurs,  
jouis des transports de mon ame ; que les  
flammes qui l'embrâsent volent et portent  
dans ton sein l'excès de ma félicité !

La mer , nos ennemis , la mort , non , rien  
ne m'a ravi l'objet de mon amour. Elle vit,  
elle m'aime, juge de mes transports.

Conduite dans un Etat voisin , en France ,

Zilia n'a éprouvé d'autre malheur que celui de notre séparation, et de l'incertitude de mon sort. Combien les dieux protègent la vertu ! Un généreux Français l'a délivrée de la barbarie des Espagnols.

Tout était prêt pour m'unir à Zulmire. J'allais, ô dieux ! . . . quand j'appris que Zilia vivait, qu'elle allait me rejoindre. Nul obstacle ne peut la retenir. Je la verrai. Sa bouche me répétera les tendres sentimens que sa main a tracés ; je pourrai à ses pieds. . . . Ciel ! je tremble d'un projet qui cause toute ma joie. Mon bonheur m'aveugle. Zilia viendrait au milieu de ses ennemis ! de nouveaux dangers ! Elle ne partira point. Je vais la prévenir. Qui pourrait m'arrêter ? Alonzo , Zulmire , les dieux ont dégagé ma foi , Zilia respire. Je la reçois des mains de la vertu. En vain la reconnaissance , l'estime , l'amitié la portaient à répondre aux sentimens de Déterville , son libérateur , elle leur opposait notre amour et les forçait à respecter nos feux. Combat glorieux ! effort que j'admire ! Déterville étouffe son amour , il oublie les droits qu'il a sur elle : apprends sa générosité ; il nous réunit.

Zilia , Zilia ! je vais jouir de mon bonheur.  
Je vole te prévenir , te voir , et mourir de  
plaisir à tes pieds.

---

## LETTRE XXIX. — AU MÊME.

Aza jaloux de Déterville , et par quel motif.

N'ACCUSE , ami , que Zilia de mon silence.  
Je l'ai vue , je n'ai vu qu'elle. N'attends pas  
que je t'exprime les transports , les ravisse-  
mens où me livra le premier moment qu  
l'offrit à ma vue ; il faudrait , pour les sentir ,  
aimer Zilia comme je l'aime. Fallait-il que  
des tourmens inconnus vinssent troubler  
une félicité si pure ?

Du sein des plaisirs au comble des dou-  
leurs , il n'y a donc point d'intervalle. Après  
tant de voluptés , mille traits déchirent mon  
cœur. Ma tendresse m'est odieuse , et , quand  
je veux ne point aimer , je sens toute la fu-  
reur de l'amour.

J'ai pu soutenir la douleur de la perte de  
Zilia , je n'ai pu supporter celle que j'envi-

sage. Elle ne m'aimerait plus ! . . . O pensée accablante ! lorsque je parus à ses yeux, l'amour versa dans mon ame , d'une main les plaisirs, de l'autre la douleur.

Dans les premiers transports d'un bonheur si pur , que je ne puis même t'en exprimer la douceur, Zilia s'est échappée de mes bras pour lire une lettre qu'une jeune personne , qui m'avait conduit, lui avait donnée. Inquiète, troublée, attendrie, les larmes qu'elle venait de donner à la joie ne coulaient déjà plus que pour la douleur. Elle en inondait cette lettre fatale. Ses larmes me faisaient craindre pour elle des malheurs. L'ingrate goûtait des plaisirs ; la douleur que je partageais était le triomphe de mon rival. Déterville, ce libérateur dont les lettres de Zilia m'ont répété tant de fois les éloges, avait écrit celle-ci. La passion la plus vive l'avait dictée : en s'éloignant d'elle, après lui avoir rendu son rival, il mettait le comble à sa générosité, et à la douleur de Zilia. Elle sut me l'expliquer avec une vivacité, des expressions au-dessus de la reconnaissance. Elle me força d'admirer des vertus qui, dans cet instant cruel, me donnaient la mort. Ma douleur

alors emprunta le secours d'un froid inébranlable. Je me dérobaï bientôt à Zilia. Rempli de mon désespoir, rien ne put plus m'en délivrer. Chaque réflexion que je fais est une douleur. Elle m'arrache mon espérance, mon bonheur. Je perdrais le cœur de Zilia ! ce cœur..... Idée que je ne puis soutenir ! mon rival serait heureux ! Ah ! c'est trop que de sentir qu'il mérite de l'être !

Jalousie affreuse ! tes serpens cruels se sont glissés dans mon cœur. Mille craintes, de noirs soupçons.... Zilia, ses vertus, sa tendresse, sa beauté, mon injustice peut-être, tout m'agite, me tourmente, me perd. Ma douleur se cache en vain sous une tranquillité apparente. Je veux parler, me plaindre, éclater en reproches, et je me tais. Que dire à Zilia ? Puis-je lui reprocher l'amour qu'elle inspire à Déterville, que la vertu conduit. Elle ne partage pas sa tendresse. Mais pourquoi lui prodiguer des louanges, répéter sans cesse son éloge ?.... Amour, source de mes plaisirs, devais-tu l'être de mes maux.

## LETTRE XXX. — AU MÊME.

La jalousie d'Aza augmente. — Il croit Zilia infidèle.

Où suis-je, Kanhuiscap ? quels tourmens traîné-je après moi ! Mon ame est embrasée de la plus cruelle fureur. Zilia, la perfide Zilia, pâle, inquiète, soupire en l'absence de mon rival. Déterville en ayant remporté la victoire ! Ciel ! sur qui tombera ma rage ! il est aimé, Kanhuiscap ; tout me l'apprend. La barbare ne cherche point à me cacher son infidélité. Restes encore précieux de l'innocence, lorsqu'elle connaît le crime, elle déteste l'imposture. Je lis son parjure dans ses yeux. Sa bouche même ose me l'avouer, en répétant sans cesse ce nom que j'abhorre : Où fuir : je souffre près de Zilia des tourmens affreux, et loin d'elle je meurs.

Quand, séduit par la douceur de ses regards, elle répand pour un instant quelque tranquillité dans mon ame, je crois en être aimé. Ce plaisir me plonge dans un ravisse-



ment qui m'interdit. Je reviens, je veux parler. Je commence, m'interrompts, me tais. Les sentimens qui se succèdent tour à tour dans mon cœur me troublent, m'égarent. Je ne puis m'exprimer. Un souvenir funeste, Déterville, un soupir de Zilia, raniment des transports que je veux calmer en vain. Les ombres mêmes de la nuit ne peuvent me dérober à leur violence. Si je me livre un moment au sommeil, Zilia infidèle vient m'en arracher. Je vois Déterville à ses pieds; elle l'écoute avec plaisir. L'affreux sommeil fuit loin de moi. La lumière m'offre des douleurs nouvelles. Toujours livré à la fureur de la jalousie, ses feux ont desséché jusqu'à mes larmes. Zilia, Zilia ! quels maux naissent de tant d'amour ! Je t'adore, je t'offense. Dieux ! je te perds.

---



---

---

LETTRE XXXI. — AU MÊME.

Aza se reproche les effets de sa jalousie.

ZILIA, amour, Déterville, funeste jalousie ! Quel égarement ! un nuage me dérobe les noms que je trace. Kanhuiscap, je ne me connais plus ; dans la fureur de la plus noire jalousie, je me suis armé des traits dont j'ai frappé le cœur de Zilia. Elle écrivait à Déterville, sa lettre était encore entre ses mains. Un moment funeste a troublé ma raison. J'ai formé le plus indigne projet.... Ma parole, la religion que j'ai embrassée, tout m'a servi. les prétextes les plus vains m'ont paru des lois d'équité pour abandonner Zilia. J'en ai prononcé l'arrêt avec barbarie. Des adieux cruels..... Quel moment !.... Ai-je pu !..... Oui, Kanhuiscap, j'ai fui Zilia. Zilia à mes pieds, ses sanglots, les miens prêts à s'y confondre.... Déterville, quel souvenir ! Furieux, j'ai fui de ses bras. Mais bientôt, vainement obstiné, je veux la revoir ; tout s'y

oppose : je n'ose résister. Dieux ? qu'ai-je fait ? Que la honte est accablante ! que le repentir est affreux !

---

## LETTRE XXXII. — AU MÊME.

Aza retombe dans ses soupçons contre Zilia. —  
Zulmire projette une vengeance éclatante.

CESSE de t'étonner de la longueur de mon silence. L'état cruel de mon cœur m'a-t-il permis de t'instruire plus tôt de mon sort ? Ne crois pas que , déchiré des remords , je me reproche encore de trop justes soupçons. C'est Zilia , c'est son perfide cœur , et non pas le mien , qu'ils doivent dévorer. Oui , Kanhuiscap , ses soupirs , ses pleurs et ses cris n'étaient que l'effet de la honte , traces que la vertu qui fuit laisse encore dans leurs cœurs. C'est pour les effacer que la cruelle a refusé de me revoir. Son obstination m'a forcé de m'éloigner. Retiré à l'extrémité de la même ville , ignoré des hommes , tout entier à ma douleur et à mon infortune , je

m'efforce d'oublier l'ingrate que j'adore. Soins inutiles ! l'amour , malgré nous , se glisse dans nos cœurs , et malgré nous le cruel y demeure. En vain je veux le chasser. La jalousie l'y nourrit. Si je veux en bannir la jalousie , l'amour l'y retient. Jouet déplorable de ces deux passions , mon ame est partagée entre la tendresse et la fureur. Tantôt je me reproche mes soupçons , et tantôt mon amour. Puis-je adorer une ingrate ? puis-je oublier celle que j'adore ? Mais , quelque amour que j'aie pour elle , rien ne peut l'excuser. Que ne m'a-t-elle haï : on pardonne la haine , et non pas la perfidie.

Les soins et l'amitié d'Alonzo ont su découvrir la retraite où la douleur et tous les maux destructeurs de notre être me retiennent. Zulmire m'accable de reproches , elle vient de m'écrire. Je suis à ses yeux un ingrat , que ma parole , que ses larmes ne peuvent rappeler. Je ne l'ai enlevée des bràs de la mort que pour la livrer à des tourmens plus cruels. Elle veut , dit-elle , venir en France signaler sa fureur et mon parjure , venger son père et son amour. Chaque mot de sa lettre est un trait qui me perce le

cœur. Je sens trop la force du désespoir pour n'en pas craindre les effets. Zilia est l'objet infortuné de sa rage. C'est teinte de son sang qu'elle veut paraître à mes yeux. Dieux vengeurs des forfaits, est-ce donc au crime de laisser le soin de la punir !

Arrête, Zulmire, épuise sur moi tous tes coups. Laisse jouir l'ingrate d'une vie dont les remords feront les châtimens. C'est ainsi que tu peux signaler ta vengeance. Mais, ô dieux ! Zilia dans les bras d'un rival ! Je frémis, malheureux que je suis ; et je tremble pour elle, quand l'ingrate me trahit. Retenu par les maux dont je suis accablé, mon corps succombe à sa faiblesse, tandis que la perfide, triomphant même de ses remords, rappelle mon rival.... Infortuné ! je fuis.... je vis encore ! Quel malheur d'exister à qui ne respire que par la douleur !

---

## LETTRE XXXIII. — AU MÊME.

Innocence de Zilia. — Générosité de Zulmire. —  
Désespoir d'Aza.

QU'AI-JE dit? quelle horreur m'environne? apprends ma honte, Kanhuiscap, et, s'il se peut, mes remords avant mon crime. Odieux à moi-même, je vais le devenir à tes yeux. Cesse de plaindre mes malheurs. Mets-y le comble par ta haine.

Zilia n'est point coupable. Ce souvenir est pour elle un outrage. Tu connais mes soupçons; leur injustice t'apprend mes malheurs. Ils ne s'épuisent jamais; il en est toujours d'imprévus. Après la perfidie de Zilia, aurais-tu pensé que le ciel eût pu me livrer à de nouveaux tourmens? Aurais-tu cru que ce qui devait faire mon bonheur, son innocence, fût la source la plus amère de mes maux?

A quel égarement m'étais-je donc livré? quelles ténèbres obscurcissaient ma raison?

Zilia aurait pu me trahir ! J'ai pu le penser ! Elle ne veut plus me voir ; mon souvenir lui est odieux : elle m'a trop aimé pour ne me pas haïr. Abandonné à mon malheur affreux , l'amitié , la confiance , rien n'adoucit mes tourmens. J'empoisonne ton cœur de leur amertume , et le mien n'est point soulagé.

En vain Zulmire , revenue de sa fureur , m'apprend qu'elle la sacrifie à mon repos et à ma félicité. Retirée dans une maison de vierges , elle consacre à son Dieu et à mon bonheur sa vie et ses plus beaux jours.

Zulmire , généreuse Zulmire , tu renonces à ta vengeance ? Ah ! si ton cœur était barbare , qu'il serait satisfait de mes cruelles infortunes !

Ce n'est donc qu'à moi , qu'à la bassesse de mes sentimens , que je dois les maux que j'endure. Il ne manquait à mes malheurs que d'en être moi-même la cause , je la suis. Zilia m'aimait , je la voyais , mon bonheur était certain. Sa tendresse , ses sentimens , ma félicité devaient-ils être sacrifiés à de lâches soupçons ? O désespoir affreux , j'ai fui Zilia. C'est moi.... Généreux ami , conçois-tu l'état où je suis ? le conçois - je moi - même ? Les

regrets, l'amour, le désespoir pour le dévorer, le disputent à mon cœur.

---

LETTRE XXXIV. — A ZILIA.

Aza fait à Zilia l'aveu de ses injustices, et s'efforce de la fléchir.

LA crainte de te déplaire retient encore sous mes mains tremblantes les nœuds que je forme. Ces nœuds qui firent ta consolation, tes plaisirs, Zilia, ne sont plus tissus que par la douleur et le désespoir.

Ne crois pas qu'à tes yeux je veuille dérober mon crime. Déchiré du repentir de t'avoir cru infidèle, comment oserais-je m'en justifier ? Mais n'en suis-je point assez puni ? Quels remords !..... Les remords d'un amant qui t'adore. Ah ! tu veux me haïr ! N'ai-je pas plus mérité tes mépris que ta haine.

Retrace-toi un moment toutes mes infortunes. De barbares ennemis t'arrachèrent à mon amour à l'instant qu'il allait être cou-



ronné. Armé pour ta défense, je succombai sous leurs indignes fers. Conduit dans leur patrie, les mers qui m'y portèrent soutinrent, il est vrai, un temps toutes mes espérances. Je n'ai vécu que pour elles. Mon cœur flottait avec toi. Tes ravisseurs engloutis me plongèrent dans l'erreur la plus cruelle. Le néant où je t'ai cru n'a point détruit ma tendresse. La douleur augmente l'amour. Je mourais pour te suivre. Je n'ai vécu que pour te venger. J'ai tout tenté ; j'allais immoler jusqu'à mes sermens, m'unir enfin, malgré mille remords, à une Espagnole, acheter à ce prix ma liberté et ma vengeance, quand tout-à-coup, ô bonheur inespéré ! j'appris que tu respires, que tu m'aimes : ô souvenir trop doux ! je vole à toi, au bonheur le plus pur, le plus vif..... Vain espoir, cruel revers ! A peine eus-je senti les premiers transports que m'inspirait ta vue, qu'un fatal poison, dont ton cœur trop pur ignore les atteintes, la jalousie se glissa dans mon ame. Ses plus cruels serpens ont dévoré mon cœur, ce cœur qui n'était fait que pour t'aimer.

La plus belle des vertus, la reconnais-

sance, a été l'objet de mes soupçons. Ce que tu devais à Déterville, j'ai cru qu'il l'avait obtenu, que ta vertu aurait pu se confondre avec ton devoir. J'ai cru.... Ce sont ces funestes idées qui troublèrent mes premiers plaisirs. Tu n'as pu dans le sein de l'amour oublier l'amitié. J'y oubliai la vertu. Les éloges de Déterville, sa lettre, les sentimens qu'elle exprimait, le trouble qu'elle te causait, la douleur que tu témoignais de la perte de ton libérateur, j'attribuai tout au sentiment que j'éprouvais, que j'éprouve encore, à l'amour.

Je cachai dans mon sein les feux qui le consumaient. Quels furent leurs progrès ? des soupçons je passai bientôt à la certitude de la perfidie. Je songeai à t'en punir. Je ne voulus point employer les reproches, je ne t'en trouvais pas digne. Je ne te dissimule pas mes crimes : la vérité m'est aussi chère que mon amour.

J'ai voulu retourner en Espagne, remplir une promesse dont mes premiers sermens m'avaient dégagé : le repentir suivit bientôt l'empportement qui t'avait annoncé mon forfait.

Je tentais vainement de te désabuser d'une résolution que l'amour avait détruite aussitôt que formée. Ton obstination à ne me point voir ralluma ma fureur. Livré de nouveau à la jalousie, je me suis éloigné de toi ; mais, loin d'aller à Madrid consommer un crime que mon cœur détestait, ainsi qu'on a voulu te le persuader, accablé sous le faix de mes malheurs, j'ai cherché dans la solitude, dans l'éloignement des hommes, une paix que la seule tranquillité du cœur peut donner. Abattu par mes douleurs, mon corps a succombé sous le poids de mes maux. Long-temps éloigné de toi, malgré moi-même, te l'avouerai-je, Zilia, je n'ai conservé de force que pour t'outrager ? Je te voyais, satisfaite de ma fuite, rappeler mon rival. Je te voyais. . . . Hélas ! tu connais mon offense, mais tu n'en connais pas le châtiment ; il surpasse mon crime. Ah ! Zilia, si l'excès de l'amour pouvait l'effacer : non, je ne serais plus coupable. Ne crois pas que je cherche à émouvoir pour moi ta pitié ; c'est trop peu pour ma tendresse. Rends-moi ton cœur, ou ne m'accorde rien.

Ecoute l'amour qui doit parler encore

dans ton cœur ; laisse-moi près de toi rallumer des feux que ta juste colère s'efforce d'étouffer. Des cendres de l'amour que tu sentis pour Aza , je saurai recouvrer quelque étincelle.

Zilia , Zilia ! ordonne de mon sort , je t'ai fait l'aveu de mon crime. Si ton pardon ne l'efface pas , il doit être puni. Ma mort en sera le châtiment. Trop heureux , cruelle , si je pouvais du moins expirer à tes pieds !

---

---

---

**LETTRE XXXV ET DERNIÈRE.****A KANHUISCAP.**

Zilia rend son amour à Aza. — Leur prochain retour dans leur patrie.

EN frappant tes sens de surprise, que ne puis-je faire passer dans ton cœur la joie que je sens éclater dans le mien ! O bonheur ! ô transports ! Kanhuiscap, Zilia me rend son cœur. Elle m'aime. Egaré dans les ravissements de ma tendresse, je répands à ses pieds les plus douces larmes. Ses soupirs, ses regards, ses transports sont les seuls interprètes de notre amour et de notre félicité.

Peins-toi, si tu le peux, nos plaisirs, cet instant toujours présent à mes yeux, cet instant.... Non, je ne puis t'exprimer tant d'amour, de trouble et de plaisir.

Ses yeux, son teint animé me peignaient son amour, sa colère, sa honte.... Elle pâlit,

Faible, sans voix, elle tombe dans mes bras ; mais , ainsi que les flammes excitées par les vents , mon cœur , agité par crainte , brûle avec plus de violence. Ma bouche appuyée sur son sein , lui rendit par mes feux ceux de sa vie , confondue dans la mienne. Elle meurt et renaît à l'instant.... Zilia ! ma chère Zilia ! dans quelle ivresse de plaisir plonges-tu l'heureux Aza ! Non , Kanhuiscap , tu ne peux concevoir notre bonheur. Viens en être témoin. Rien ne doit manquer à ma félicité. Le Français qui te remettra cette lettre sera secondé pour te conduire ici. Tu verras Zilia. Ma félicité s'accroît à chaque instant. Le récit de nos plaisirs , ainsi que celui de nos infortunes ( qu'elles sont loin de nous ! ) est parvenu jusqu'au trône. Le généreux monarque des Français ordonne que les vaisseaux qui vont combattre les Espagnols dans nos mers , nous conduisent à Quito. Nous allons revoir notre patrie , ces tristes lieux si chers à nos desirs , ces lieux , ô Zilia ! qui virent naître nos premiers plaisirs , tes soupirs et les miens. Qu'ils soient témoins , qu'ils célèbrent , s'il se peut , notre félicité.... Mais je cours à Zilia.

Ami, l'amour ne m'a point fait oublier l'amitié; mais l'amitié me sépare trop longtemps de l'amour. Transports si doux qui ravissez mon ame, c'est dans vos égaremens que je retrouve la vie.... M'enivrer de tant de bonheur, de volupté! Zilia m'est rendue, elle m'attend, je vole dans ses bras.

FIN.





---

# TABLE

## DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

---

|                                |      |    |
|--------------------------------|------|----|
| NOTICE sur madame de Grafigny. | Pag. | I  |
| Avertissement.                 |      | 7  |
| Introduction historique.       |      | 11 |

### LETTRES D'UNE PERUVIENNE.

|                                                                                                                                                                                                                      |    |
|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|----|
| LETTRE I <sup>re</sup> . Les Espagnols entrent avec violence dans le temple du Soleil, en arrachent Zilia, qui conserve heureusement ses Quipos, avec lesquels elle exprime ses infortunes et sa tendresse pour Aza. | 21 |
| II. Zilia rappelle à Aza le jour où il s'est offert la première fois à sa vue, et où il lui apprit qu'elle deviendrait son épouse.                                                                                   | 29 |

|                                                                                                                                                                                            |         |
|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|---------|
| III. Les Espagnols transportent pendant la nuit Zilia dans un vaisseau. — Prise du vaisseau espagnol par les Français. — Surprise de Zilia à la vue des nouveaux objets qui l'environnent. | Pag. 38 |
| IV. Abattement et maladie de Zilia. — Amour et soins de Déterville.                                                                                                                        | 45      |
| V. Idées confuses de Zilia sur les soins qu'on lui donne, et sur les marques de tendresse de Déterville.                                                                                   | 50      |
| VI. Rétablissement de Zilia. — Son étonnement et son désespoir, en se voyant sur un vaisseau. — Elle veut se précipiter dans la mer.                                                       | 55      |
| VII. Zilia, qu'on empêche de se précipiter, se repent de son projet.                                                                                                                       | 57      |
| VIII. Zilia ranime ses espérances à la vue de la terre.                                                                                                                                    | 60      |
| IX. Reconnaissance de Zilia pour les complaisances de Déterville.                                                                                                                          | 62      |
| X. Débarquement de Zilia en France. — Son erreur en se voyant dans un miroir. — Son admiration à l'occasion de ce phénomène, dont elle ne peut comprendre la cause.                        | 67      |

- XI. Jugement que porte Zilia des Français, et de leurs manières. Pag. 70
- XII. Transports de Déterville modérés tout - à - coup par le respect. — Réflexions de Zilia sur l'état de Déterville, dont elle ignore la cause. — Sa nouvelle surprise en se voyant dans un carrosse. — Son admiration à la vue des beautés de la nature. 76
- XIII. Arrivée de Zilia à Paris. — Elle y est différemment accueillie de la mère et de la sœur de Déterville. 84
- XIV. Mortifications qu'essuie Zilia dans un cercle de différentes personnes. 91
- XV. Admiration de Zilia pour les présens que Déterville lui fait. 95
- XVI. Zilia apprend la langue française. — Ses réflexions sur le caractère de notre nation. 99
- XVII. Parallèle que fait Zilia de nos différens spectacles. 103
- XVIII. Zilia détrompée et éclairée sur son malheur par les connaissances qu'elle acquiert. 107
- XIX. Zilia dans un couvent avec Cé-

- line, sœur de Déterville. — Elle est la confidente des amours de Céline. Pag. 110
- XX. Peinture que fait Zilia de nos usages, d'après ses lectures. 115
- XXI. On envoie un religieux à Zilia pour lui faire embrasser le christianisme. — Il lui apprend la cause des événemens qu'elle a subis, et s'efforce de la détourner du dessein qu'elle forme de retourner vers Aza. 120
- XXII. Indignation de Zilia occasionée par tout ce que lui dit le religieux sur son amour pour Aza. 124
- XXIII. Retour de Déterville de l'armée. — Son entretien avec Zilia, qui lui témoigne la reconnaissance la plus vive, mais en conservant toujours son amour pour son cher Aza. — Douleur de Déterville. — Générosité de son amour. — Reproche de Céline à Zilia. 128
- XXIV. Maladie de Zilia. — Refroidissement de Céline à son égard. — Mort de la mère de Déterville. — Remords de Zilia, et à quelle occasion. 138

- XXV. Déterville instruit Zilia sur le sort d'Aza, qu'elle veut aller trouver en Espagne. — Déterville, au désespoir, consent à ses desirs. Pag. 141
- XXVI. Zilia, déterminée par les raisons de Déterville, se résout à attendre Aza. 147
- XXVII. Toute l'amitié de Céline rendue à Zilia, et à quelle occasion. — Noble fierté de Zilia, qui refuse les présens que Céline veut lui faire. — On apporte à Zilia des coffres pleins des ornemens du temple du Soleil. — Billet de Déterville. — Libéralité de Zilia. 151
- XXVIII. Zilia témoigne à Aza l'étonnement où l'ont jetée le spectacle de nos jardins, la vue de nos jets d'eau. 160
- XXIX. Zilia moralise sur la vanité, la frivolité et la politesse des Français. 164
- XXX. Zilia se plaint à Aza de ce que Déterville évite de se rencontrer auprès d'elle. — Motif de sa tristesse à ce sujet. 173

- XXXI. Rencontre imprévue de Zilia et de Déterville. — Leur entretien. — Alarmes et soupçons de Zilia sur la fidélité d'Aza, dont elle a appris le changement de religion. Pag. 175
- XXXII. Impatience de Zilia sur l'arrivée d'Aza. — Elle demeure avec Céline et son mari, qui la répandent dans le grand monde. — Ses réflexions sur le caractère des Français. 182
- XXXIII. Suite des réflexions de Zilia sur le caractère des Français, surtout à l'égard des femmes. 186
- XXXIV. Zilia continue ses réflexions sur les mœurs de la nation française. 190
- XXXV. Déterville, avec une partie des richesses de Zilia, lui fait l'acquisition d'une terre où, sans l'avoir prévenue, il lui donne une fête agréable. 202
- XXXVI. Transports de Zilia à la nouvelle de la prochaine arrivée d'Aza. 213
- XXXVII. Arrivée d'Aza. — Reproches de Zilia à Déterville, qui s'est retiré à Malte. — Ses soupçons fondés sur



- le froid de l'abord de son amant. Pag. 216
- XXXVIII. Aza infidèle. — Comment et par quel motif. — Désespoir de Zilia. 219
- XXXIX. Aza quitte Zilia pour retourner en Espagne, et s'y marier. 223
- XL. Zilia cherche dans la retraite la consolation à ses douleurs. 225
- XLI<sup>e</sup> ET DERNIÈRE. Zilia témoigne à Dèterville la constante résolution où elle est de n'avoir jamais pour lui d'autres sentimens que ceux de l'amitié. 229

## LETTRES D'UN PÉRUVIEN.

- LETTRE I<sup>re</sup>. Aza informe Zilia de l'espérance où il est de la revoir bientôt, et des efforts qu'il a opposés à la violence des Espagnols. 235
- II. Désespoir d'Aza trompé par les promesses des Espagnols. — Il se flatte de venger Zilia. 242
- III. Aza peint à son ami la cruelle situation de son cœur. 245
- IV. Alarmes d'Aza sur le sort de Zilia,

- dont il a eu de funestes présages. Pag. 247
- V. Aza conçoit l'espérance de recevoir  
de Kanhuiscap des nouvelles de Zilia. 250.
- VI. Les inquiétudes d'Aza sont calmées  
par les nouvelles que son ami lui donne  
de Zilia. 252
- VII. Aza chez Alonzo, qui l'instruit des  
mœurs des Espagnols. 254
- VIII. Aza peint à son ami le caractère  
d'Alonzo. 258
- IX. Mœurs et conduite des Espagnols,  
tout autres en Espagne qu'au Mexique.  
261
- X. Réflexions d'Aza sur la variété du  
goût des Espagnols. 264
- XI. Aza continue ses réflexions sur les  
vices des Espagnols. 269
- XII. Continuation du même sujet. 272
- XIII. Embarras et fausses idées d'Aza  
sur les principaux dogmes du christianisme.  
274
- XIV. Zilia toujours présente au souvenir  
d'Aza au milieu de ses réflexions.

— Intrigues et hypocrisie des femmes espagnoles. Pag. 279

XV. Aza , mieux instruit sur la terre , les astres et le tonnerre , revient des anciens préjugés de sa nation. 283

XVI. Pratiques de religion hypocrites et superstitieuses chez les Espagnols. — Réflexion sensées d'Aza sur les Auto-da-Fé. 285

XVII. Aza continue de communiquer à son ami ses idées sur les connaissances philosophiques qu'il acquiert. 288

XVIII. Procédés des Espagnols à l'égard de leurs femmes. — Amours de leurs religieuses. 291

XIX. Réflexions d'Aza sur le vide des connaissances métaphysiques. 297

XX. Désespoir d'Aza , qui croit Zilia engloutie dans les flots. 300

XXI. Aza rétabli d'une maladie dangereuse , par les soins d'Alonzo et de Zulmire. 302

XXII. Alonzo et Zulmire cherchent à dissiper la douleur d'Aza. 304

- XXIII. Amour de Zulmire pour Aza ,  
et ses suites. Pag. 305
- XXIV. Zulmire rendue à la santé. 308
- XXV. Aza conçoit le dessein d'épouser  
Zulmire , et par quel motif. 310
- XXVI. Aza dégagé des préjugés de reli-  
gion dans lesquels il avait été élevé. 312
- XXVII. Trouble d'Aza prêt à épouser  
Zulmire. 314
- XXVIII. Aza , instruit de l'arrivée de  
Zilia en France , quitte Alonzo et Zul-  
mire pour se rendre auprès d'elle. 315
- XXIX. Aza jaloux de Déterville , et par  
quel motif. 317
- XXX. La jalousie d'Aza augmente. — Il  
croit Zilia infidèle. 310
- XXXI. Aza se reproche les effets de sa  
jalousie. 322
- XXXII. Aza retombe dans ses soupçons  
contre Zilia. — Zulmire projette une  
vengeance éclatante. 333
- XXXIII. Innocence de Zilia. — Géné-  
rosité de Zulmire. — Désespoir d'Aza. 326
- XXXIV. Aza fait à Zilia l'aveu de ses

|                                                                                                           |     |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| DES MATIÈRES.                                                                                             | 347 |
| injustices, et s'efforce de la fléchir.                                                                   | 328 |
| XXXV <sup>e</sup> ET DERNIÈRE. Zilia rend son<br>amour à Aza. — Leur prochain retour<br>dans leur patrie. | 333 |

FIN DE LA TABLE.

---

DE L'IMPRIMERIE DE DEMONVILLE.



